

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

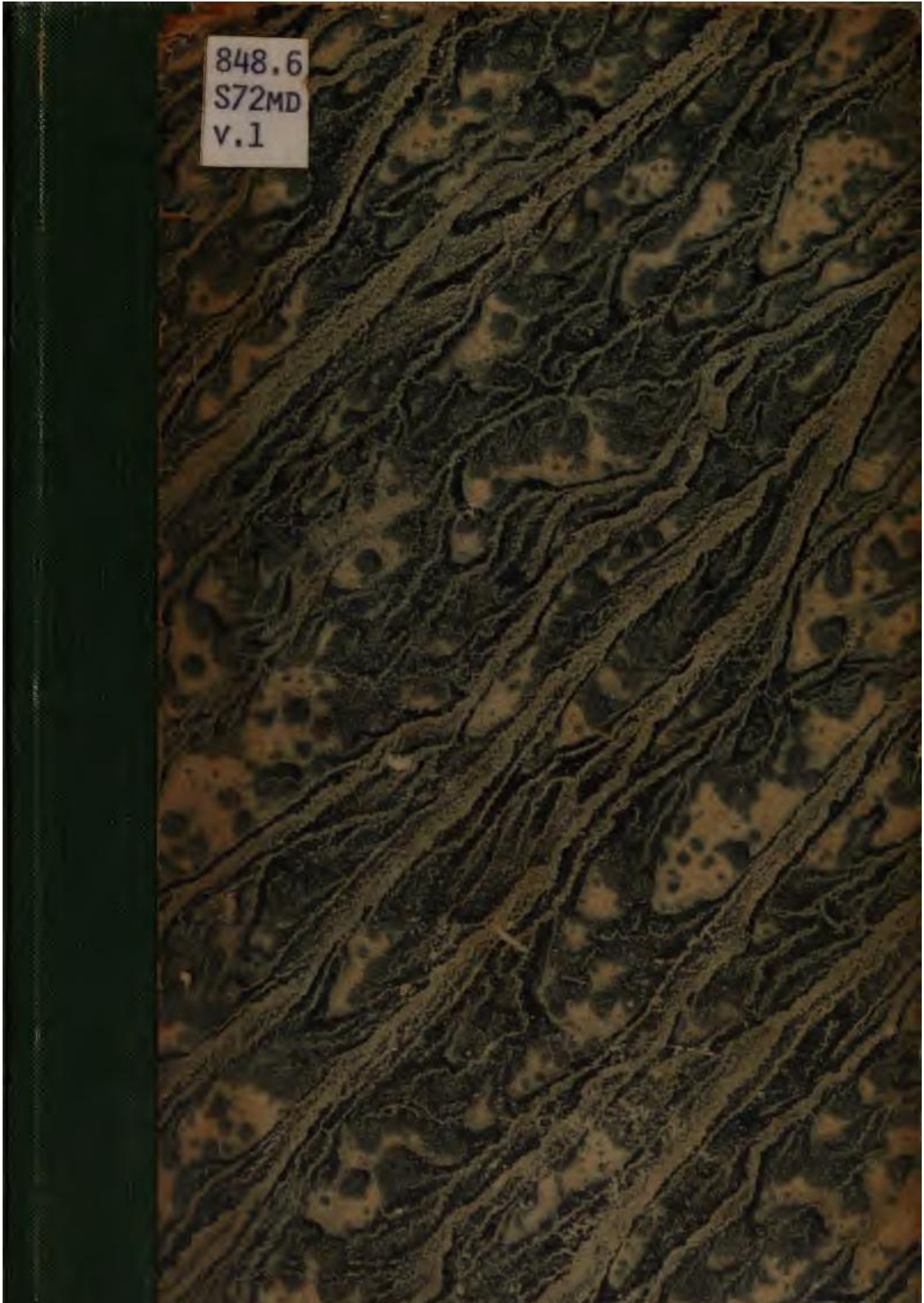
- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

848.6
S72MD
v.1







STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

ika^

The text on this page is estimated to be only 22.71% accurate

i LES MÉMOIRES DU DIABLE I. ^

The text on this page is estimated to be only 3.80% accurate

IVPBmVBIB D*AD. ^YBRAT ST C**, Bae du Cadran , 1^

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

/ LES MÉMOIRES DU DIABLE PAI Frédéric Sonlié. I. PARIS,
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR, BK U. raUOTBiQUB DU KOLLAirS
MODEuntS, 7 , RUE yiTIBNNE. 4 858.

The text on this page is estimated to be only 4.56% accurate

737044 • \ » . j . 'N -"

Le CHATEAU DE RONQUEROLLES. i.

The text on this page is estimated to be only 23.40% accurate

I. Se ^^ftieatt ii R^mpiifi^UM. Lé A ^^ janvier 4 82. ^ le baron François-Armandi de Luizzi était assis au coin du feu , dans son château de Ronquerolles. Quoique je n^aie pas vu ce château depuis vingt ans , je me le rappelle flàrfâitetnent. Côtfe rordillftifè dés ëhâteaux féodatix, il était situé au fond d^une Vallée; il cõfifiiâtâit alors eu

4 LES MÉMOIRES par quatre corps de bâtiments , les tours et les bâtiments surmontés de toits aigus en ardoises, chose rare dans les Pyrénées. Ainsi, quand on apercevait ce château du haut des collines qui Tentouraient , il paraissait plutôt une habitation du xti® ou du xvii* siècle , qu'une forteresse de Tan ^327, époque à laquelle il avait été bâti. Dans mon enfance , j'ai souvent visité l'intérieur de ce château, et je me souviens que j'admirais surtout les larges dalles dont étaient pavés les greniers où nous jouions. Ces dalles^ qui faisaient honte aux misérables carreaux de ma maison , avaient défendu les plates-formes de RonqueroUes , quand c'était un château-fort ; plus tard on les avait recouvertes de toits pointus comme ceux qu'on voit sur la porte de Vincennes, mais sans toucher à la construction primitive. Aujourd'hui que nous savons que de tous les matériaux durables le fer est celui qui dure le moins, je me garderai bien de dire que Ronque

DU DIABLE. o rolles semblait être bâti de fer, tant l'action des siècles l'avait respecté; mais ce que je dois affirmer, c'est que l'état de conservation de ce vaste bâtiment était véritablement très-remarquable. On eût dit que c'était quelque caprice d'un riche amateur du gothique, qui avait élevé la veille ces murs intacts, dont pas une pierre n'était dégradée; qui avait dessiné ces arabesques fleuries; dont pas une ligne n'était rompue, dont aucun détail n'était mutilé. Cependant, de mémoire d'homme, on n'avait vu personne travailler à l'entretien ou à la réparation de ce château. Il avait pourtant subi plusieurs changements depuis le jour de sa construction, et le plus singulier était celui qu'on remarquait lorsqu'on s'approchait de RonqueroUes du côté du midi. Aucune des six fenêtres qui occupaient la façade de ce côté n'était semblable aux autres. La première à gauche, lorsqu'on regardait le château, était une fenêtre en ogive, portant une croix de pierre à alêtes tranchées, qui la partageait en quatre compartiments garnis de vitraux à de neure« Celle qui suivait était pareille à la première, à V

The text on this page is estimated to be only 22.67% accurate

LES MÉMOIRES DU DIABLE. I. X

8 LES MÉMOIRES le i^hSSi.[^] avait annoncé son départ pour le lendemain. Le concierge n'avait appris l'arrivée de son maître qu'en le voyant entrer dans le château ; et rétonnement de ce brave homme s'était changé en terreur, lorsque, voulant faire préparer un appartement au nouveau venu y il vit celui-ci se diriger vers le corridor où étaient situées les « chambres mystérieuses dont nous avons parlé , et ouvrir avec une clef qu'il tira de sa poche une ' porte que le concierge ne connaissait pas encore, et qui s'était ouverte sur le corridor intérieur comme la croisée s'était ouverte sur la &çade. La même variété se remarquait pour les portes comme pour les croisées. Chacune était d'un style différent , et la dernière était en bois de palissandre incrusté de cuivre. Le mur continuait après les portes dans le corridor y comme il continuait à l'extérieur après les croisées sur la bçade. Entre ces deux murs nus et impénétrables , il se trouvait probablement d'autres chambres. Mais destinées sans doute aux héritiers futurs des Luizzi y elles demeuraient , comme '

The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate

x LES MÉMOIRES DU DIABLE PÀi Frédéric Soulié. I.
qVATWUAtKM telTIOV. PARIS, AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR, BE
LÀ NBLIOTRiQUE DBS ROMAWS MODSRimS, 7 , RUB ViyiENMB. 4
858.

The text on this page is estimated to be only 8.60% accurate

737044 «. < « •

tt CHATEAU DE RONQUEROLLES. I.

12 LES MÉMOIRES» gept , tout ie monde peut l^agiter à deux heures précises du matin en disant ce mot : Viens ! mais très-probablement il n^arrivera à personne ce qui arriva à Armand de Luizzi. La clochette qu^il avait secouée vivement ne rendit qu^un son faible et ne frappa qu'un coup unique qui vi* bra tristement et sans éclat. Lorsqu'il prononça le mot ! Viens ! Armand y mit tout Feffort d'un homme quie crie pour être entendu de loin, et cependant sa voix, chassée avec vigueur de sa poitrine , ne put arriérer à ce ton résolu et impéi:atif qu'il avait voulu lui donner ; il sembla que ce fût une timide supplication qui s'échappât dé sa bouche, et lui-même s'étonnait de cet étrange résultat , lorsqu'il aperçut , à la place qu'il venait de quitter, un être qui pouvait être un homme , car il en avait l'air assuré ; qui pouvait être une femme , car il en avait le visage et les membres délicats , et qui était assurément le Diable; car il n'était entré par nulle part, et avait simplement paru. Son costume consistait en une robe de chambre «à manches plates, qui ne disait rien du sexe de l'individu qui le portait.

DU IHABLË. 1S Armand de Luûszi observa en nience ce singulier personnage , tandis que celui-ci se casait commodément dans le fauteuil à la Voltaire qui était près du feu. Ce nouveau venu se pencha négligemment en arrière et dirigea vers le feu l'index et le pouce de sa main blanche et effilée; ces deux doigts s'allongèrent indéfiniment comme une paire de pincettes et prirent un charbon dans le feu. Le Diable , car c'était le Diable en personne , y alluma un cigare qu'il prit sur la table. A peine en eut-il aspiré une bouffée qu'il rejeta le cigare avec dégoût, et dit à Armand de Luizzi : — Est-ce que vous n'avez pas de tabac de contrebande? Armand ne répondit pas. ^ , — En ce cas acceptez du mien , reprit le Diable. Et il tira de la poche de sa robe de chambre un petit porte-cigares d'un goût exquis. Il prit deux cigarettes, en alluma une au charbon qu'il tenait toujours, et le présenta à Luizzi. Celui-ci

U LES MÉMOIRES le tepouësd du geste, et le Diabte Itiidit d'an
tôii fort nàtili'el : ^ — Ahl vous êtes bégueule, moii cher; tËflt pis, F^uis il
se mit à fume^, sans cracher, le cof pë ()encihé en arrière et en sifflotant de
temps 6n temps un air dé contredâlisé , qtiHl accompagnait d^un petit
mouvement de tête toUt-à-fait impertinent... Luizzi demeurait toujours
immobile devant ce Diable étrange. Enfin il rompit le silence; et, s^armant
de cette voix vibrante et saccadée qui constitue la mélopée du drame
moderne, il dit : — Fils derenfer, je t'aî appelé... — D^abord , mon cher, dit
le Diable eu l'interrompam , je ne sais pas pourquoi vous me tutoyez : c'est
de fort mauvais goût. G^est une habitude qu^ont prise entre eux ce que
vous appelez les artistes; faux semblant d^amitié qui ne les empêche pas de
s'envier, de se haïr et de se mépriser ; c'est une forme de labgagô que vos
romanciers et vos dramaturges ont affectée à Texpression des passions
poussées à leur plus

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

DU DIABLE. K faattt degré j tt dont les getis bien bée ne 86 SIIN
Tent jamais. Voud qui n[^]êtes ni homme de let*très ni artiste , Je vous serai
fort obligé de me parler comme au premier veno , ee [^]oi sera beaucoup plus
convenable. Je vous ferai obserter aussi qu'en m'appelant fils de Tenfer,
vous dites une dé Ces bêtises qui ont cours dans toutes les langues connues.
Je ne buis pas plus le fils de Tenfer que tous h'êtes le fils de Totre chambre ,
parce que vous l'habitez. — Tu es pourtant celui que j'ai appelé , répondit
Armand en affectant une grande puissance dramatique. Le Diable regarda
Armand de travers et répliqua avec uiie supériorité mat*quée : — Vous êtes
;un faquin. Est-ce que vous croyez parler à votre groom? [^]— Je parle à
celui qui est mon esclave y s'écria Luizzi en posant la main sur la clochette
qui était devant Ibi. — Gomme il vous plaira y Aïonsieur le baron y reprit le
diable. Mais, par ma foi, vous êtes bien un véritable jeune homme de notre
époque , ri

16 iJSS MÉHOIRES dicule.et butor. Puisque vous êtes si sûr de TOUS faire obéir^ vous pourriez bien me parler avec politesse^ cela vous coûterait peu. D^ailleurs^ ces manière84à sont bonnes pour les manants parvenus qui , parce qu'ils se vautrent dans le fond de leur calèche ^ sHmagent qu'ils ont Tair d^y être habitués. Vous êtes de vieille famille , vous portez un assez beau nom , vous avez trèsbon air, et vous pourriez vous passer de ridicules pour vous faire remarquer. — Le Diable fait de la morale I c'est étrange , — Ne faites pas, vous, de la discussion comme un ministre ; ne me prêtez pas des mots stupides pour avoir la gloire de les réfuter victorieusement. Je ne fais pas de morale en paroles, c'est un délasement que j^abandonneaux fripons et aux femmes entretenues ; je hais et je blâme les ridicules. Si le ciel m^avait fait la grâce de m^accorder des enfants , je leur aurais donné deux vices plutôt qu'un ridicule. — Tu dois être en fonds pour cela? •—Beaucoup moins que le plus vertueux bour

DU DIABLE, il geoîs de Paris. Profiter des vices , ce n'est pas les avoir. Prétendre que le Diable a des vices , ce serait avancer que le médecin* qui vit de vos in* firmités est malade , que Tavoué qui s'engraisse de vos procès est un plaideur, et que le juge qu'on appointe pour punir les crimes^est un assassin. Ce dialogue avait eu lieu entre ce personnage surnaturel et Armand de liUizzi , sans que Tun ou Tauire eût changé de place. Jusqu'à ce moment Luizzi avait parlé plutôt pour ne point paraître interdit que pour dire ce qu'il voulait. H s'était remis peu à peu de son trouble et de Tétonnement que lui avaient causé la figure et les manières de son interlocuteur, et il résolut d'aborder un autre sujet de conversation, sans doute plus important pour lui. Il prit donc un second fauteuil , s'assit de l'autre côté de la cheminée , et examina le Diable de plus près. Armand put alors mieux admirer l'élégante ténuité des traits et des formes de son hôte. Cependant , si ce n'eût été le Diable , on n'eût pu décider aisément si ce visage pâle et beau , si ce corps frêle I. 2

t8 LES MÉMOIRES et nerveux , appartenait à un jeune homme de dix-huit ans que dévorent des désirs inconnus ^ 1* oïl à une femme de trente ans que les plaisirs ont épûcée. Quant à la voix, elle eût paru trop grave pour une femme , si nous n'avions pas inventé le contralto y cette basse-taille féminine qui promet plus qu'elle ne donne. Le regard , cet organe qui trahit notre pensée toutes les fois qu'il ne nous sert pas à plonger dans celle des autres, le regard ne disait rien. L'œil du Diable ne parlait pas, il voyait. Armand acheva son inspection en silence , et persuadé qu'une lutte d'esprit ne lui réussirait pas avec cet être inexplicable y il prit sa clochette d'argent et la fit sonner encore une fois. A ce commandement , car c'en était un , le Diable se leva et se tint (^ebout devant Armand de Luizzi dans l'attitude d'un domestique qui attend les ordres de son maître. Ce niouvement, qui n'avait duré qu'un dixième de seconde , avait apporté un changement complet dans la physionomie et le costume du Diable. L'être fantastique de tout à l'heure avait disparu, et Armand vit à

The text on this page is estimated to be only 10.88% accurate

* m DlilBLE. iê BAfhse na rostre en «livré» avec des laakiis de b6eiil dam diss gaats de eoton Maùò, ^ne tfogaë avinée sur un gilet rouge ,. de» pieds plats daas ses gito souliers y^ et point de mellete datiss ses ||;iiètressi -^ Voilà , m'meur^ dit le lioufeau paru. r-^Qui es*ttt? s'écria Armand blessé deeetait ée bassesse insolente et brute j caraetète umirer' sel du demestiqÉe français^ •^ le ne sais pas le valet du Diable , je n'eu fais pas plus qu'on ne m'en dit y niais je fais ee qu'on me dit. •^ Et que viens^tu faire iet? — J'attends les ordres de m'sieur. —Ne sdis'tu ()as pourquoi je i'al appelé? — Non , m'sieur. i — Tu mens ! — Ofti y m'sieui^. — Gdirimênt te Aomitied-tu? ^ Con»fiév(mdta m'sieur. •^ N'as-tu pas udtiomdeHisptéttie? Le Diable ne bougea pas ; mais tout le ràététfu se mit à rire depuis la girouette jusqu'à la davè.

ao LES HÉMOIRES** Armand eût peur, et pour ne pas le laisser voir, il se mit en colère : c'est nn moyen aussi connu que celui de chanter. -
^ Enfin , répons, n^as4u pas un u4, il m'appela Brutus pour humilier la république en ma personne. De là j'entrai chez un académicien qui changea le nom de Pierre que j'avais en celui de La Pierre , comme étant plus littéraire. Je fus chassé pour m'être endormi dans l'antichambre tandis que monsieur faisait une lecture dans son salon. L'agent de change qui me prit voulut me donner à toute force le nom de Jules, parce que lamant de sa femme se nommait Jules , et que le mari trouvait un plaisir infini à dire devant sa femme : Cet animal de Jules ! ce butor de Jules ! ce drôle de Jules , etc. Je m'en allai de moi-même , fatigué que j'étais de recevoir des injures éhfidéircommis. J'entrai chez une danseuse qui entretenait un pair de France.

ou IHABLË. SI — Tu veux dire chez un pair de France qui entretenait une danseuse? — Je veux dire ce que j'ai dit. C'est une histoire assez peu connue, mais que je vous raconterai un jour, s'il vous plaît jamais de publier un traité de morale humaine. -^ Te voilà encore revenu à faire de la morale? — En ma qualité de domestique y je fais le moins de choses que je peux. ^ Tu es donc mon domestique? — Il a bien fallu. J'ai essayé de venir j'ers vous, à un autre titre ; vous m'avez parlé comme à un laquais. Ne pouvant vous forcer à être poli, je me suis soumis à être insolente, et me voilà comme sans doute vous me désirez. M'sieur nVt*il rien à m'ordonner? -- Oui y vraiment. Mais j'ai aussi un conseil à te demander. — M'sieur permettra que je lui dise que consulter son domestique, c'est faire de la comédie du dix-septième siècle. — Où as-tu appris ça?

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

sa LES HËHOIRES — ^anslds feuillets des grands jownaux.
— Tu les as done iust Hb bien I qu'en peases-tu7 -- Pourqipi ^roulee-vous
que je pense quidiquê ehose de gens qui ne pensent pas? Luizzi s^arréta
encore, s^aperceyant qu^îi B^arrivait pas plus à son but avec ee nouveau
personnage qu^avec le précédent; Il saisit sa soanette ; mais avant de
Tagitér, il dit au Diable : — Quoique tu sois le Qiéoié esprit sous Jone
forme différente , il me déplaît de traiter avec toi dn iujet dont nous devons
parler, tant que tu garderas cet aspect. En peux-tu changer? — Je suis aux
ordres de m^sieur. — Peux-tu reprendre la forme que tu avais tout à l'heure?
— A une condition : c'est que vous me donnerez une des pièces de monnaie
qui sont dans cette bourse» Armand regarda sur la table et vit une bourse
qu'il n'avait pas encore aperçue. Il f ouvrit, et en tira une pièce. Elle était
d'un métal ^ûiesti^ mable, et portait pour toute inserfptioa ': onuois

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

DU fiHABLË. 9 V\$ U VIE DU BiROIi FBAN\$OIS*ABMAND
BE liUUSR. Al^ mand comprit 3ar-Ie-champ le mystère de cette eâpèpe de
paiement , et remit la pièce dans la bourse , qui lui parut très-lourde , ce qui
le fit sourire. — r |e ue paie pas un caprice si cher. — Vous êtes devenu
avare? -:- Comment cela? — C'est que vous avez jeté beaucoup de cette
monnaie pour obtenir moins que vqus ne der mandez. rr- Je ne me le
rappelle pas. — S^il m^était permis de vous faire votre compte, vous
verriez qu^il n^y a pas un mois de votre vie que vous ayez donné pour
quelque chose d^ raisonnable. -^ Cela se peut ; mais du moins j^ai vécu. —
- C'est selon le sens que vous attachez au mot vivre. -r U y en a donc
plusieurs ? -^Deuxtrès-diffécents. Vivre, pour beaucoup de gens , c'est
donner sa vie à toutes les exigen* ee9 qui les entourent. Celui qui vit ainsi ,
se

The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate

U LES MÉMOIRES nomme» tant qa^ii est jeune, unbonenfant; quand il devient mûr, on l'appelle m brave homtae , et on le qualifie de bonhomme quand il est vieux. Ces trois noms ont un synonyme commun : cWt le mot dupe. — Et iu penses que c^est en dupe que j'ai vécu? — Je crois que m'sieur le pense comme moi , car il n'est venu dans ce château que pour changer de façon de vivre , et prendre l'autre* — Et celle-là, peux-tu me la définir? — Gomme c'est le sujet du marché que nous allons faire ensemble... — Ensemble ! . . . Non , reprit Armand en interrompant le Diable ; je ne yeux pas traiter avec toi y cela me répugnerait trop. Ton aspect me déplâit souverainement. — C'était pourtant une chance en votre faveur : on accorde peu à ceux qui déplaisent beaucoup. Un roi qui traite avec un ambassadeur qui lui plaît lui fait toujours quelque concession dangereuse ; une femme qui traite de sa chute avec un homme qui lui plaît ,*perd toujours

DU DIABLE. 25 cinquante p6iir cent de ses conditions accoutumées ; nn beau-père qui traite du contrat de sa fille avec un gendre qui lui plaît , laisse le plus souvent à celui-ci le droit de ruiner sa femme. Pour ne pas être trompé, il ne faut faire d'affaires qu'avec les gens déplaisants. En ce cas , le dégoût sert de raison. — Et il m'en servira pour te chasser, dit Armand en faisant sonner la clochette magique qui lui soumettait le Diable. Gomme avait disparu Têtre androgyne qui s'était montré d'abord , de même disparut , non pas le Diable , mais cette seconde apparence du Diable en livrée , et Armand vit à sa place un assez beau jeune homme. Cdui-ci était de cette espèce d'hommes qui changent de nom à tous les quarts de siècle, et que, dans le nôtre, on appelle fashionables. Tendu comme un arc entre ses bretelles et les sous^ieds de son pantalon blanc, il avait posé ses pieds en 'bottes vernies et éperonnées sur le chambranle de la cheminée , et se tenait assis sur le dos dans le fauteuil d'Armtmd. Du reste ^ ganté avec exaefi

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

96 LES SIËMOIRES Inde y la manchette retroussée sur le re?ers de fioa frac à boutons brillants y le lorgnon dans Vœi\ et la canne à pomme à^à à la main , il avait tout-à-fait Tair d'un camarade enyisite fikBZ le baron Armand de Luizzi. Cette illusion alla si loin qu'Armand le regarda comme quelqu'un de connaissance. — Il .me semblé vous avoir rencontré quelque part? — Jamais ! Je n'y vais pas. — Je vous ai vu au bois à cheval. — Jamais ! j,e fais courir, -7- Alors c'était en calèche. ♦ — Jamais l Je conduis. « — Ah l pardieu I jen suis sûr^ j'ai joué avec vous chez M°*^... — r Jamais ! je parie. — Vous valsiez toujours avec elle. — Jamais ! Je galope. -*' Vous ne lui faisiez pas l§ cour? — Jamais! J'y vais; je ne la fais pas. ^

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

LùiiiUEi ae sentit pris de l'envie d' donner à ca monsieur des coups de cravache pour lui ôtei! un peu de sottise. Cependant la réflexion venant à ^n aide , il commença à compre^dre que s'il sq If^^ssait aller à discuter avec le Diable , en vertu de toutes les formes qu'il plairait à celui-ci dp ce dpnner^ il n^arriyerait jamais au but de cet entretien. Armand prit donc la résolution d'ep ^ir avec celpi-ci aussi bien qu'avec un autre , ^\ il s'écria en faisant encore tinter sa dpchette : — S^tan^ écoute-moi et obéis. Ce mot était à peine prononcé , que l'être surnaturel qu'Armand avait appelé se montra dans, sa sinistre splendeur. C^était bien l'ange déchu que la poésie a rêvé. Type de beauté flétri^par la douleur, altéré par)a hain^e , dégradé piair la débauche , i) gardait e/if^re , tant q^e son visage restait immobile , fine trace endp^mie de son origine céleste ; mais dès qu'il parlait y Taction de ses traits dénotait l^le existence où avpi^nt passé toutes les mau' vaises passions. ,Cependant^ de toutes les expressions repoussantes qui se montraient sur son

28 LES MÉMOIRKs visage , celle d'un dégoût profond dominait les autres. Au lieu d'attendre qu'Armand l'interrogeât , il lui adressa la parole le premier. — Me voici pour accomplir le marché que j'ai fait avec ta famille, et par lequel je dois donner à chacun dçs barons de Luizzi de Bonquerolles ce qu'il me demandera ; tu connais les conditions de ce marché, je suppose? — Oui y répondit Armand ; en échange de ce don y chacun de nous t'appartient , à moins qu'il ne puisse prouver qu'il a été heureux durant dix années de sa vie. • — Et chacun de tes ancêtres y reprit Satan y m'a demandé ce qu'il croyait le bonheur , afin de m' échapper à l'heure de sa mort. — Et tous se sont trompés , n'est-ce pas? . — Tous. Us m'ont demandé de Targent , de la gloire , de la science y du pouvoir y et le pou^ voir^ la science , la gloire, Targent, les ont tous rendus malheureux. — C'est donc un marché tout à ton avantage, et que je devrais refuser de conclure ?. — Tu le peux*

DU DIABU. 29 ^ N^ a-t41 donc aucune chose à demander qui puisse rendre heureux ? — Il y en a une. — Ce n'est pas à toi de me la révéler , je le sais ; mais ne peux-tu pas me dire si je la connais ? — Tu la connais ; ^ÊT s'est mêlée à toutes les actions de ta vie ^ quelquefois en toi, le plus souvent chez les autres, et je puis t'affirmer qu'il n'y a pas besoin de mon aide pour que la plupart des hommes la possèdent. — Est-ce une qualité morale ? est-ce une chose matérielle ? — Tu m'en demandes trop. As-tu fait ton choix ? Parle vite : j'ai hâte d'en finir. — Tu n'étais pas si pressé tout à Theure. — C'est que tout à Theure j'étais sous une de ces mille formes qui me déguisent à moi-même, et me rendent le présent supportable. Quand j'emprisonne mon être sous les traits d'une créature humaine , vicieuse ou méprisable , je me trouve à la hauteur du siècle que je mène , et je ne souffre pas du misérable rôle auquel je suis

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

< 90 LES MÉMOIRES réduit. 11 n'y a qu'un étire de ton èspèë^ qui , devenu souverain du* petit royaume de Sardai^ gne j ait Timbécile vanité de signer encore roi de Chypre et de Jérusalem. La vanité se satisfait dé grands mots, mais Torgueil veut de grandes choses ^ et tu sais qu'il fut la causé de ma chute; mais janiJÉk ne fut saunofis h une si rude épreuve. Après aWir lutté avec Dieu^ après avoir mené tant de vastes esprits ^ suscité de si fortes passions , fait éclater de si grandes eata-> strophes, je suis honteux d^en être réduit aux bas* ses intrigues et aux sottes prétentions de l'époque actuelle , et je me cache à moi-même ce que j'ai été , pour oublier , autant que je puis y ce que je suis devenu; Cette forme ^ que tu m^'as forcé de prendre ^ m'est par conséquent odieuse et insupportable. Hftte-toi donc y et dis-moi ce que tu veux. — Je ne le sais pas encore y et j'ai compté sur toi pottr m'aider dans mon choix. ^ Je t'ai dit que c'était impossible. — Tu peux cependant faire pour moi ce que tu as fait pour m«s ancêtres; tu peux me nïom

The text on this page is estimated to be only 24.70% accurate

B« DIABLE. SI trer à su les' passions des autres hommes , leors espérances , leors joies , leurs douleurs , lé secret de leur existence , afin que je puisse tirer de cet enseignement une lumière qui me guide. — Je puis faire tout cela , mais tu dois > sa-* Toir que tes ancêtres se sont engagea à m'appartenir avant que j^aie commencé mon récit. Vois cet acte ; j^ai laissé en bktnc le nom de la chose que tu me demanderas , signe-le ; et puis après m'avoir entendu ; tu écriras toi-même ce que tu désires être , ou ce que tu désirèfs avoil*. Armand signa et reprit. — Maintenant je t^éecoute. Parle. — Pas ainsi. La solennité que m^imposerâit à moi-même cette forme primitive fatiguerait ta frivole attention. Écoute : mêlé à la tie humaine , j'y prends plus de part que les homni^ ne pensent. Je te conterai mon histoire , ou plutôt je te conterai la leur. — Je serai curieux de la connaître. — Garde ce sentiment, car du moment que tu m'auraa demandé une confidence^ il faudra Tentendre jusqu'au bout. Cependant tii pk^urras

32 LES MÉMOIRES fuser de m'éconter en me donnant ufte des pièces dé monnaie de cette bourse. — J'accepte, si toutefois ce n'est pas une condition pour moi de demeurer dans une résidence fixe. — Vas où tu voudras, je serai toujours au rendez-vous partout où tu m'appelleras. Mais songe que ce n'est qu'ici que tu peux me revoir sous ma véritable forme. — Je te demande le droit d'écrire tout ce que tu me diras? — Tu pourras le faire. • — Le droit de révéler tes confidences sur le présent? — Tu les révéleras. * — De les imprimer? — Tu les imprimeras. — De les signer de ton nom ? — Tu les signeras de mon nom. — Et quand commencerons-nous ? — Quand tu m'appelleras avec cette sonnette, à toute heure , en tout lieu , pour quelque cause que ce soit. Souviens-toi seulement qu'à partir

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

DU DIABLE. 33 de ce jour , ta n'a» que dix an» pour faire ton choix. Trois heures sonnèrent et le Diable disparut. Armand de Luizzi se retrouva seul. La bourse qui contenait ses jours était sur sa table. Il eut envie de Ouvrir pour les compter, mais il ne put y parvenir, et il se coucha après Tavoir soigneusement placée sous son chevet. r.

The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate

IL C^ traie t>mttB, Le lendemain de ee jour , Luizzi quitte
RonqueroUes. QuoiquMI eût demandé au Diable un assez long délai pour
trouver le bonheur, il agit comme un homme qui a des idées arrêtées
d^avance, car il s'empessa de retourner à Toulouse pour partir ensuite
immédiatement pour Paris. Paris est la grande illusion de tout

36 i ES MÉMOIRES ce qui pense que vivre c'est user ia vie. Paris est le tonneau des Danaïdes ; on lui jette les illusions de sa jeunesse , les projets de son âge mur , les regrets de ses cheveux blancs; il enfouit tout et ne rend jamais rien. O jeunes gens que le hasard n^a pas encore amenés dans sa dévorante atmosphère y s'il faut à vos belles imaginations des jours de foi et de cahne , des rêveries d'amour perdues dans le ciel; sHl vous semble que c'est une douce chose que d'attacher votre âme à une vie aimée pour la suivre et l'adorer; ah ! ne venez pas à Paris ! car la femme que vous suivrez ainsi mènera votre âme dans l'enfer du monde, parmi les hommages insultants de rivaux qui parleront debout à celle que vous regardez à genoux , qui lui tiendront de joyeux propos y légers , insoucians et qui la feront sourire , quand vous tremblerez en lui parlant, si vous osez lui parler. Non y non , ne venez pas à Paris , si un son harmonique du cantique éternel des anges a vibré dans votre cœur; ne jetez pas à la foule le secret de ces délires poignants où l'âme pleure toutes les joies qu^elle rêve et qu^elle sait n'être

ou DIABLE. .37 qu^au ciei ; vous aurez pour confidents des critiques qui mordront vos mains tendues en haut, et des lecteurs qui ricaneront de vos croyances, qu'ils ne comprendront pas. Non, mille fois non, ne venez pas à Paris, si Tambition d^une sainte gloire vous dévore ! si puissant que vous soyez , ne venez pas à Paris , vous y perdrez plus que vos espérances, vous y perdrez la chasteté de votre intelligence. Elle ne rêvait en effet que les belles préoccupations du génie, le chaut pur et sacré des bonnçs choses, la sincère et grave exaltation de la vérité; erreur , jeunes gens , erreur. Quand vous aurez tenté tout cela, quand vous aurez demandé au peuple une oreille attentive pour celui qui parle bieu et honnêtement , vous le verrez suspendu aux récits grossiers d'un trivial écrivain , aux folies hystériques d'un barbouilleur de papier, aux récits effrayants d'une gazette criminelle ; vous verrez le public, ce vieux débauché, sourire à la virginité de votre muse , la flétrir d'un baiser impudique pour lui crier ensuite : Allons , courtisane , va-t'en , ou amuse*moi ; il

38 LES MÉMOIRES me faut des astringents et des moxas pour
raI nimer mes sensations éteintes ; as-tu dés incestes furibonds ou des
adultère monstrueux , d^ef^ frayantes bacchanales de crimes ou des
passions impossibles à me raconter; alors parle, je t'écouterai une heure , le
temps durant lequel je sentirai ta plume acre et euTenimée courir sur ma
sensibilité calleuse ou gangrenée ; sinon, tais-toi, va mourir dans la misère
et Tobscurité. La misère et Tobscurité, entendes-vous^ jeunes gens. La
misère, ce vice puni par le mépris; Tobscurité ce suj^lice si bien nommé.
L^obscurité, c'est-à-dire Texil loin du soleil , quand on est de ceux qui ont
besoin de ses ray^ons pour que le cœur ne meure pas de froid. La misère, et
Tobscurité; vous n'en voudrez pasl et alors queieresvous, jeunes gens? vous
prendrez une plume, une feuille de papier et vous écrirez en tête : Mémoires
du Diable; et vous direz au siècle : Ah ! vous voulez de cruelles choses pour
vous en réjouir; soit, monseigneur , voici un coin de ton histoire. Que Dieu
nous garde toutefois de deux choses

DU DIABLE. 3» que le. iâop4e pourrait nous pardonner, ma» que nou^ne nous pardonnerions pas, qu'il nous garde de mensonge et d'immoralité I Le mensonge ^ à quoi bon ? La vieréelle n^est-elle pas plus insolemment ridicule et vicieuse que nous ne saurions * Tinventer ? L'immoralité , les petitsr et les grands s'en repaissent , à Tombre de leur solitude ; les femmes du monde et les grisettes se pâment au livre immoral que Tune cache dans son boudoir, Tautre dans son galetas; et, lorsque leur conscience est à l'abri avec le volume sous un coussin de soie ou dans une pailleasse de toile , elles jettent l'insulte et le mépris à qui a causé un moment avec elles de leurs plus douces infamies. Toutes les femmes agissent vis-à-vis d'un livre immoral comme la comtesse des Liaisons dangereuses vis^vis de Préal ; elles s'abandonnent à lui tout entières. . . et puis sonnent leur laquais pour le mettre à la porte comme un insolent qui a voulu les violer. Que Dieu nous garde donc, non pas d'être .coupables, mais d'être dupes 1 Être dupes, c'est la dernière des sottises à une époque où le succès est la première des

1 40 L£8 MÉMOIRES recommandations. Ce que nous tous dirons sera donc vrai et moral : ce ne sera pas notre faute si cela n'est pas toujours flatteur et honnête. Cependant / malgré les desseins de Luizzi , les récifs de son esclave commencèrent plus tôt qu'il ne pensait. Malheur à qui Tenfer accorde le pouvoir \ d'arracher aux choses humaines le voile des apparences ; il n'a de repos qu'il n'ait tenté cette dangereuse épreuve. Deux fois malheur à Celui ^ qui a succombé une fois à cette tentation , il trouve la soif dans la coupe où il croyait se dés* altérer. Du reste le besoin qui naît de l'aliment même qu'on lui donne m'a été admirablement exprimé par un ivrogne ivre à q\ii j'offrais , en croyant lé railler , d'essayer encore^e quelques bouteilles de bordeaux , et qui me répondit candidement : — Je veux bien ; car je ne connais rien qui altère comme de boire. Toutefois ce ne fut pas un désir bien ardent qui poussa Luizzi à demander cette première gorgée du poison dévorant que le Diable liii versa en

DU DIABLE. 41 suite avec tant d'abondance. Une aventure qu'il était bien loin de prévoir déterminait cette curiosité qu'il croyait sans danger et qui le mena si loin. Luizzi avait un grand nom et une grande fortune ; les conséquences de cette position furent pour lui d'être recherché par les premières familles de Toulouse , ville féconde en haute noblesse, et d'avoir affaire à plusieurs commerçants de bonne souche. Des liens de parenté éloignée unissaient Armand à M. le marquis du Val. Ce nom y si bourgeois quand il est écrit sans particule était celui de Tune des branches cadettes d'une ancienne famille princière du pays. L'usage du nom primitif s'était peu à peu perdu et chacune des branches de cette famille avait gardé , comme nom patronymique , la désignation qui avait fait d'abord seulement distinguer des autres. Mais le jour où il fallait faire preuve de bonne ascendance , on produisait dans les contrats ce nom presque oublié , et les H. . . du Val) les H... du Mont, les H. du Bois se trouvaient de meilleure race avec leurs noms de

42 LES MÉMOIRES marchafids que les marquis et les comtes à qui des surnoms de terres ou de châteaux donnaient un air de grande qualité. D'un autre côté , Luizzi était lié d'intérêt avec le négociant Dilois , marchand de laines : c'était ce Dilois qui achetait d'ordinaire les totes des magnifiques troupeaux de mérinos qu'on élevait sur les domaines de Luizzi. Avant de livrer la gérance. de ses affaires à un intendant, Luizzi voulut connaître par lui-même l'homme qui devenait tous les ans son débiteur pour des sommes considérables , et , le jour même de son arrivée à Toulouse , il alla le voir. Il était trois heures lorsque Armand se dirigea vers la rue de la Pomme , où demeurait Dilois; il se fit. indiquer la maison de ce négociant , et entra , par une porte cochère , dans une cour . carrée y entourée de corps* de-logis assez élevés. Le rez-de-chaussée du fond de la cour et ses deux côtés étaient occupés par des magasins; celui du corps de bâtiment qui donnait sur la rue renfermait les bureaux ; on voyait , en effet , à travers les bar

DU DIABLE. 4S res die fer et les carreaux étroits de ses hautes
fenêtres y reluire les angles de cuivre des registrès et leurs étiquettes rouges.
Au

44 LES MÉMOIRES ' cheveux blonds , et qui était dans la cour , avait , de son côté,- les yeux fixés sur elle. Luizzi^demeura à Tentree de la cour, et se mit à observer * cette scène. Madame Dilois releva la tête , et le jeune homme qui la considérait si attentivement poussa un cri singulier. -- Hééahouh ! Tous les ouvriers s^arrétèrent; il se fit un silence profond et la voix douce et pure de la jeune femme se fit entendre. — Les ballots en suin 407 et 408. •— Dans le magasin numéro i , répondit la voix forte du jeune homme. — Ce soir , au lavoir de File y dit doucement madame Dilois. Les soies 407 et 408, au lavoir de Tile 1 cria le jeune homme d'un ton impérieux. La jeune femme reprit la lecture de son livret; le Commis demeura les yeux attachés à son beau visage , et les ouvriers se mirent à exécuter le^ ordres reçus , en s'excitant encore par de non* veaux cris.

DU DIABLE. 4, ^ Un moment après , madame Dilois releva les yeux. — Hééahouh ! s'^écria le commis. Le silence se rétablit comme par enchante^ ment; la voix pure de la gracieuse femme dit paisiblement : — Cent cinquante kilos , laines courtes , à prendre dans le magasin 7 et à envoyer à la filature de la Roque. Le commis répéta Tordre avec sa voix vibrante et impérative. Puis, s^approchant de Tune des fenêtres grillées^ il frappa du doigt k un carreau ; un petit vasistas s^ouvrit; Luizzi vit une jeune tête blonde et blanche ; le commis répéta d^une voix qu^il modéra timidement. — Facture pour la Roque , de cent cinquante kilos. — J'ai entendu; vous criez assez fort, répondit une voix d'enfant. /Le vasistas se referma, et Luizzi, en relevant ses yeux sur madame Dilois , vit qu'elle regardait attentivement à cette fenêtre, et qu'un faible et triste «ourire , qui sans doute s'Itait adressé

46 LES MÉHOIBES
ao dçQx visage qui avait para ao carreau ,
était demeuré sur ses lèvres qu'il avait émues. A ce moment madame Dilois
aperçut Luizzi, le commis de même. Il fit un pas pour s^approcher de
Fétranger, mais il jeta en même temps un coup d^œil sur la maîtresse de la
maison , et un signe le rappela à son poste sous la gale* rie. Madame Dilois
consultait encore son livret; elle le ferma, le mit dans la poche de son
tablier, et s'accouda sur la galerie, en faisant un signe de tête imperceptible.
Le jeune homme grimpa rapidement sur quelque^ ballots de marchandises ,
de r manière à arriver assez près de madame Dilois , pour qu^il pût
l'entendre malgré le bruit des ouvriers. Elle lui parla tout bas. Le commis fit
un signe d^assentiment , et il se retournait pour* obéir, lorsque madame
Dilois Tarrêta et ajouta quelques mots en indiquant Luizzi du coin de l'œil.
Le commis fit une nouvelle et muette réponse et du haut de sa pile de
ballots , il cria : — Trois cents kilos , laines mérinos , Luizzi , au roulage de
Castres.

DU DIABLE, 47 Tous les ouvriers s'arrêtèrent, et l'un d'eux , au visage dur, répondit brusquement : — Vous ferez la pesée vous-même y monsieur Charles, je ne m'en charge pas; jamais le compte n'est juste avec ces laines du Diable ; on en expédie cent kilos y et il en arrive quatrevingt-dix. -*- Le Diable a bon dos , répliqua le commis ; tu pèseras les marchandises et le compte y sera , entends-tu ? — Vous la pèserez , Charles y dit madame Dilois ; qui avait vu l'ouvrier se redresser d'un air insolent , et le commis le regarder avec menace. Celui-ci ne répondit que par ce signe d'obéissance qui semblait être son premier langage vis-à-vis de cette femme , et madame Dilois lui ayant montré Luizzi du regard , il sauta d'un bond jusqu'à terre, et, s'étant approché du baron, il lui demanda avec politesse ce qu'il désirait. — Je voudrais parler à M. Dilois , répondit Luizzi. — Il est absent pour toute la semaine , monsieur. Mais s'il s'agit d'affaires , veuillez entrer

48 LES MÉMOIRES dans les bureaux ; monsieur le caissier vous répondra. — Il s'agit d'affaires j'en effet ; mais comme celle que je viens lui proposer est très-considérable , j'aurais voulu en traiter directement avec lui. — En ce cas, répliqua le commis, voici madame Dilois avec qui vous pourrez vous entendre. Le commis montra à Luizzi 'madame Pilois qui , voyant qu'il s'agissait d'elle , s'empressa de descendre et s'avança gracieusement à la rencontre du baron. — Que désirez-vous , monsieur? lui dit-elle. — J'ai à vous offrir, madame , de continuer un marché que je considère déjà comme fort avantageux , puisque je puis le faire avec vous. Madame Dilois prit un air gracieux , et le commis y qui avait entendu cette phrase , fronça le sourcil. Madame Dilois lui fit signe de s'éloigner, et répondit d'un ton plein de bonne humeur : — A qui ai-je l'honneur de parler?

' DU DIABLE. 49 — Je suis le baron de Luizzi y madame. A ce nom elle se recula d'un pas , et Charles , le beau jeune homme y examina Luizzi avec une curiosité craintive et mécontente. Cela ne dura qu'un moment, et madame Dilois indiqua à Luizzi la porte des bureaux en lui disant : — Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur; je suis à vos ordres. Luizzi entra; Charles, qui le suivit, approcha une chaise à côté du pêle-énorme qui chauffait tout le rez-de-chaussée, et alla prendre place à un bureau où l'attendait la correspondance du jour. Luizzi examina alors l'intérieur de cette maison et aperçut , assise devant une table , la jolie enfant qui avait ouvert le carreau ; elle écrivait avec attention ; elle pouvait avoir neuf à dix ans et ressemblait à madame Dilois de manière à ne pas permettre de douter qu'elle fût sa fille : malgré sa beauté , quelque chose de triste et de résigné vieillissait cette jeune tête. Madame Dilois serait-elle sévère? se demanda Luizzi; il y avait cependant bien de l'amour dans le regard i. 4

The text on this page is estimated to be only 28.41% accurate

SO LES HELIOIRES qu'elle loi a jeté* Cette enfant ne leva les yeux de dessus son papier que pour dire à un vieux commis qui écrivait dans un autre coin : — À quel prix les laines envoyée^ à la Roque ? t — Toujours à 2 francs. • • * — C'est bien , dit Charles en interrompant ; donne-moi la facture , je mettrai le prix moi« même. Si le Diable avait été là , il aurait expliqué à Liiizri le sens intime de cette interruption. Luizzi y supposa de Thumeur. Ce beau Charles, si complètement obéissant aux moindres signes de madame Dilois; était^ selon la pensée d'Armand, un amant, ou pour le moins un amoureux ; l'apparition d'un élégant baron avait dû l'alarmer, et Luizzi attribuait à la crainte que pouvait in* spirer sa personne la colère qu'il avait cru voir dans les paroles du commis. Luizzi se trompait : c'était l'ftme du marehabd qui avait parlé dans cette interruption. Devant un homme qui venait pour faire un marché de ses. laines , il était in« utile de dire combien on pouvait les revendre. Voilà ce que voulait dir6 Charles.

The text on this page is estimated to be only 12.74% accurate

DU DIABLE. SI j[^])9[^]tâ|t 9[^]dame Dilois ariri?[^]. Luirai p[^]t la
regarder de plus pTèsi ; c[^]était iiue charwf[^]iita; (»réa(pre , et le cadre [^] elle
était placée iiaisf[^]t eQcojTja nû[^]w i[^]ssor[^]r les rare[^] perfedtiops de sa
persQBQe. Grande , syalte , fragUe, ayant 4c« y

S& LES MÉMOIRES duisit dans une pièce séparée. L'aspect, les mou* vements , la langueur démette femme étaient tellement amoureux y qéÊ le baron s'attendait à un boudoir bleu et parfumé y enfermé dans la poudreuse enceinte des bureaux comme une pensée d'amour au milieu des préoccupations arides des affaires. Le boudoir était encore un bureau. Le demi-jour qui y régnait venait de la mousseline de poussière entassée sur les carreaux y à travers lesquels on voyait encore les épaisses barres de fer qui protégeaient la croisée. Un bureau noir , une caisse de fer aux triples serrures , un fauteuil de bureau en maroquin y un cartonier, 4°elques chaises de paille, tel était Pameublement de cet asile que Luizzi s'était figuré si suavement mystéri^x. Sans doute cet aspect eût dû détruire la belle illusion de Luizzi^ mais, à défaut du temple , la divinité demeura pour continuer la foi du baron , et madame Dilois , doucement affaissée dçns son fauteuil de bureau ; sa belle main blanche posée sur les pages gr^onnées d'un livre courant, . les pieds timidement posés sur la brique hu

DU DIABLE. 53' mide et froide^ parut à Luizzi an ange exilé ,
une belle fleur perdue parmi des ronces. Il éprouva pour elle un sentiment
pareil à celui qu'il ressentit un jour pour une rose blanche mousseuse qu'un
savetier avait posée sur sa fe*nêtre , entre un pot de basilic et un pot de
chiendent. Luizzi* acheta la rose. et la fit mettre dans un vase de porcelaine
sur la console de son.salon. La rose mourut , mais elle mourut digoement.
Luizzi conquist la réputation d'être quelque peu chevaleresque. Toutefois le
baron ne pouvait guère acheter la fleur penchée qui était devant lui ; mais
pputêtre pouvait-il la cueillir. (Je vous demande bien pardon de la pensée et
de l'expression : Luizzi était né sous l'empire.) Il lui prit donc fantaisie ou
plutôt désir d'être comme une étoile dans le ciel voilé de cette femme , de
jeter un souvenir rayonnant dans l'ombre froide de sa vie. Luizzi était beau,
jeune, parlait avec un accent d'amour dans la voix ; il n'avait ni assez
d^esprit pour manquer de cœur y ni assez de cœur pour manquer d'esprit:
c'était un de ces hommes qui

The text on this page is estimated to be only 22.16% accurate

«4 LES MÉMOIRES réussissent beaué&lip près dès feihmes. Ils ont de la pASSion et dé la prudence ; ils sont à la fois de rintimité et du monde ; ils aillent et ne éompromettent pas. Or Luizzi avait vu tant de fois cette Diédioerité préférée aux atnours les plus flatteurs ou les plus dévoués ^ qu'il avàil le droit de Bé ei^oire un habile séducteur. La fatuité deis hommes û'èsteïi général ^u^ïiil vice de réflexion : %^est la attise dès femmes qui la leur donne. Or Luizzi se laissa aller à regarder si attentivement cette femme ainsi posée devant lui, qu^elle baissa les yeux aveô embarras et lui dit doucement : — Monsieur le baron , vous êtes venu , je crois , pour me proposer un marché cle laines? — Â vous? non , madame, répondit Luizzi. J'étab venu pour voir M. Dilois; avec lui j^aurais ess^ayé de parler chiffres et calculs , quoique je m Y entende fort peu ; mais je crains qu'avec vous un pareil marché... "- l'ai la procuration de mon mari > repartit

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

ou DIABLE. 55 madame Dilois avec un sourire qui achevait la phrase de Luizzi ; le marché sera bon. 4- Pouf, qui , madami^^ -^ Mais {>bur tous deux, je Inespéré.;. Elle s'arrêta un moment et reprit avec un regard souriant t Si vous voas entendez peu mt affaires, monsieur , je àuis. . . honnête hômoi^ , j'y hiètrm de la prcdiité* — Gela vous sera di|fiçile » madame ^ ^ assurément je perdrai quelque chose au marché. — Et quoi donc? — Je n'ose vous le dire , si vous ne le devinez pas. — Oh I monsieur, vous pouvez parler : dans - ■ • . ■ le commerce on est habitué à de bien singulières conditions. — Celle dont je veux parler , madame , cette condition, c'est vous qui l'imposez. — Je n'ai encore parlé d'aucune. — Et cependant molje^ai acceptée, et cette condition est celle de se souvenir peui-étire trop longtemps de vous comme de la iëmmè la plus charmante qu'on ait rencontrée,, d'une femme

m LES MÉBFOIBES à laquelle on voudrait laisser de soi la pensée qu'elle vous a donnée d'elle. Madame Dilois roimit avec une pud^r coquette , et répliqua d ufti ton de gaieté émue» — Je n'ai pas procuration de mon mari pour • . cda y monsieur , et je ne fais point d'affaires pour*mon compte. — Vous y mettez de Tabnégation ou de la générosité, repartit Luizzi. — Je ne suis pas seulement honnête homme, répliqua madame Dilois d'un ton assez sérieux . pour couper court à cette conversation. En même temps elle ouvrit un carton , y cherr cha une liasse, la défit , en tira un papier et le présenta à Luizzi avec un air qui semblait lui demander pardon du mouvement de sévérité auquel elle s'était laissée aller. — Voici , lui dit-elle , le marché passé il y a six ans avec monsieur votre père ; à moins que vous, n'ayez le projet d'améliorer la race de vos troupeaux[^] ou bien d'en réduire la qualité , je crois que le chiffre de ce marché peut et doit être

DU DIÂBLË. 57 maintenu. Vous v(^ez bien qu'il est signé par monsieur votre père. — Est-ce avec vous qu'il a traité? répondit Luizziy toujours galantisant; c'est que, s'il çn était ainsi , je ne m'y fierais pas. — Rassurez-vous , monsieur ! repartit madame Dilois en se mordant doucement la lèvre inférieure et en montrant à Luizzi Témail humide de ses dents éblouissantes ; rassurez-vous , il y a six ans que je n'étais pas mariée , je n'étais pas madame Dilois. Elle n'avait pas achevé sa phrase que la porte s'ouvrit , et qu'une voix d'enfant dit timidement: — Maman , monsieur Lucas veut absolument vous parler. — - C'était la jeune fille de dix ans que Luizzi avait remarquée dans le bureau. Cette apparition y au moment où madame Dilois venait de dire qu'il n'y avait pas encore six ans qu'elle était mariée , fut comme une révélation pour Luizzi. A ce moment madame adressa à madame Dilois , et qui cependant pouvait s'expliquer naturellement si cette enfant était la

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

m LES ttÉttOIRES fiUë de M. Dilois, Luizzi regarda vivement la charmante marchande ; elle était toute rotige et tenait ses yeux baisses. — C'est votre fille, madame , lui ditLuizzî. — Je rappelle ma fille , monsieur , répondit d'un air simple madame Dilois. Puis elle reprit, — Caroline , je vais aller parler à M . Lucas ; laissez-nous. Madame Dilois se remit tout à fait, et dit à Luizzi : * — Voici le marché ^ monsieur , veuillez VeM* miner à loisir. Mon mari revient dans huit jours y il aura Thonneur de vous voir. -^ Je pars dans moins de temps ; mais j^eti ai plus quHl ne m'en faut pour examiner ise marché,

DU DtÂBLË. m I '^' Quelle heir^e vous semble h pliis convenable? — Ce sera celle qUe vous choisit*ez. Après ces mots y elle fit au baron une de ces révérences avec lesquelles les fem'oiës Vous disent si précisément : a Faites-moi le plaisir de vous en aller. » Luizzi se retira. Tout le monde étAii à son poste dans le premier bureatt. Èh reconduisant Luizzi, madame Dilois tendit la fidàin à lin gros rustre qui était près du poêlé y et qui lui dit jOvialeiïiènt. — Bonjour, madame Dilois. — Bonjour, Lucas, répondit-elle avec le même sourire avenant qui avait tant charmé Luizzi. Celui-ci trouva ce sourire sur les lèvres de la marchande au moment où il se retournait pour lui présenter son dernier salut; le baron en fut très-sensiblement humilié. jEn sortant de'fihez le marchand Dilois, Luizzi se rendit chez le marquis du Val. M. du Val n^était pas à Toulouse. Luizzi demanda madame la marquise. Le domestique répondit quHl ne savait pas si madame était visible.

1 60 LES HÉMOIRES — Eh bien ! tftchez de vous en informer, répliqua Luizzi y ayec ce ton qui atteste sur-lechamp à un valet que celui qui parle a Thabitude d'être obéi. — Dites, ajouta Armand , que M. de Luizzi désire la voir. , Le valet resta un moment immobile sans sortir de l'antichambre ; il sc^nblait chercher un moyen d'arriver jusqu'à sa maîtresse. Une femme vint à' passer; le domestique courut à elle et lui parla vite et bas comme enchanté de rejeter sur un autre la commission dont il était chargé. La chambrière lança de côté un coup d'œil. parfaitement insolent sur Luizzi ; elle le considéra avec une espèce de ressentiment qui semblait annoncer que le nom qu'on venait de dire lui était connu et lui rappelait de cruels souvenirs , et reprit d'une voix aigre. — Tu dis que monsieur s'appelle... — Mon nom ne fait rien à l'anaire, mademoiselle... j'ai à parler à madame du Val et je veux savoir si elle est visible. —Eh bien monsieur de Luizzi, elle ne l'est pas. i

DU DIABLE. 61 ^ C^était trop dire au baron que sa visite dépendait de la bonne volonté d^un .domestique pour qu^il se retir&t ; il répliqua donc : — G^est ce dont je vais m'informer moi-même. Il marcha droit vers le salon , dont la porte était ouverte. Le valet s^écarta ; mais la chambrière se plaça fièrement devant la porte. -r Monsieur, quand je vous dis que vous ne pouvez voir madame ; il est bien étonnant que quand je vous dis . . . — Mademoiselle, reprit poliment Luizzi, je vous supplie d^être moins impertinente, et d^aller prévenir votre maîtresse. — Qu^est-ce flonc^ dit une voix de Fautre c&té du salon. — Luc3(, ' dit le baron à haute voix , à quelle heure vous trouvê-t-on? — Âh t c^est vous, Armand, repartit madame du Val avec un cri d^étonnement ; et elles^avança vers lui , après avoir fermé derrière elle la porte de là chambre qu^elle avait entr^ouverte. Armand courut vers la marquise* , lui baisa

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

m LES MÉMOIRES tendrement); les mains , et tous deux
s'assirent au coin du feu. Lucy regarda le comte d'un air de surprise
charmée et protectrice. Madame du Val était une femme de trente ans ,
Luizzi en avait vingt-cinq et cette manière de l'examiner était propre à
une femme qui avait vu jadis jouer près d'elle un enfant de quatorze ans ,
devenu un beau jeune homme. Cet examen fut si lent et , par
une transition rapide la figure de madame du Val prit un air de tristesse pro-
fonde ; une larme furtive lui vint aux yeux « Luizzi se trompa sur la cause
de cette tristesse. ^ Vous regrettez sans doute comme moi lui dit-elle, que
le bonheur de revoir vienne d'une cause si triste , et que la mort de
mon père,.. — Ce n'est pas cela, Armand, repartit la marquise; je
connaissais à peine votre père, et vous-même, éloigné de lui depuis dix ans,
vous n'avez pas dû éprouver , à la nouvelle de sa mort , un chagrin profond
à l'occasion de la perte d'une affection à laquelle vous étiez habitué. »

The text on this page is estimated to be only 13.39% accurate

ou DIABUS. » hviui m répondit pas , fit U miirqqise reforit après un moment de silence : — fioiXy ce n^e\$ pas cela; mais votre arri* vée est venue dans un moment.,, m moment bira singulier en effet.^ Un rire triste erra «or les lèvres de Lucy , et elle pontînuia , eompie en s^exeitant à ce rire : — En vérité , Armand > {a bc est un singulier ^ roman. Êtes-vouspoiir longtwdps à Toulouse? — Pour huit jours. • — Vous retournerez à Paris ? - Oui. — Vous y t^ouveri^ mo« mari. ^ *— Ciomment I député depuis huit jours y il est déjà en rout^? la session ne commenee que dans un mpijs. Je pensais que vous partiriez ensemble. — Oh ! moi, je reste : j^aime Toulouse. -T Vous ne oophaissez point Paris? — Je le connais assez pour ne pas vouloir y aller. — Pourquoi eette antipathie ? ^ Oh ! elle ne tient qu'à moi. Je ne suis plus assez jeune pour briller dans les sabns , je ne

64 LES MÉFIQUES sois pas encore assez vieille pour faire de
Tintrigue politique. — Vous êtes plus belle et pins spirituelle qu'il ne faut
pour réussir partout. La marquise secoua lentement la tête. — Vous ne
croyez pas un mot de ce que vous dites. Je suis bien vieille , mon pauvre
Armand , vieillesse de cœur surtout. Armand s'approcha doucement de sa
cousine et lui dit en baissant la voix : — Vous n'êtes pas heureuse , Lucy ?
Elle jeta un regard furtif sur sa chambre , et répondit rapidement et très-
— Revenez à huit heures souper avec moi , nous causerons ; et , d'un signe
de tête , elle le pria de s'éloigner ; il lui prit la main , Lucy serra la sienne
avec une étreinte convulsive. — A ce soir y à ce soir y reprit-elle tout bas.
Et elle rentra rapidement chez elle. La porte ne s'ouvrit pas tout de suite. Il
y avait certainement derrière quelqu'un qui écoutait et qui ne s'était pas
retiré assez vite. Lucien demeura seul fut tout de suite frappé de

DU MABLE. 6â cette idée 9 qu'il ne8^éioigQa4>aB8Qr'-
le^cfaai]ipy et il entendit aussitôt le bruit d'une voix d'homme qui paraissait
parler avec colère. Cette découverte le déconcerta ; il sortit tout préoccupé.
Un homme enfermé dans la chambre d'une femme , et qui parle avec le ton
que Luizzi avait entendu ; cet homme , quand ce n'est ni un mari , ni un
frère ^ ni un père , cet homme est un amant. Un amant ! la marquise du Val ?
Luizzi n'osait le croire. Ces deux idées ne pouvaient s'associer dans sa tête.
Il avait tant de souvenirs qui protégeaient Lucy contre une pareille
supposition , qu'il songeait à découvrir quels chagrins nouveaux avaient pu
atteindre la malheureuse Lucy. Car il avait connu Lucy malheureuse, Lucy
, jeune fille de dix-neuf ans, en proie à un amour profond , mais auquel elle
avait su résister de toutes les forces d'une vertu chrétienne. Luizzi se
remettait tous ces souvenirs en mémoire, en se dirigeant vers la demeure de
M. Barnet, son notaire, avec lequel aussi il désirait faire connaissance. Il
arriva bientôt chez I. s

m LES MÈ»OmES toi. C'était le jour des maris absente. Il fut reçu par madame Barnet , petite femme maigre y sèche y les cheveu châains y l'œil bleu terne , les lèrrres minces. Quand la servante ouvrit la porte de la chambre à coucher et annonça un monsieur , la voix criarde de madame Barnet répcmdit : — Quel est ce monsieur? — Je ne sais pas son nom. — Faites entrer. Luizzi se présenta ; et madame Barnet aHa vers lui y le bras gauche enfilé dans un bas de coton blanc qu'elle reprisait. — Qu'est-ce que vous voulez? dit-elle en clignant des yeux ; car madame Barnet avait la vue très-basse y et il est probable que, sans cela, la tournure distinguée de Luizzi aurait adouci le ton grossier dont ces paroles lui furent adressées. — Madame y répondit Armand y je suis le baron de Luizzi y un des clients de M. Barnet, et j'aurais été charmé de le rencontrer. Monsieur le baron dé Luizzi y s'écria madame Barnet en déchaussant son bras gauche de

The text on this page is estimated to be only 17.45% accurate

DU MABLE. 6T 90a baft troué) et en plantait «on aiguille luv sa poitrine avec une intrépidité qui eût fait deviner' à Luizzi que le boudier qui la protégeait devait avoir plus d^une triple mousseline et d'ilne trijE)Ie duate ; prenez donc un si^e. Pas eette chaise^ je vous en prie^ un fauteuil. Comment I 11 il'y a pas un fauteuil dans ma chambre? Pas de fauteuil dans la chambre d^une femme ^ o^est bien provincial, n^e8t'

68 LES MÉMOIRES que du feu , et madame Baraet s'écria de nouveau: — Marianne , une bûche. — Mon Dieu , madame y vous prenez un soin inutile^ je me retire ; j Wais fort peu de chose à dire à M. Barnet , et. . . — M. Barnet ne me pardonnerait jamais de vous avoir laissé partir, car j'espère que monsieur le baron voudra bien accepter la soupe. — J'ai accepté une autre invitation, madame, je vous suis fort ol^igé ; j^ reviendrai demander à 'M. Barnet les renseignements que j^attends de lui* — Des renseignements , monsieur le baron , ce nW pas la peine d'attendre mon mari : ahl je connais la ville de Toulouse de la cave au grenier. Ma famille a toujours été dans les charges (le père de madame Barnet était huissier) ; j^en sais plus qu'on ne croit et plus qu'on ne voudrait assurément : asseyez-vous , monsieur le baron ; quelques renseignements dont vous ayez besoin , je suis toute prête à vous les donner. Luizzi ne pensa pas d'abord à profiter des of

DU DIABLE. 69 fies empessa de madame Barnet; mais il s[^]assit, espérant pouvoir se lever après quelques phrases insignifiantes. Il était cependant assez embarrassé des renseignements qu[^]il voulait demander, mais son hôtesse ne lui donna pas le temps de faire une maladresse. — Peut-être monsieur le baron veut acheter une propriété ; s'il désire placer ses fonds dans une usine , mon mari pourra lui guetter la fonderie de MM. Jasques ; les propriétaires ont eu trente et un mille francs de remboursement fin novembre , et trente-trois mille sept cent vingtdeux y fin décembre ; trois maisons dont deux de Bayonne, avec lesquelles MM. Jasques font d'immenses affaires, ont manqué simultanément; ils ne peuvent pas aller au-delà de février, et comme ce sont des gens d'honneur, je suis sûre que s'ils trouvaient de l'argent comptant, ils céderaient leur usine à bon marché ; à moins que la femme de M. Jasques le jeune ne veuille s'engager pour son mari : elle a cinq belles métairies au soleil, qui lui viennent de sa mère, vous savez, la femme Manette, pour qui le comte de Fère s'é

70 LES MÉMOIRES tait ruiné; c'est du bien qui ne lui a coûté cher, ni à sa fille non plus; mais enfin elle l'a. Mais madame Jasques a le caractère de sa mère, elle économiserait une omelette sur un œuf, et certes elle ne laissera pas prendre pour un sou d'hypothèque sur son bien. Quand madame Barnet commença à parler, Luizzi ne l'écouta point pour l'entendre ; mais tout à coup le désir de l'interroger véritablement lui vint à l'esprit. Ce fut quand elle passa de M. Jasques à sa femme; il supposa alors qu'elle pourrait lui dire des choses qu'il n'eût osé demander directement à personne , et sur la trace desquelles il n'avait qu'à lancer madame Barnet, pour qu'elle racontât tout ce qu'il voulait savoir. Il reprit donc, lorsque madame Barnet eut fini : ^Je ne désire point faire d'acquisition , en ce moment du moins ; mais je suis en relations d'affaires avec plusieurs personnes de Toulouse^ avec M. Dilois entre autres. Madame Barnet fit la grimace. ^ M. Dilois aurait-il fait de mauvaises affaires ? reprit Armand .

DU DIABLE. 71 — Ma foi y monsieur le baron , il en a fait une mauvaise j qui dure encore. — Et laquelle? — Il a épousé sa femme. — Est-ce qu'elle le ruine? — Je ne suis pas dans le comptoir de IVf . Dilois ; je ne veux pas dire de mal de sa maison ; le pauvre homme n^en sait pas plus que moi l&-desçus; sa femme et son premier commis^ M. Charles 9 lui font son compte, et pourvu que le bonhoinme ait de quoi aller prendre sa demi-tasse et h}fQ sa partie de dominos chez Herbola , il n^en demande pas davantage. *- Mais madame Dilois doit s^entendi*e au commerce? — Elle s'entend à tout ce qu'elle veut, la fine mouche ; une grisette qui avait fait des enfants avec tout le monde , et qui s'est fait épouser par le premier marchand de laines de Toulouse ; ah I elle en mènerait trente comme son mari par le nez. — Y compris M. Charles? — M. Charles est un autre finot ; je le con

72 LKS MÉMOIRES nais aussi celui-là ; il a été clerc chez nous : il nous a quittés pour se faire commis chez M. Dilois : c'était dans le temps que nous voyons ces gens-là ; mais j'ai déclaré à mon mari que s'il recevait encore cette pécure , je lui fermerais la porte au nez. Ah ! monsieur, avant ce temps Charles était un jeune homme charmant , attentif, dévoué, prévenant. — Mais il est peut-être tout cela pour madame Dilois? — Mon Dieu , monsieur le baron , qu'il soit ce qu'il voudra pour elle ; ça n'est pas mon affaire. — Je l'ai entrevu, ce me semble; c'est un fort beau garçon. — C'est-à-dire qu'il a été bien ; mais pas d'âme , monsieur le baron , pas d'âme ! après toutes les bontés que nous avons eues pour lui* — M. Barnet l'aimait sans doute beaucoup? reprit Luizzi d'un air candide. Madame Barnet s'y laissa prendre, et répondit étourdiment. — Mon mari ! il ne pouvait pas le sentir. J

DU DIABLE. 73 Le bâroù ne crut pas devoir faire remarquer à madame Barnet la confiance qu'elle venait de laisser échapper, attendu qu'ayant encore à l'interroger, il ne voulait pas la mettre sur ses gardes ^ il reprit donc d'un air assez indifférent : ^- Je profiterai de vos bons avis sur la maison de M. Dilois ^ avec lequel je n'ai d'autre affaire que quelques ventes de Laine ; mais j'ai des capitaux^ que je voudrais placer sur hypothèques y et je voudrais savoir l'état des biens d'un homme fort considérable. — En fait de ça , monsieur le barbn, il n'y a rien de mieux que le bureau de l'enregistrement, — Sans doute , madame ; mais je ne puis y aller moi-même , tout se sait à Toulouse , et peut-être M, le marquis du Val m'en voudrait. — M. le marquis du Val désire emprunter sur hypothèques? s'écria madame Barnet d'un air de stupéfaction ; ça n'est pas possible ; M. le marquis du Val est notre client , et jamais il ne nous a parlé deçà. — Ah ! dit Luizzi , M. du Val est votre client?

/ 74 LES MÉMOIRES ^ Lui et bien d'autres des meilleures maisons de Toulouse , sans faire tort à la vôtre , monsieur le baron , et ce n'egt pas d^faier. Les affaires de la famille du Val sont dans Tétude depuis plus de cinquante ans, etc^estM. Barnet qui a rédigé le contrat de mariage du marquis actuel 'y c^e^t un événement qui m^a tellement frappée, que je m^en souviens comme de ce matin ; il me semble toujours vpir la figure de M. Barnet quand il rentra de la signature. Il avait Tair d'un imbécile. — Qu^était-il donc arrivé ? ^ Ah I ça , monsieur le baron, je ne puis vous le dire , c'est le secret du notaire , c'est sacré. Si je le connais, c'est que M. Barnet était si troublé dans le premier moment, qu'il a parlé sans trop savoir ce qu'il disait. -««- Je suis discret, madame. — Il n'y a si bon moyen de se taire que de ne rien savoir. — Vous avez raison, répondit Luizzi ; je ne vous demande rien ; mais je suppose qu^à présent madame du Val est heureuse.

BU DOUBLE. 75 -^ Dieu le sait , monsieur le baron , et Dieu doitle
savoir, car maintenant elle est toute en lui. « r^ Elle est dévote? «*-
Fanatique, vivant de jeûnes et de pénitences. Ça lui vaV il n^ ^ ^^^^ ^^^^ ^
^^^ chacun est le maître de s^arranger comme il veut ; mais je crains bien
qu^elle ne périsse à lapeiaeLuiai leva les yeux sdr la montre enfermée dans
le ventre d^un magot en buis , qui figurait une pendule sur la cheminée, et
vit qu'il était près de huit heures. Il se leva : le peu quHl avait entendu sur
madame du Val avait excité sa curiosité , et cependant il ne tenta point d'en
savoir davantage. L'aspect de Lucy avait ému dans le cœur de Luizzi de
tendres souvenirs d'enfance , et , sans prévoir ce que pourrait lui en dire
madame Barnet , il ne voulut pas en entendre parler par elle. Ce n'est pas
toujours ce qu'on dit de certaines personnes qui nous blesse, c'est qu'elles
soient un sujet de conversation pour certaines gens. Il est des noms
harmonieux au cœur que personne ne prononce à notre guise , et que les
voix qui nou% déplaisent déchirent rien (Ju'en

76 LES MÉMOIRES DU DIABLE. les prononçant. Luizzi n'en était pas là pour Lucy ; mais n'eût-elle pas été sa parente , son amie d'enfance , son rêve de jeune homme , sa fierté de gentilhomme eût été offensée d'un jugement quelconque porté par madame Barnet sur la marquise du VaL II salua profondément la notairesse, et, tout préoccupé de la dévotion de la marquise et de ce qu'il avait cru remarquer chez die, il se dirigea vers son hôtel. j

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

LES TROIS NU^TS.

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

III. ranoàRB NviT. ta nuit Ifam ie boviffOix, Armand était encore assez éloigné de la porte cochère , lorsquHl fut abordé par une femme qui rappela par son nom. A la clarté des magasins environnants , Luizzi reconnut la servante qui Pavait Feçtt d^une manière si impertinente chez la marquise. Cette fille lui dit rapidement :

80 L'ES MÉMOIRES — Passez tout droit devant l'hôtei , vous me retrouverez à l'autre bout de la rue. Elle continua son chemin^ et Luizzi, qui s'arrêta un moment , la vit prendre une rue détournée. Luizzi ne savait trop que penser de cette injonction ; cependant, comme il y pouvait obéir sans pour cela renoncer à entrer plus tard dans Fbôtel , il se décida à la suivre. Seulement , en passant devant la porte cocbère, il jeta à droite et à gauche un regard investigateur , et vit à quelques pas un homme enveloppé d'un manteau, et qui semblait surveiller Thôtel. Luizzi fut tenté d'aller droit à lui , et de savoir quel pouvait être cet homme.* Mais c'était un scandale, qu'il n'avait ni le droit légal ni le droit intime de faire ; d'ailleurs , Luizzi savait que dans toute querelle d'hommes où le nom d'une femme peut être prononcé , c'est elle qui est toujours la victime, l'un des deux adversaires dût -il y périr. Il poursuivit sa marche , et, à une assez grande distance de l'hôtel, à l'angle d'une petite rue , la servante parut , et dit à Luizzi : — Vite, suivez-moi.

Dû DIABLE. RI Elle marcha si rapidement que Luizzi eut peine à la suivre. Ils firent plusieurs détours, et arrivèrent dans une ruelle déserte, bordée de murs de jardin. Tout en marchant la chambrière ajouta : — Entrez sans vous arrêter. Et presque aussitôt elle s'élança dans une porte entr'ouverte, qu'elle referma avec une grande précaution dès que Luizzi se fut introduit. • A peine étaient-ils dans le jardin, qu'ils entendirent des pas rapides venir de l'autre extrémité de la ruelle; la servante fit signe à Luizzi de garder le silence, et tous deux demeurèrent immobiles. On s'arrêta devant la petite porte, on écouta un moment, puis on s'éloigna; mais à peine celui qui faisait tout ce manège avait-il fait quelques pas, qu'il revint. La servante troublée dit, avec un geste d'impatience : — Folle ! j'ai oublié le verrou ! Elle s'élança vers la porte et s'y appuya de toute sa force; elle fit signe à Luizzi de l'aider, et celui-ci obéit machinalement. Il entendit J. 6

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

9» LE» piÉIfOIRES hiçntôt une clef touro^r dans l« serrure, et sentit Feffort de qiielqu^uo qui poups^it la porte : elle avait légèrement cédé , et celui qui voulait entrer avait dû comprendre que ce n^é* tait pas un inflexible verrou qui la retenait ; il la poussa donc encore plus vivement en appelant : l— JVÇariettel Mariette l Mais Mariette, puisque nous savons le non) de la servante, Marietteavait proQtédu moment pour réparer sa négligence, et le verrou était pouisié. Sapa attendre davantage , elle prit Luizzi par la main et Temmena , tandis qo^on tournait et retournait la clef dans la serrurp. Le jardin était asse^i vaste, et la nuit était profonde ; Luizzi suivait son guide sans se rendre compte de ce qui venait de lui arriver ; il n'avait pas même eu le temps d^être étonné , car rétonnement demande une certaine réflexion ; il ne savait plus même où il allait , ni chez qui il allait, lorsqu'il arriva à Tangle d^un pavillon réuni à Thôtel par une longue galerie. Une petite porte s'ouvrit, Luizzi monta un escalier tournant garni de tapis , et au bout d'une dou

The text on this page is estimated to be only 23.85% accurate

DU DIABLE. 83 daine de marehes , il entra dans un petit e^ioa fîBiiblement éclairé , puis dans une autre pièce on pendait une lampe d^albfttre. Un grand feu bràlait dans la cheminée , une table à deux eouverts était servie , et des parfums pénétrants feniplissaient ce réduit étroit. Restez là, dit Mariette; et elle laissa Luizzi teut seul* Par un mouvement machinal , il regarda au*» tour de lui avant de songer à réfléchir sur ce qui lui arrivait. IL'endroit où il se trouvait uvait m de quoi le surprendre. C'était une étrange aliiapce des objets de luie le plus voluptueux et des signes de la religion la plus minutieuse. Sur do» tentures de soie y des images de saints et des calvaires. Dans une bibliothèque de quelques payons , les volumes brochés d^un roman nouveau y et des livres de dévotion avec leur magnifique rdiure ; sur une console , des vases i^mplis de fleurs merveilleuses, au-dessus un tableau de Sainte^Céeile dans un cadre surmonté d'un bouquet de buis bénit; enfin dans une deoiii-aleôve «n divan chargé de coussins , au fond une

84 LES MÉMOIRES large glace encadrée de plis de moire bleue ,
à la tête de ce divan y une Vierge des Sept-Douleurs^ et au pied un christ
d'ivoire sur un velours noir* ^ Luizzi regarda ce boudoir ou cet oratoire
avec un trouble étrange , puis vinrent aussitôt les réflexions sur la manière
dont il avait été introduit. Cet homme qui surveillait Thôtel , qui s^é(ait
présenté à la petite porte du jardin , qui , en possédait une clef ; c'était un
amant assurément* Mais lui*-même Luizzi n'avait-il pas Tair plutôt d'en
être un , et si quelqu'un l'eût vu entrer chez la marquise du Val comme il y
était entré, n'aurait-il pas eu le droit de penser que Luizzi allait en bonne
fortune? Cependant ce quelqu'un se fût trompé aux apparences. Luizzi ne
pouvait-il pas faire de même? Il ne savait donc qu'imaginer en attendant
que Lucy lui donnât l'explication de tout ce mystère lorsque la marquise
entra vivement dans le saloUé Son air, son aspect surprirent Luizzi: ce
n'était pas la femme tristement avenante qu'il avait vue le matin. Il y avait
dans son visage une expression hardie et exaltée dont il ne l'eût pas crue sus

DU DIABLE. • 30 ceptible. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire , et ses lèvres légèrement agitées avaient un sourire plutôt amer qu'heureux. — C'est bien , très-bien , dit-elle à Mariette qui Tavait accompagnée et qui sortit en jetant un regard scrutateur sur la marquise. Celle-ci prit place dans un fauteuil au coiu de la cheminée , et , sans adresser la parole à Luizzi , elle regarda fixement le feu. Celui-ci était fort embarrassé et fort ému. Il voyait qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans la « physionomie et dans la tenue de Lucy ; mais il ne savait sHl était convenable qu'il s'en aperçût. Cependant cette profpnde préoccupation de la marquise se prolongeait , et Luizzi Tappela plusieurs fois par son nom. — Bien , très-bien , répondit-elle sans déranger son regard immobile ; oui , oui , très- . bien . — Lucy, qu'avez-vous ? dit Armand, vous souffrez, vous êtes malheureuse... — Moi , répondit-elle en relevant la tête et en essayant de reprendre un air plus calme ,

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

86 LES HÉMOIRES moi , malheureuse? et de quoi I moti Dieu ?
je ëuis riche j je suis jeube , je suis belle , n^est-œ pas que je suis belle?
vous me Taves dit ^ Ar« mtnd. Qu'est-cè done qu^une femme peut enihv
avee de tels avantages? — Rien assurément. Cependant... — Cependant l
reprit la marquise avec tine iiiipatienee nerveuse: elle, serra les poings avec
tivacité, se mordit les lèvres^^ et, se ccntraignant à grand^peine, elle
continua : -^ Voyons, Luizsi, né soyez pas comme les autres , ne me
poursuivez pas de questions, d-obsëiTations ^ de doléances, parce que j'ai
quelque pensée qui m^ootupë ; VOUS sav^z quHl faut bien peu de chose
pour contrarier une femme) mais je vous ai V invité à souper, soupous. Ils
se mireiit à table ^ et la marquise servit « Luizzi ; elle était manifestement
troublée ^ elle était gauche. — Vous avez du Champagne près de vous y lui
dit-elle. . *^ M^en laisserez-vous boire seul ? Elle hésita j puii tendit ton
verre ^ et le vida

The text on this page is estimated to be only 18.01% accurate

m DUBLE. èi d'uti trait. Elle laissa échapper une etpression de dégoût ; Luiasi crut deviner qu'elle venaitde faire un effort pour cbasier la pensée importune qui Tobsédait ; mais aprèd quelques mots de conyersation plus suivie sur les projets de départ de Luizsi , il la vit retomber dans sa pesante tristesse. L^intérêt et la curiosité de Luiiszi étaient vivement piqués, il essaya du moyen qu'elle-même semblait avoir tenté pour cbàsséf ses idées importunes. — - Me ferez-votiâ ëneore raison? lui dit>^il. Mais des larnies vinrent aui yeui de k marquise, et elle lui dit : — Noi) , Armand , non ^ cela me fait mal , cetà me brûle , cela me tue ; et pourtant Dieu m'est témoin que je viiudrais mourir^ Elle se leva et s^écria : -- Ofa ! mourir, mon Dieu ! mourir vite ! Elle tomba sur îe divan qui était dans la demi-alcôve eil se cachant la tête dans les ndiains. Luizzi se plaça près d'elle et essaya de Tinter roger ; mais elle ne répondait que par des larmss et des sanglots. Luiizi avait été Tami

The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate

^ «8 L£S MÉMOIRES d^eixaee de madi^me du Val , il se mit
doace* iQei:ità genoui; devant .elle, et lui dit : — Allons, Luey, parlez-moi :
si vousavez des chagrins y confiez-les-moi ; Lucy , vous savez tout ce quHj
y a pour vous dans mon cœur; celui qui a osé vous, aimer peut-il vous
oublier, et ne doit-il pas être resté votre meilleur ami? Les larmes de
madame du Val s'arrêtèrent •convulsivement dans ses yeux , et , regardant
Luizzi qui était resté à genoux y elle répondit comme si elle eût essayé
d'être coquette : . ' — {}n vojus voyant dans cette posture , ce n'est pas là le
titre qu'on vous donnerait. — Qui oserait en espérer un autre? dit Luizzi en
souriant. — Celui qui aime bien espère tout , répliqua la marquise d'une
voix exaltée. ---r fû ce cas,. j'aurais trop de droits à espérer , dit Luizzi ,
jouant avec ces banalités de .galanterie auxquelles il n'attachait pas grand
sens. Quelle fut donc sa surprise lorsque la marquise lui répondit , en levant
les yeux au ciel :

DU DIABLE. 89 — Oh ! 81 vous disiez vrai ! Tout le monde sait ce qu'il y a de danger à se trouver engagé malgré soi dans une voie où on ne peut reculer sans blesser quelqu'un pour qui on a de l'intérêt et surtout sans s'exposer à paraître ridicule. On persiste , en comptant que le hasard , qui vous y a jeté à votre insu , vous en retirera de même : ainsi fit Luizzi. — Si c'était vrai, dites- vous, Lucy? Ohj vous aimer est une vérité que tous ceux qui vous connaissent portent dans leur cœur. La marquise se leva , tourna vivement la tête, et reprit avec cette agitation fébrile qui ne la quittait pas : — Tout cela est folie ! Voyons , remettons-nous à table. Elle reprit sa place et se mit à souper comme quelqu'un qui a pris un parti de faire quelque chose qui lui déplaît , mais qui l'occupe. Malheureusement pour Lucy, ce qui venait de se passer avait jeté dans l'esprit de Luizzi un désir immodéré de savoir le secret de cette âme en peine ; et il se résolut à satisfaire ce dé

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

90 LES MÉMOIRES sir, ou du moins à employer totis les moyens pour y paî[^]enir. — Vous partez bientôt , n'est-ce pas ? lui dit Lucy. [^] Mais, dans huit jours au plus tard. [^] Vous avez bien soif de votre Paris. — Âh ! Lucy, c'est que c[^]est à Paris qu'est là vie. . — La vie des gens heureux. — Non , Lucy ; c'est à Paris qu'il faut aller quand on souffre. Quand on a dans le cœur une flamme à éteindre , un désir de feu à contenir , il faut aller à Paris. Là sont toutes les occcupalions de l'esprit, toutes les fêtes où l'oreille et les yeux sont enchantés; là on effeuille son âme à mille plaisirs inconnus ici , quand on ne peut pas la donner tout entière au bonheur. — Vous avez raison , reprit Lucy ; ce doit être un grand soulagement que de ne rien garder en soi de soi-même. Avez-votls été amoureux à Parii[^]Luisti?

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

DU BIABLE. 91 ^ Pas comme à Toulouse* Luoy sourit tristement , et liii fit âgoede eon* tinuer. «^ Des liaisons dont Tinquétude fait Téternel tourment et le seul bonheur , reprit le baron. -^ Des maris redoutables , n^est-cepas? — Pas du tout ; mais des rivaux de tous côtésj Il y a toujours dix hommes que toute femme un peu élégante est obligée de recevoir du même ton el du même visage ; parmi ces dix hommes elle cache un amant ; quelquefois deux* • • trois... quatre..* ^ Oh ! vous calomniez les femmes. — Non , Lucy ; et en vérité , quand cela s'est trouvé, je n'ai pas osé leur en vouloir ; il y en a de si malheureuses l •— Vous avez raison , il y a des femmes qui portent dans le secret de leur vie des tortures qu'aucun homme ne peut imaginer ; mais ce ne sent pas celles-là qui se consolent avec des «mapts* — Oh I vous le saves sans doute mieux que moi I dit Ltini en souriant.

u9i LES MÉMOIRES Cette parole bouleversa la marquise ^ toute sa préoccupation , toute sa tristesse lui revint. Luizzi fut tout interdit ; et ne sachant comment reprendre la conversation ^ il se raccrocha à la première chose qui se présenta à lui. — Vous êtes malade , vous ne mangez ni ne buvez. — Au contraire , reprit Lucy en se remettant à sourire. Et comme pour ne pas donner un démenti à ses paroles , elle but le verre de vin de Cham* pagne que Luizzi lui avait versé, pour faire quelque chose. Les yeux de la marquise devinrent plus brillants et sa voix tremblante. — Oui y reprit-elle avec un accent amer , un amant ^ cela occupe, cela agite la vie; mais il faut Taimer, cet amant. — Quand on ne Taime plus , on le congédie. — Un. jaloux! un tyran qui vous menace du déshonneur à toute heure, à tout propos ; à qui la moindre visite est suspecte , et qui s'irrite même de la familiarité de nos paroles avec un ami ou un parent. Un lâche hypocrite, qui

DU blABLE. 9S arme contre nous toute une famille pour faire exclure celui qui lui porte ombrage., oht c^edt un supplice horrible. . . Mon Dieu. . . il faut pourtant qu^une femme en finisse ! . . . Pendant qu^elle parlait ainsi , le visage de la marquise s^était exalté ; Luizzi , demeuré froid , remarqua que ses dents claquaient sous ses paroles ; il vit qu^elle se laissait gagner à une sorte de fièvre. Uhorame est implacable. Liiizzi remplit négligemment son verre et celui de la niarquise; elle prit le sien, le porta à ses lèvres, puis le posa sur la table avec une espèce d^effroi. . — Vous êtes une enfant^ Lucy , repri t Armand , en s^appuyant sur la table et en la regardant amoureusement. Un pareil homme , s'il se rencontre, est un misérable qu^une femme doit pouvoir faire taire en un instant. — Et comment cela ! — Si c'est un lâche , il n^y a pas grand mé" rite à celui qui prend la défense de cette femme : si c'est un homme brave , tant mieux; il y a quelque dévouement à risquer sa vie contre lui.

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

1 M LES MÉMOMES Luoy sourit amèrement ; et , oomnii MipoTfée , elle s[^]écria : --[^] Mais si c[^]est. . . Elle s'arrêta en serrant les dents, iBomme pour briser au passage les paroles qui lui montaient à la bouche ; elle devint rouge comme si elle allait suffoquer ; elle but un peil pour se remetbre, et Luizzi lui dit y en surveillant le trouble croissant qui se montrait en elle : «r- Mais, quel qu'il soit, on peqt le réduire au silence ! « Lucy sourit encore avec la même expression de doute et de désespoir , et Luizzi continua : f— Oui , Lucy , un homme dont on s'assure la tendresse et le dévouement par une longue iépreuve, un homme dont on ne peut plus douter est un confident à qui Ton peut tout dire, et qui oserait tout pour celle qui le chargerait de son Innheur. La marquise fit entendre un rire amer. [^] Une longue épreuve, dites-vous; mais je TOUS ai dit qu'à la première entrevue cet hommis deviendrait suspect.

The text on this page is estimated to be only 29.77% accurate

pu DIABLE. m Elle hérita up moment ; puis , attacbaot sur Luizzi un regard qui semblait vouloir lire au fond de son ftme , elle reprit : — Pour qu^une femme jetée dans une pareille position pût s^en arracher , il faudrait qu^elle trouvât un cœur qui la comprît tout de suite j une générosité qui ne se fît pas attendre, — Du moment que vous sembleriez le désirer , elle se mettrait à vos genoux « — Folies ! les hommes ne font rien que pour obtenir, comme prix de leur dévouement , un amour... — Qui réponde à celui qu'ils éprouvent , diji Luizzi en s'approchant de la marquise, — Et quand le dévouement doit être demandé sur rheure, faut-il que le prix en soit accordé de même ? — Pourquoi ne le serait-il pas? dit Luizzi entraîné par Tétrangeté de cette conversation, par Texpression presque égarée de madame du Val. Pourquoi ne le serait-il pas? Croyez-vous , Luçy y qu'il n'y ait pas un homme capable de comprendre une femme qui se donnerait à lui

m LES MËinomEs en lui disant : Je te confie mon bonheur^ ma vie, ma réputation, et pour que tu ne doutes pas que tu sois ma seule espérance , prends mon bonheur, ma vie, ma réputation ; je les mets à ta merci , tu en seras le maître. — Oh ! si c^ était possible ! s'écrinla marquise. — Lucy , ce serait impossible peut-être à mille femmes , mais sUl s'en trouvait une belle, noble, comme vous... La voix de Luizzi était pleine de passion , il s'était encore rapproché de la marquise. Lucy cacha sa tête dans ses mains ; ce ne fut qu'un moment, pendant lequel elle froissa avec violence les belles nattes de ses noirs cheveux ; elle se leva soudainement , et Luizzi avec elle, — Mon Dieu ! s'écria-t-elle , je deviens folle. — Lucy, dit Armand. — Folle ! folle ! répéta-t-elle ; eh bien ! soit , je le serai tout à fait. Et, avec un mouvement qui tenait du délire^ elle s'empara des verres pleins restés sur latable^ et les but avec rage; puis elle se retourna vers Luizzi , l'œil troublé , le regard perdu , et elle

s^ DU DOUBLE. 97 écria avec une folle ivresse des sens et de ' l'esprit. . — Eh bien! oses-tu m'aimer? Pendant toute cette scène , la tête de Luizzi s'était aussi laissé frapper par la singularité de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Les circonstances, l'occasion, l'imprévu ont une ivresse qui étourdit , entraîne , égare, et Lùizzi répondit à la marquise comme un homme qui croit en ce qu'Ul dit ; — -* T'aimer I f aimer ! c^est la joie des anges, c'est le bonheur, c'est la vie! — Oui ! n'est-ce pas que tu m'aimes ? Luizzi ne répondit cette fois qu'en attirant la marquise dans ses bras; elle ne résista pas, mais elle répéta en balbutiant : — Tu m'aimes , n'est-ce pas ? tu m'aimes , n'est-ce pas? Tu m'aimes? tu m'aimes? disait

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

9B LES HELIDIRES Iriompbé de oetto résistAnce instifictivte qw
toute femme oppose aux désirs d'un homme. Le délire d'eq>rit qui avait
emporté Lucy , rivresse qui avait égaré sa raison, la folie qui semblait
Favoir poussée à commettre une faute que Tinmour même n^exçuse pas ,
tout cela , délire, ivresse, folie, sembla alors s^éteindre en elle ; la fièvre de
i^âme ne gagna point le corps ; sa bouche , qui criait et riait amèrement
sous rinspiration de la colère y resta froide et silencieuse pour répondre à
des mots d'amour. La femme qui s^était offerte à Luizzi semblait devoir
être une folle ou une débauchée , celle qui se donna était due statue ou une
victime. Il y aVâit là un telrrible secret» . Déjà Luiâsi ftvait remords et
hontâ dd son bonheur. Le boudoir était silencieux ; la inarquise , assise sur
son divan ^ avait repris ce regard immô* bile et viin'ant qu'elle avait en
entrant Cependant Ltliczi suivait d^un œil inquiet les mouvements
oonvulsifi de sa phyâonomie ; il voulut lui parler; mais die parut ne pas
Tentendre;

DU DOUBLE. 99 il voulut se rapprocher d'elle , elle le repoussa avec une force qui étonna Luiszi ; il voulut s'en parer de ses mains j elle se leva et se dégagea avec violence en s'écriant : — Oh ! c'est infâme ! Et tout aussitôt cet orage du cœur et du corps qui grondait depuis si longtemps fit explosion , et la marquise eut une crise nerveuse effrayante. Elle poussait des cris aigus , elle parlait de malédiction, d'enfer, de damnation éternelle. Toutes les fois que Luizzi voulait la toucher , elle se contractait sur elle-même comme si elle eût senti l'horrible attouchement d'un serpent. Luizzi ne savait que faire lorsque la porte du boudoir s'ouvrit. Mariette entra ; elle haussa les épaules avec impatience en disant : ^ — J'en étais sûre ! Elle s'approcha de sa maîtresse , la délaça en lui parlant avec un ton d'autorité auquel il semblait que la marquise était accoutumée d'obéir. La crise fut longue et se termina par un affaissement que Luizzi n'osa pas troubler. . . . , » • • -- Il est temps de vous retirer, lui dit Mai

m iOO LES MÉMOIRES riette ; venez ; je vais profiter de ce moment de Calme pour vous reconduire. Luizzi suivit Mariette qui marcha rapidement y pressée qu'elle était de revenir près de sa maîtresse. Luizzi ne voulut pas faire de question à cette servante , et il se retira après avoir passé cinq heures dans une suite d'étonnements qui l'avaient entraîné à son insu , et hors de tout ce qui lui eût semblé possible. Il traversa ainsi le jardin , sortit , «t rentra chez lui tellement plongé dans ses réflexions , qu'il n'aperçut pas que , depuis la porte du jardin de la marquise jusqu'à son hôtel , il avait été suivi par un homme enveloppé d'un long manteau. Le lendemain de ce jour , Armand se présenta chez la marquise ; il lui fut répondu qu'elle n'était pas visible. il y retourna jusqu'à quatre fois dans la même journée y et ne put pénétrer jusqu'à elle. Le surlendemain j il lui écrivit ; sa lettre demeura sans réponse ; il lui écrivit le troisième jour ^ sa lettre

I u. i^{^^}-[^]— J J j)U DIA[^]E. 101 lai fat renvoyée sans avoir
'lâié[^]AUTerte. 11 savait cependant qae la marquise n'to' point malade. Elle
avait été vue à l'église de SdnfJBernin en* * tendant la messe tous les
matins , commae'était son habitude. Chaque soir elle. était aÛ[^]ée[^]biez une
vieille tante fort dévote y qui devait lui làiP • ■* •• ser toute sa fortune.
Luizzi ne pouvait s[^]étonner '/ . assez ; il y avait en lui un respect de bonne
comT pagnie qui Teropéchait de s'informer de cette f[^]me y et cnirtout de
raconter ce qui lui était arrivé. Cependant il ne voulut pas être pris pour
dupe , et il se résolut à revoir madame dq Val y quelque moyen qu'il dût
employer pour arriver à son but. Le hasard lui épargna la peine d'en
chercher un ; il apprit qu'upe réunion très-nombreuse devait avoir lieu dans
une mair son. dont son nom lui ouvrirait facilement l'accès ; il sut que la
marquise y était invitée et qu'elle avait promis d'y aller. Toutefois, au risque
d'une inconvenance y Luizzi ne fit point demander une invitation y il se
réserva de se / faire présenter le soir même de la réunion y dans la crainte
où il était que madame du Val

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

1 1 102 LES HÉMOFFIÉS DU DIABLE. ne ttûf {MIS sa pa^^fè si
die était informée qu'elle Ty rencontrât \$^. Une fm^ Bissuré d^avoir une
explication avec elle^ fl .pensa à ses affaires et par conséquent à n»È^[àtf e
Dilois. *^yL examina le marché qu^elle lui avait remis , ' et ce marché Itii
parut convenable. Mais Luizzi avait des prévenfimis eontre cette femme
dont le ton de coquetterie lui avait inspiré d'abord la belle illusion
qu'avaient détruite les demi«confidenees de madame Barnet sur son origine
et sa vie : ces préventions donnaient au baron peu de désir de «conduire avec
madame Dilois ; il se présaita donc chez plusieurs autres négociants. Le prix
qu'on lui offlrit de ses laudes était moindre que Celui proposé par la maison
Dilois. L'intérêt l'emporta 'sur les préventions ^ et il retourna chez la belle
marchande.

The text on this page is estimated to be only 11.91% accurate

IV. DnnuiMB mur. ta nuit Ibam U rljamtor à tm^{tt} Il y alla le
9(Ar y à l^{heore} où les magasins et les bureaux soot fermés y afin de
pénétrer dans la Tie de madame Dilois , quand elle eesserait d'Mre
marehande. Il fat introduit par une servante fort polie[^] qui , sans IHumoneer
y le

104 LES MÉMOIRES conduisit jusqu'au premier étage , traversa une petite pièce , et , sans avertir y ouvrit une porte et introduisit le baron dans la chambre, en disant : « — Voilà un monsieur qui veut vous parler. Madame Dilois parut surprise et embarrassée de cette visite inattendue. Elle était assise d'un côté de la cheminée et le beau commis de Tautre. La modeste mais élégante parure du matin était remplacée par un déshabillé où la propreté seule brillait d'un pur éclat , mais qui attestait qu'on se montrait volontiers à M. Charles dans toutes les toilettes. La chambre était dans ce désordre qui annonce l'heure du repos; la couverture était faite , deux oreillers dormaient sur le traversin. Dans les habitudes luxueuses d'un monde élevé, on ignore ce qu'il peut y avoir d'attrayant à l'œil dans le lustre d'une blancheur éblouissante de liage. C'est à peine si l'on voit la finesse et la neige de la toile parmi les plis de soie d'un lit à la duchesse et les dorures d'une chambre éclatante; mais dans l'habitation modeste d'une

The text on this page is estimated to be only 24.29% accurate

DU DIABLE. IOS petite bourgeoise de province , à côté de oee meubles en noyer, noircis par le temps, sous les rideaux de couleur sombre qui TenTôloppent , un lit blanc d'albâtre ressort comme^ une figure vii^nale. Tout ce qui est là deyantjous, tout cet aspect inattendu , et qui a sa grftœ par-r ticulière^ peut donner au plus froid ou au phis timide des désirs soudains et bardis ; et si , comme Luizzi , on sort d'une aventure où l'on a vu se jeter dans ses bras une femme d'un* rang élevé , et pourlaqudile . on ; avait encore plus de respect que d'affection , il est permis de penser qu^il peut nous en arriver autant avec la petite boui^eoise qu'on estime coquette et facile, et qu^on se dise : — Pardieu 1 voilà une place qui me eon*. vient , et qu'il faut que j'occupe ce soir. Ce soir , ce soir même , ent^idez bien ; il y a de ces conquêtes qui ne flattent que par leur rapidité. Entre un homme comme le baron. dé Luizzi et une femme comme la marchande de laine , une victoira après un mois ou deux de cour awidue et de smos amoureia> une pareille L

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

\ 106 LES HÉLIOFFILS vict⁶ ne pouvait aT(rir rien de fort flatteur et de bien piquant; mais triompher en quelques heures d[^]une femme qui y selon la pensée de Luizzi ; devait avoir assez Fhabitude de la dé-» faite pour avoir toutes les ressources de la défense, cela lui parut original, amusant, dési* rable; D'ailleurs il y avait là un rival à supplanter, un amant, beaucoup mieux qu'un mari: e- était une vraie bonne fortune. Car persuader à une femme de tromper son mari , o[^]est la conduire ou la maintenir dans la voie du mariage ; mais la pousser à tromper un amant , la faire faillir à une faute , la rendre infidèle à une in* fidélité , c'est beaucoup plus difficile, beaucoup plus immoral en amour; cela vaut la peine de réussir. Toutes ces idées , que nous venons d[^]énumé* rer longuement, expliquent la résolution de Luis[^] plutôt qu'elles ne la dictèrent. Armand , en voyant le beau Charles près de madame Dilois , en apercevant ce lit entr[^]ouv[^]t , se sentit pris de Tirrésistible envie d'y tenir la place qu'il supposait que le beau Charles devait y occuper*

The text on this page is estimated to be only 15.21% accurate

DU DIAJN^ IOT Il commença par s^excuser sur rinconvmiance dePheure* •-«-Pardon^ madame^dit^il^ après s^êtreassU entre Gliarles et madame Dilois ; pardon de me présenta 81 tard ; nous autres gens qui ne faî* sons rien j parce que je croii; qu^en vérité nous ne sommes bons h rien y nous commençons la |Ofirnée si tard y que nous sommes arrivés à la fin saiiis avoir eu le temps de nous ooeuper de nos affaires; excusesHinoi donon aladame^ de vernir ?0U& imp(»tuuor des miennes y lorsque les vfttres sont finies depuis longtemps. •^ Hélas t monsiar^ reprit madame Dilois avec un petit: sourire ^ennuyé, lesaffairesne finis^ sent janiais pour nous y et lorsque vous êtes entré y je recomtpençais déjà celles de demain ; nous cherchions à nous, rappeler une erreur de compte qui nous é^appe depuis huit jours. Luizzi jeta un demi-regard sur le beau €har^ les y dont il trouva, les^yeux fixés sur lui. Cet jbonime est un amant , pensa-t-il ; Tin^ ^hiet de la jaloum lui adéfà donné de la haine cmtremd.

The text on this page is estimated to be only 24.21% accurate

106 LES MÉMOIRES Et cette idée servant d'éperon à celle que le baron avait d'è enfoordée , il alla ai Tite' dans ses désirs y qu'il se jura d'en arriver à ses fins , et qu'il y engagea son honneur. C^endantcela paraissaitiliffieile ; car le corn* mis ne semblait point disposé à se retirer, et que^ne bonne opiniouqu'on ait de. soi, on quel* que mauvaise opinion qu'on ait d'une femme , il est ffiffiôle de la iBéduire, on difficile ^qn'dle se laisse sédtii||^ en présence de son amant.* Toutefois les femmes ont tant de raisons pour céder à un homme , que l'amour n'entre certaine^ ment pas pour un quart dans le nombre de leurs débites, et Lnizzi n'était pas assez novice pour l'ignorer. Il chercha donc un endroit par où il pût avertir madame Dilois qu'il avait besoin d'uneconversation particulière. Il répondit donc à ce qu'Ole lui avait dit sur la continuelle ob* session des adEûres. — Et moi , qui n'ai aucun droit d'être en* nuyeux , je viens ajoutor encore à la persécution comm^ciale qui pénètre jusque dans yotre re* traite. Je ne puis me le pardonner, et je ^m

The text on this page is estimated to be only 28.07% accurate

OU DIABLE. 409 / me re&W; ^ Tow vouiez bba mJindî^uer une heure où vous serez plus libre de m^enteodue. — Je ne veux pas vous donner la pdne de repasser encore une fois ; je sais , car vou» me Favez dû , que votre^ séjour à Toulouse est de peu de durée, et puisque vous ne pouvez attendre le retour de mon mari. . . — Oh ! madame j dit Luizzi en Tinlerrompant et en reprenant son tour de phrase avec la même inflesdon^ je sais> car on me Ta^t^ qu'en traitant avec vous, j'avais affaire au véritable chef de la maison. — Monsieur, je ne comprends pas ce que.«, — Au véritable chef, en ce sens que. c'est en vous que se trouve la volonté , la supériorité , rintelligence qui ont fait la fortune de votre commerce. — Oui, certes, vous avez, raison, reprit Charles, madame Dilois s'entend jnieux aux affaires que le premier négociant de Toulouse, et sans elle la maison Dilois ne serait pas ce qu^elle est. — G-est absolument ce que me disait il y a deux jours madame Bamet*

^1 iâO LES MÉMOIRES riette ; venez ; je vais profiter de ce moment de calme pour vous reconduire. Luizzî suivit Mariette qui marcha rapidement y pressée qu'elle était de revenir près de sa maîtresse. Luizzi ne voulut pas faire de question à cette servante y et il se retira après avoir passé cinq heures dans une suite d'étonnements qui l'avaient entraîné à son insu , et hors de tout ce qui lui eût semblé possible. Il traversa ainsi le jardin , sortit , et rentra chez lui tellement plongé dans ses réflexions , qu'il n'aperçut pas que, depuis la porte du jardin de la marquise jusqu'à son hôtel y il avait été suivi par un homme enveloppé d'un long manteau. Le lendemain de ce jour , Armand se présenta chez la marquise ; il lui fut répondu qu'elle n'était pas visible. Il y retourna jusqu'à quatre fois dans la même journée j et ne put pénétrer jusqu'à elle. Le surlendemain y il lui écrivit ; sa lettre demeura sans réponse ; il lui écrivit le troisième jour y sa lettre

DU DIA^E. 101 loi fat renvoyée sans avoir*(âlé jauverte. Il savait cependant que la marquise n^était* point malade. Elle avait été vue à Téglise de SaiaiJBernin entendant la messe tous les matins , commac^était son habitude. Chaque soir elle. était àSé^fhez une vieille tante fort dévote , qui devait lui fais** ser toute sa fortune. Luizzi ne pouvait s^étonner V . assez ; il y avait en lui un respect de bonne comT pagnie qui Fempêchait de s^informer de cette femme , et surtout de raconter ce qui lui était arrivé. Cependant il ne voulut pas être pris pour dupe , et il se résolut à revoir madame 4q yal , quelque moyen qu^il dut employer pour arriver à son but. Le hasard lui épargna la peine d^en chercher un ; il apprit qu^une réunion très-nombreuse devait avoir lieu dans une maiT son dont son nom lui ouvrirait facilement Taccés ; il sut que la marquise y était invitée et qu^elle avait promis d^y aller. Toutefois, au risque d^une inconvenance , Luizzi ne fit point demander une invitation ^ il se réserva de se > bire présenter le soir même de la réunion , dans la crainte où il était que madame du Val

112 LES mËMONiES pour ętre eűt que c^ętait une de ces femmes qui se chargent des soűis matėriels de leurs aventures y qui savent ęcarter un importun , ouvrir une porte, faire faire des doubles clefs ; une de ces femmes enfin qui portent dans l'amour l'activitė prėvoyante et adroite de leur esprit. Toutefois quand madame Dilois eut repris sa place , Luizzi se hűta de lui dire, du ton le plus pėnėtrė qu'il put prendre : — Je vous remercie d'avoir ęloignė ce jeune homme. — Et vous avez raison , car je crois qu'il eűt ętė moins facile que moi dans la discussion du marchė qui nous reste à faire. Et ces paroles de madame Dilois furent prononcėes d'un ton si doucement railleur, avec des regards si doucement voilės que Luizzi en fut presque troublė. Il avait une thėorie sur les femmes qui les lui reprėsentait comme toujours prėtes à cėder quand on savait les attaquer; il avait d'elles la plus mauvaise opinion possible quand il en parlait; mais il redevenait fadlement timide et presque toujours gauche quand il leur

Du DIABLE. 115 parlait. Sdn esprit avait soufflé sur ses beHes illusions de jeune homme , mais son cœur avait gardé toute son émotion en présence d'une femme ; il sentit donc que la coquetterie de madame Dilois prenait empire sur lui , it voulut le cacher pour en profiter et il lui répondit : — C^est peut-être moi , madame ^ que la présence de ce jeune homme eût rendu plus sévèi*e sur les conditions de notre marché. — Et pqurquoi cela , monsieur? — Oh I madame , reprit Luizzi , d^assez bonne grftce, j^eusse été sévère, pour bien des raisons! la première, c^est que peut-être devant lui je n^aurais pas osé vous dire : faites comme il vous plaira , je ne veux que votre volonté ; c^est qu^il m'aurait fallu rester marchand devant lui... et puis — Et puis? dit madame Dilois. — Et puis, quand la présence d^un homme est irritante, quand sa vue peut vous donner des idées qui vous blessent , sans qu^on ait le droit d^être blessé; quand on lui envie ce qu'on paierait de tous les sacrifices , on n^est pas très-porté I. 8

114 LE MÉAQUIES à être. généreux, et il faut oublier cet homme pour être à Taise avec ses propres sentiments. Madame Dilois avait écouté avec une extrême attention : sans doute elle avait compris cette phrase entortillée , car elle fit semblant de ne pas la comprendre. Ceci est d'une tactique trèsvulgaire mais très-immanquable, tactique bonne pour les hommes et pour les femmes , et qui arrive toujours à faire dire beaucoup plus qu'on n'oserait sans cela ; en conséquence madame Dilois répondit : — Vous avez raison , monsieur, Charles a un accueil peu aimable : c'est pour cela que nous ne Tavons pas employé dans nos relations avec nos clients. C'est cependant un garçon fort bonnête et fort entendu. — Ce n'est pas à titre de client y madame , que monsieur Charles m'eût déplu. Madame Dilois ne put s'empêcher de rire assez doucement , et , se tournant tout à fait vers Luizzi, elle lui dit, comme si elle le défiait de lui répondre franchement. — Et à quel titre vous déplaît-il ?

DU DIAÈLÈ. \i& ' — Vous ne le devinez pas ' * ' -^ Vous voyez bien , monsieur le bâ^on , que je ne veux rien deviner, repartit madame Dilôié avec un rire si franc de coquetterie , qu^il devait être ou bien bardi , bu bien innocent. ff — C'est me forcer à tout vous dire. — C^est donc bien désobligeant à entendre t ^ C'est difficile à faire compi*endre. — En ce cas revenons au marché des laines, car j'ai rintelligence très*rebelle. — Si votre cœur n'a pas le même défaut , c'est tout ce que je demande. — Mon cœur , monsieur le baron? le cœur n'a rien à faire dans ce qui nous occupe. Le vôtre peut-être , mais le mien I — Le vôtre I est-ce que vous le donnez pardessus le marché dans la vente de vos laines? repartit la marchande avec cette expression amoureuse des yeux et de la voix , qui dans le Midi est une nature qui s'applique à tout. L'air dont madame Dilois dit cela était , eu même temps , si naïvement railleur, que Lûizzi en fut vivement troublé et piqué ; mais il eut

116 ' LES MÉMOIKES Feeprîi de le cacber , et répondit du même ton. ^ Non, madame y quand je le livre ^ je veux qu'on me paie. — Et de quel prix ? — Du prix ordinaire. Et il osa prendre tendrement les mains de madame Dilois, et Jeta un regard insolent sur le lit enlr'ouvert. — Et combien donnez-vous de. terme? reprit-elle y en se défendant mal. — J'exige que ce soit au comptant. — Je ne suis pas en fonds , et je raie cet article du marché. — * Mais moi y je l'y maintiens : tout ou rien. — Vous voulez que la bonne marchandise fasse passer la mauvaise? dit-elle d'un ton plein de malicieuse gaieté. — Je ne suis pas si négociant ; je donne la bonne pour rien , pourvu... — Pourvu qu'on paie la mauvaise , repritelle j et d'un prix... — Bien au-dessus de sa valeur sans doute , repartit Luizzi d'un air galant. — Ce n'est pas cela que je voulais dire ; mais

DU DIABLE. m en vérité y je ne puis accepter : assez de folies , monsieur le baron... J'ai voulu faire de Tesprit avec vous, j'ai été prise au piège... — Le piège le plus dangereux y c'est votre beauté. — Taisez- vous, on peut nous entendre... Si quelqu'un entrait , de quoi aurions-nous Tair y si près Tun de Tautre? — Nous causons de notre marché. — En effet, il est si avancé! — Signez-le ! — Est-ce à une femme à commencer? Le baron prit une plume , signa , et se retournant vers madame Dilois qui était toute triomphante, et dont les yeux baissés semblaient dire qu'elle n'osait voir ce qu'elle allait permettre , Luizzi prit ses mains et lui dit : — Et maintenant , je compte sur votre probité. Madame Dilois devint toute rouge , et d'une voix pleine de coquetterie , elle répondit : — Prenez , monsieur le baron. Et elle lui tendit sa joue brune et cerise.

The text on this page is estimated to be only 17.82% accurate

1 | I8 LES MÏiMQlilES tuîzii rtsta pssez stapé&it , mais il prit le
iMiiaer' offert. — C^ n W guère y dit-ît doucement. — .Vi'm 1 1 1 reprit
madame Diloif d^un ton dégagé y comme quelqu'un qui vient de payer iin^
grosae dette , il youb faudrait ? . . ~ — Un peu de bonheur. — Comment
Fentendez-Yous ? ~ Quand un mari est absent. . * dit^il en regardant la
chambre eommepour s'y installer de Fœil . ^ Et quand une servante veille ?
— On TeuTOie dormir. ~ Sans, qu^elle ait vu sortir personne? . ~ Vous avez
raison ; mais il est possible de rentrer dans la maison d^oà Ton est sorti. ^
Vous êtes fertile en expédients. — Sont-ils impossibles? — Comment donc
maie il y a une petite porte près de la grande. — Et elle p^iit s'ouvrir pour
laisser entrer? — S^ps dopto y mais pour entrer il faut être dehors.
Commençons par là. — r^9us foirons... /

DU DIABLE. 119 -^ Àb! monsieur le bar to , dit iDiidaflie Di

lâO hïùS MÉMOIRES gardant combien madame Dilois était jolie et agaçante, combien cette chambre était coquette et blanche.. C'était un sanctuaire de plaisir, sinon d'amour , et Luizzi était tout joyeux d'idées jeunes 9 si non d'émotions amoureuses. Quand il fut dans la rue , il entendit cadenasser et veiy rouiller la grosse portç : alors son imagination , peu satisfaite de sa facile victoire , se prit à désirer que c'eût été le mari qui eût rempli ces offices. De cette façon, se dit-il , c'eût été vraiment plaisant! Eh! ma foi , si c'est l'amant qui est chargé de ce soin , ce n'est pas moins original ! Et y sur cette idée , le baron , traversant, et retrayersant la rue déserte avec ces larges enjambées de l'homme satisfait de lui-même, se laissa aller à rire tout haut. Un petit rire moqueur , un rire frêle et ténu répondit au sien comme s'il avait été jeté dans son oreille. Le baron se retourna , regarda autour de lui, regarda en l'air; tout était silencieux. Cependant ce rire le trou^ bla ; il semblait avoir trop directement répondu au sien pour qu'il n'eût pas une signification ; mais d'où venait-il ? Luizzi ne put le découvrir.

DU DIABLE. 421 11 se rapprocha vivement de la petite porte , comme pour dire à ce rire impertinent : Voilà qui va me venger de cette raillerie. Mais la porte n'était pas ouverte : • ce n'était point étonnant ^ il était sorti depuis si peu de temps ; mais la porte ne s'ouvrit point , et il y avait déjà une demi-beure qu'il était dans la rue où le froid le gagnait. L'impatience et la colère le réchauffèrent bientôt : était-il dupe , ou bien un obstacle imprévu retenait-il madame Dilois ? Cette supposition fut longtemps à se présenter à lui. Armand avait pour la repousser sa vanité naturelle d'homme , ses succès passés , son aventure avec la marquise , et surtout le ton de madame Dilois , ce que lui en avait dit madame Bamet , et ce qu'il avait supposé de Charles. Il lui fallut encore assez longtemps pour croire que l'on s'était moqué de lui. Mais enfin, l'onglée le rendit moins vaniteux. On le laissait à la porte , et peut-être M. Charles le guettait en riant , derrière un rideau. Cette odieuse pensée torturait Armand ; car la question n'était déjà plus de posséder ou de ne pas posséder cette femme ,

122 LES MÉMOIRES mais d'avoir été où de ne pas avoir été bafoué ; la question était d'être ou de ne pas être ridi* eule. Hamlet n'était pas si agité. Cependant Luizzi n'osait point encore se persuader qu'on se fût joué de lui à ce point ; une heure entière se passa dans ce combat de l'orgueil contre l'évidence. L'amour-propre est un animal qui a bien plus de têtes que Thyde de Lerne, et auquel elles repoussent bien plus vite. Luizzi épuisa toutes les suppositions avant d'arriver à la conviction que madame Dilois s'était moquée de lui. Cependant une bonne demi-beure se passa encore , et alors commença une conviction qu'un incident inattendu vint compléter tout à fait. La porte s'ouvrit; le baron y courut et se trouva face à face avec le beau Charles qui sortait. Tous deux y après avoir reculé d'un pas y se regardèrent dans la nuit d'un regard si courroucé, qu'ils s'éclairèrent mutuellement. — Vous voulez entrer bien tard l dit Charles. « — Pas plus tard que vous ne sortez. ^ On vous attend. -^ Après vous , à ce qu'il paraît ; mais je vous

The text on this page is estimated to be only 21.82% accurate

fiUOIiSLE. 115 JQNi ; mou cher moasieur y q^e voi» jcCwMt
rien à craindre. -^ Qiie voulez-YOUs dire ? — Que pour une fois par hasard
on pouvait bien me laisser la première place. — Oseriez-vous penser ? —
Ce que j^ose vous dire, que là maîtresse dq logis est la maîtresse du... —
Vous ne le ferez pas , je vous |e juire ! s'écria Charles en saisissant Luizzi au
bras. Le baron se dégagea avec un mouvement de colère indignée : —
Allons d

iU LES MÉMOIRES — Aussi bien que vous ce que vaut une balle de laine. — Mais je sais aussi ce que vaut une balle de plomb y et je vous rapprendrai. — Un duel 1 oh non I non , monsieur : c'est assez d'avoir été dupe une fois. — Prenez-y garde , je saurai bien vous y forcer. — Vous essaieriez.* — Plutôt que vous ne pensez... Demain matin je serai chez vous. — Comme il vous plaira. Charles s'éloigna rapidement. A peine avait-il disparu , que la porte s'entr'ouvrit, et que la voix tremblante de madame Dilois se fit entendre : — Entrez , entrez , dit-elle tout bas au baron. Luizzi eut bonne envie de refuser. — De grâce ^ entrez, lui dit madame Dilois. Charles était déjà loin. Le baron entra. Madame Pilois le saisit par la main. La pauvre femme tremblait; elle conduisit Luizzi , par un escalier dérobé , jusque chez elle. Ijb calme

DU DOUBLE. 4^e presque virginal de cette chambre avait disparu; le lit était foulé ; une lampe de nuit veillait seule. A sa clarté tremblante y Luizzi vit que le déshabillé de madame Dilois était plus complet encore que lorsqu'il l'avait quittée * elle avait seulement un peignoir de nuit, et elle était descendue les pieds nus. — Ah! monsieur , s'écria-t-elle , que vous aije fait pour vouloir me perdre? — . Vous perdre! dit Luizzi en ricanant^e je n'y vois pas de danger , et en tout cas il n'y a pas de ma faute. Luizzi était exaspéré ; il avait tellement compté sur un triomphe complet qu'il était humilié vis-à-vis de lui-même , au plus haut degré. En outre de cela , il était gelé y il se sentait ridicule, il fut sans pitié. — Quoi ! toute cette plaisanterie, tout ce que nous avons dit , vous l'avez pris au sérieux? — Etomment au sérieux! mais il me semble que tout autre à ma place en eût fait autant? — Tout autre! mais pour qui me prenezvous donc ?

M LÉMÉE OIL'S

The text on this page is estimated to be only 26.84% accurate

mien fpiis ! et tous are^pu penser. «. Non, noii| c^est impossible. .
. — G^est tellement possible que je le pense eneore. — Et que vous le direz
peut-être y n^est-ce pas? comme tous en avez menacé Charles. —
Empêchez ce monsieur de m^y forcer , car assurément je ne me battrai pas
avec lui sans en dire la raison à qui voudra Tentendre. — Et si j^ai assez de
pouvoir sur hii pour Tarrêter , que feriez-vous? — Oh ! madame ^ ceci est
une autre affaire; je ne comprends la discrétion que pour lès secrets , et je ne
sache pas qu'il y en ait enc6i*é entre nous. — Et il n'y en aura pas y je vous
le jure. ^ Comme il vous plaira ^ madame ; gardons chacun notre liberté. —
Mais je suis mariée y monsieur ! Luizzi était furieux ; il répondit
brutalement : — Et vous avez des enfants , une très-jolie fille y entre autres.
— Âh ! je vous comprends maintenant. Oui^

iSB LES MÉMOIRES TOUS me méprisiez assez , qaaad vous êtes venu ici , pour oser tout espérer. — Il me semble que je n'avais pas besoin de cette présomption , et que vous avez fait tout ce qu'il fallait pour me l'inspirer. — Et voilà ce que je ne comprends plus. Vous êtes d'un monde , monsieur , où les paroles ont, à ce que je vois , un sens plus réel que dans le nôtre. — Je suis d'un monde , madame , où Ton ne fait pas de la coquetterie un moyen de commerce. — Oh ! monsieur y s'il en est ainsi ^ voilà votre marché ; vous pouvez le débiter . . Madame Dilois tendit le papier à Luizzi , en se détournant pour cacher ses larmes ; le baron était implacable^ et il répliqua. — En vérité , madame , j'aimerais mieux l'achever , et alors je vous jure . . . que le silence le plus profond... — Madame Dilois fit un geste d'horreur. Alors ; reprit Luizzi , permettez -moi de me retirer.

DU DIABLE. Iâ9 Elle prit une bougie , elle Tallumâ ; lô baron vit combien la pauvre femme était pâle et défaite; elle lui fit signe de la suivre après s'être silencieusement enveloppée d'un châle. Luizzi fut cruellement piqué d'être si froidement et si nettement éconduit. x — Réfléchissez-y bien. — Mon parti est pris. •— Je suis vindicatif. — Et moi, je serai innocente , monsieur le baron. — Adieu donc, madame. — Adieu, monsieur. Et, 6ans autres paroles, elle le reconduisit hors de chez elle, et il gagna son hôtel. Il se coucha fort agité , surtout fort inquiet de ce qu'il ferait. Enfin il s'endormit pour ne s'éveiller que fort tard. Dès qu'il eût appelé quelqu'un , il demanda si personne n'était venu le demander. — Personne.' — Âb ! pensa-t-il , le monsieur Charles se sera ravisé ; ou bien sa belle maîtresse l'aura ravisé ! I. 9

190 LES MÉNQIRIIS Luim se leva > déjeuna , en cherchant un moyen de raconter ce qui lui était arrivé. Luizipi n[^]eut pas un moment le remords de ce qu[^]il allait faire. Lorsque Tindiscrétion des hommes ne pardonne pas aux femmes le bonheur qu'elles leur donnent, jugez si elle pardonnera le bon* heur qu'ils supposent qu'on a donné à un autre. Mais une confidence à faire n'est pas une chose si aisée qu'on pense. Il faut y être provoqué , sous peine de ressembler à un pari eur manant et grossier. Luizzi ne savait trop à qui s'adresser, lorsque le domestique annonça M. Barbet. — C'est le ciel qui me l'envoie dit Luizzi[^] en pensant que M. Bamet devait être le digne pendant de sa femme. C'était un gros homme réjouï , l'air fin et spirituel, aux manières avenantes. — Vous m'avez fait l'honneur de passer chez moi , monsieur le baron ; et ma femme m[^]a dit que vous aviez désiré avoir des renseignements sur la fortune du marquis du Val. — C'est vrai... c'est vrai... dit Luizzi; mais oeux que madame Barnet m'a donpés me suf

DU DIABLE. m • ^ • fisent; d^ailleurs je n'ai plus les méines
projets, et je voudrais savoir maintenant. . . — Où en est la fortune des
Dilois? Ma femme m'a tout dit. Bonne et excellente maison , monsieur le
baron, dirigée par une honnête et bonne femme. — Diable ! vous en
répondez bien vite ! — C'est la probité en personne. — Je ne dis pas non ;
mais est-

1\$2 LES MÉMOIRES se sacrifier; iûfainé adresse qui met le sang dé la victime su^ les mains du bourreau , comme si c'était celui-ci qui fût blessé; Luizzl raconta, disons-nous , son aventure de la nuit. — Je ne l'aurais jamais cru, s'écriait Barnet, jamais, jamais. Quoi. Charles ! Oui, Charles, pendant que je montais la garde. . . — Et vous êtes rentré. . . — Oh! pour rien je vous jure; c'est déjà assez désobligeant de succéder à un mari , pour éfre peu tenté par la place occupée d'abord par un amant. — Un amant I madame Dilois un amant! répétait le notaire avec stupéfaction. Luizzi était enchanté de ce qu'il venait de faire, et il ajouta, en se dandinant dans son fauteuil : —Ah! mon Dieu! mon cher, depuis trois jours que je suis à Toulouse , j'en ai appris plus que vous ne pensez sur les femmes irréprochables* — Qui l'aurait dit? s'écriait Barnet; ce petit

DU DIABLE. 133 Charles; ab,inon Dieu! mon Dieu 1 lesfemmeçl
— 1\ me semble que celle-là avait commencé de manière à faire deviner ce qu'elle serait. — Vous avez raison ; bon chien chasse de race, et elle est née , dit-oQ d'unemère... mais cela est un secret de notaire , c'est sacré. — Ah ! oui, vous avez des secrets de notaire assez curieux, et particulièrement un sur madame du Val? — Oui ! oui; mais personne au monde ne les saura. Pauvre femme! En voici une, par exemple, qui a supporté sa vie avec une vertu et un courage ! Lûizzi ricana; mais il se tut. H avait trop de gentilhommerie dans le. cœur pour jeter la réputation de la marquise du Val à un bourgeois comme Barnet ; mais si celui-ci eût été seulement un petit vicomte, Armand 'Feût bien vite désabusé de sa bonne opinion. D'ailleurs, il se souvint qu'il devait, le soir, rencontrer la marquise, et, satisfait de sa première confidence , il pria seulement M. Barnet de vendre ses laines à une au Ire maison de Toulouse. Le notaire, de son côté.

134 LES MÉMOIRES était venu pour parler de la vente d'une coupe de bois y et proposer au baron de conclure l'affaire avec un certain M. Buré. — Est-il marié ? dit Luizzi avec cette fatuité insolente qui fait une insulte de la plus légère question. — Oui , et à une femme dont je répondrais. . . Mais, ma foi, monsieur le baron, je ne sais plus que penser et dire des femmes... Celle-là passe pour ta vertu la plus pure. — Nous verrons , reprit Luizzi , et il renvoya M. Barnet. Le soir venu , Armand alla dans la soirée où il savait trouver la marquise. Elle devint si pâle en lapercevant , qu'elle lui fit pitié. Il s'approcha de Lucy ; ils se retirèrent dans un coin du salon, et c'est à peine si elle put lui répondre. Luizzi crut remarquer qu'on les observait. — Refuserez-vous de m'entendre , lui dit-il ? — Non , car j'ai une grâce à vous demander. — Je ne serai pas cruel. -- Je sais l'aventure qui vous est arrivée avec Sophie.

The text on this page is estimated to be only 25.32% accurate

DU DIABLE. 13\$ ^ Qui ça, Sophie? ~ Madame Dilois. —
Madame Dilois! — Oh ! je vous en supplie , au nom du ciel , n'en parlez à
personne! — En vérité y ce n'est pas de madame Dilois que j'ai à
m^occuper à vos côtés , et n'ai-je pas quelques droits de m' étonner de vos
refus à me recevoir après... Une rougeur pourprée remplaça la pftieur de
madame du Val. — Armand, lui dit-elle, je mourrai bientôt... je l'espère...
oh! oui, je Tespère... alors, vous saurez tout. Lucy avait un air si inspiré de
cette affreuse espérance , qu'elle toucha Luizzi. Elle continua : — Mais né
me revoyez jamais ! — Cependant... — Â genoux y c'est à gènoui que je
vous le demande.

1 13t) LES MÉMOIRES * kt cet égarement que Luizzi avait déjà vu dans le regard de la marquise semblait prêt à éclater encore ; il répondit : — Eh bien! je vous le promets. — Promettez-moi aussi , reprit-elle avec plus de calme, de ne parler jamais de madame Dilois. Luizzi se crut assez fort pour arrêter la confidence faite à Barnet, et il le promit de même. Un moment après, Luey se retira au milieu des saluts profonds de tous les hommes. A la porte du salon où ils étaient entassés , ils lui ouvrirent un passage comme à une noble et sainte personne ^à qui Fon ne pouvait trop montrer combien on avait, de respect pour elle. Luizzi demeura tout pensif. Quelques jeunes gens causaient à côté de lui , tout bas et en riant beaucoup de ce qu'ils disaient. En ce moment, la maîtresse de la maison s'approcha du baron , et Tappela par son ■ * nom. — Et pardieu ! dit Tun de ses voisins , voilà le héros de Faventure Dilois. Luizzi ne douta plus que ce qu'il avait dit à

DU DIABLE. 137 BarjQèt ne fût déjà le sujet de toutes les cooTer* sations, et, par un sentiment tout nouveau , il éprouva un vif remords de ce qu'il avait fait; puis il se mit à écouter ce qui se disait près de lui y en feignant d'être très-attentif à toute autre . chose! ^ Ma foi ! il a été bien niais , disait Tun , et, à sa place, je n'en serais pas sorti sans avoir prouvé à la petite femme qu'on ne se moque pas ainsi d'un honnête homme. — Ce Charles me parait le plus heureux de tous , car la petite marchande est ravissante. Et la conversation demeura sur ce ton assez longtemps pour que Luizzi se persuadât qu'il avait été un maladroit , et que le remords qu'il avait eu était ridicule. Par un enchaînement assez naturel de pensées, il arriva de son aventure de madame Dilois à celle de Lucy, et se dit encore qu'il avai? été joué , cette fois , par une hypocrisie impudente y comme il l'avait été par une agacerie éhontée. Il en était là de ses réflexions , lorsque Ton se mit à parler de la marquise, et le concert d'éloges qui lui fut prodi

The text on this page is estimated to be only 26.89% accurate

/ 138 LES MÉMOIRES gué, ohaûgeant enccMre le cours des idées dé Luizzi 9 le plongea dans une anxiété insuppor^ table. Il résolut de la faire cesser , et se retira avec là pensée d^édaircir ce premier mystère j grâce à son infernal confident. Luizzi comptait être seul , mais un homme Tatteadait chez lui , cet homme était M. Buré / un très-riche maître de lorges dés environs de Toulouse , celui dont Barnet avait parlé au ba^ ron. M. Buré était un homme âgé; mais il por^ tait en lui les signes d'une santé ferme et calme, maintenue par une vie sobre et occupée. L'af«faire dont il entretint Luizzi^ la manière dont il la présenta , donnèrent au baron une haute ^ idée de la capacité de cet homme : il écouta avec faveur la proportion que M. Buré lui fit de s'associer à une grande entreprise et consentit à Faecômpagner à sa forge pour la.visiter. Luizzi n^était pas fâché d^ailleurs de

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

m DIABLE. 13» ses très-exUraordinaires à ce qui s[^]était passé. U
[n[^]aiwit pas encore rencontré de tek caractères [^] ni éprouvé de telles
aventures, et il voulut se donner le loisir d[^]y réfléchir. Lorsque M. Buré et
Luizzi se séparèrent , il était déjà assez tard pour que Luizzi n[^]eût plus le
temps d[^]avoir Texplication qu'il voulait demander à son diabolique ami;
d[^]ailleurs il lui fal« lait partir presque sur-le-champ. Deux heures après y il
roulait en chaise de poste , et , vers le milieu du jour, il entra dans la forge
de M. Buré. Sans lui laisser un moment de repos , et après un déjeuner pris
à la hâte , M. Buré conduisit le baron dans son établissement , et ne le rar
mena à sa maison d'habitation qu'à trois heui[^]s [^] au moment du dîner. Toute
la famille était assemblée ; Luis[^]i re-* garda madame Buré : c'était une
femme charmante, gracieuse, avenante et pleine d'une douce sérénité. Son
père et sa mère , le père et la mère de M* Buré étaient là , et deux jeunes
filles de quinze et 4e seise aqs se tenaient près de

140 LES MÉMOIRES leur mère y douces fleurs qui s'ouvraient
tiaiid#mefit à une vie pure et sainte , n'ayant aucune idée du mal , car , dans
cette famille y personne ne pouvait la leur donner. On attendait quelqu'un ,
c'était le frère de madame Buré; il avait été capitaine sous Tempire et
gardait une haine profonde à tout ce qui se rattachait au retour des
Bourbons. A ce titre, le baron de Luizzi devait lui déplaire. Cependant, le
capitaine Taccueillit avec une franchise pleine de bonhomie. Le diner se
passa à deviser simplement d'affaires. Après le diner , M. Buré et son beau-
frère retournèrent à leurs occupa* tions , et Armand resta seul avec madame
Buré, les vieux parents et les jeunes filles. Chacun était affairé, de son côté,
de petits travaux ou de graves lectures , et Armand , qui s'était emparé d'un
journal , put voir avec quel soin de fille et« de mère madame Buré s'occupa
de tous ceux qui l'entouraient. C'était une prévenance et une protection si
empressées , que Luizzi en fut ravi, et que, facile à se laisser aller à toutes
ses impressions , il pensa qn^fl avait de^

Dt DIABLE. 141 Vaut lui le modèle d'une vie
)>dr6iheH)ent,liett<

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

m U^SIÉlloIRES cpill allaît ^ter h^ bonpQ émotion qu^il ^lyût .éprouvée. Mais ce qui eût du retenir sa curiosité fut ce qui le détermina à la satisfaire. — Auraije Tair , se dit-il , de trembler devant le Diable? et lorsque je suis résolu à connaître h vie humaine dans ses secrets les plus ténébreux, reculerai-je quand il s^agit d ^apprendre «ans doute Thistoire très-vulgaire de deuf {«mines perdues? Sur cette raison , il se leva fièrement et y b% tant enfermé, il lit retentir sa magique sonnette, et le Diable parut devant lui. Il avait le oosluijae d^un élégant en visite , de ceux qui sentent hqu y qui ne voient qu'à travers un lorgnon , qui par? lent avec une parole baillée, comme des carpes qui happent un moucheron à la surface de Teau. Il paraissait ennuyé , et il lorgna Luizzi avec un petit ricanement que celui-ci reconnut aussitôt. — Eh bienl lui dit-il , que veux-tu de moi ? ~ Je veux savoir Fhistoire de madame dy Val , et cet^le de madame Dilois. — C^e\$t bien long 1

The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate

— IKous avons le temps. — El à quoi cela te mènera-t-il ? — A connaître les femmes \ — A savoir le secret de deux femmes; voil^ tout. Vous êtes fous , vous autres hopimes. You^ vous figurez que toute une vie est daAs une aventure. La vertu des femmes , monsieur le baron , est une chose xle circonstance. Un liasard peut la faire chanceler et la laisser choir , 3an« qu^il y ait de leur faute ! — Il me semble que la conduite dç mad|jne du Val peut me donner lien de p/ensar. . « — Que c^est une impudente débaujchée , n^est-ce pas? — Eh bien ! oui^ Se donner ea une h^uie à un homme... — Qu^elle connaissait depuis longtemps , et qui Tavait aimi^e; JBt si elle s'était donnée au premier verni ? ^ C'est le fait d'une fiUe publique ! — Pas tout à fait. — D'une folle! ^ Point du tout.]^coi^e*moi bi^n \ je l'jii / I

la LES MÉMOIKËS trouvé dans rébahissement sur l'âir de vertif
qu'on respire ici ; eh bien ! je veux te raconter une petite anecdote qui te
prouvera que votre manière de juger les femmes est stupide, même dans les
idées de votre morale humaine. — Il s'agit de madame Buré? — Oui. —
Ce doit être une honnête femme ! V — Tu en jugeras. — Aurait-elle
commis quelque faute? — Je ne sais pas y moi ; mais je crois que ma*
dame Dilois en a fait une en ne te cédant pas. — Pour toi , démon ? —
Point du tout, pour elle. — Je voudrais bien savoir comment. , — Je vais te
dire Thistoire de madame Buré. — A propos de madame Dilois ? — C'est
ma manière. Le bon moyen de juger les gens , c'est de les regarder dans les
autres. Si tu te fais homme politique, regarde comment tu as jugé le
souverain que tu as aimé , et tu seras juste pour celui que tu hais , et vice
versa. Si tu prends femme y rappellè-toi ce que

DU DIABLE. 145 tu as-suppoâé sur le compte des femmes de tes amis y et tu ne t'étonneras pas si la tienne te trompe ; si tu t'achètes une maîtresse , souvienstoi combien en ont payé pour toi , et persuadetoï que tu entretiens la tienne pour les autres : n^aie pas surtout la sotte manie de te croire une exception : tout homme est né pour mentir à son père , être cocu , et se voir trompé par ses enfants. Ceux qui échappant à la destinée commune sont assez rares pour que tu n'en connaisses pas un. — Madame Buré a donc trompé son mari? — Qu'appeHes-tu tromper? elle lui a rendu un service immense. — En le faisant cocu ! — Je parie que tout à Theure ce sera ton avis. — J'en doute. — Il est vrai que nul éh'e vivant ne pourrait te le persuader. L'aventure qui est arrivée à madame Buré est un secret entre elle et le tom,beau , et personne au monde ne pourrait te la conter, si ce n'est elle ou moi. C'est un petit L 10

The text on this page is estimated to be only 12.96% accurate

146 LES MÉMOIRES DU DIABLE. drame à deux acteurs ; or ,
habituellement parlant , je ne compte pas dans la liste des f&ç^ sonnages ,
quoique , à vrai dire , je me mék toujours un peu au déno^meat de ces
sortes de pièces. -^ Parle y je t'écoute , répondit Luizxi.

The text on this page is estimated to be only 19.66% accurate

V. TROISIÈME INIT. ^ Ca Huit tn VxXx^ttitt. ' Et le diable
commença ainsi : \ C'était en ^ 8^ 9 , dans la cour des messageries de
Toulouse , le 45 février^ à six heures du soir; la nuit était close, et une i'oule
de voyageurs attendait rheure de partir. Le conducteur arrive armé de sa
liste et d'une lanterne , et appelle

v[^] i 18 . LES MÉMOIRES madame Buré. A ce nom , une femme s[^]avance et monte lestement dans le coupé d[^]une diligence qui partait pour Castres. Voilà qui est bien ; toutefois, en montant, elle laissa voir, à un vi)' J grand beau jeune homme qui la suivait , une jambe d[^]une élégance parfaite; puis elle se re/- tourna pour recevoir un petit paquet que lui tendait le conducteur, et montra ainsi au jeune homme son visage potelé et rose , son sourire agaçant et ses dents d[^]une pureté admirable. C[^]est là que commença le malheur. D[^]un même geste le jeune homme ôta sa casquette de sa tête, son cigare de sa bouche , et le jeta par terre. Il demanda avec une politesse exquise à madame Buré si on lui avait remis tout ce qui lui appartenait y et , sur sa réponse affirmative , il prit place à côté d'elle , et l'examina à la lueur des lanternes , comme pour s'assurer qu'on pouvait avancer en toute sécurité à une pareille conquête. En effet, la nuit ét[^]it parfaitement noire, et, une fois en route , il eût été impossible au beau jeune homme de juger de sa compagne de voyage. Comme c[^]était un officier d[^]artillerie

DU DIABLE. 149 très-fort sur les principes de la tactique , probablement il n'eût pas fait un pas eu avant s'il n'eût reconnu d'avance le terrain où il devait diriger ses batteries , et nul doute que la crainte de tomber dans une vieille femme ne Teût sans cela rendu très-circonspect. Mais il avait vu de madame Buré qu'elle était jeune, qu'elle était jolie, et qu'elle n'avait point l'air farouche. Aussi, dès que la voiture eut dépassé le faubourg, et qu'elle roula sur la route isolée de Puilaurens , il commença à se rapprocher de sa voisine. D'abord elle n'était pas assez couverte , et il jeta par terre son beau manteau neuf pour lui envelopper les pieds ; puis il l'interrogea , et ne s'aperçut point que c'était lui qui répondait aux questions de madame Buré. En effet, ils n'avaient pas fait une lieue qu'il avait dit qu'il s'appelait Ernest de Labitte , qu'il était en garnison à Toulouse , mais qu'il comptait quitter bientôt cette ville pour aller dans le Nord. L'affaire qui l'appelait à Castres pouvait tout au plus le tenir occupé une heure , et il devait revenir à Toulouse par la voiture de retour.

ItfO LES MÉMOIRES Toutes ces circonstances ayant été bien constatées , madame Bnré , qni s'était d'abord montrée assez réservée , reçnt les soins de Tofficier avec un peu plus de négligence qu'elle n'en avait eu jusqu'alors , c'est-à-dire qu'elle les surveilla un peu moins. Le froid est un merveilleux auxiliaire en ces sortes d'affaires. Ernest de Labitte en profita assez simplement. — * Mon Dieu ! madame , vous ne devez pas ètare habituée à voyager seule ; il est impossible de se mettre en route avec plus d'imprudence. Vous n'avez rien pour vous envelopper le cou. J'ai là quelques mouchoirs de soie que mon domestique a dà mettre dans les poches de la voiture ; permettez que je vous en offre un. — En vérité , monsieur , on n'est pas plus galant. — Vous vous trompez , madame. Je fais peu de cas de cette galanterie qui met un honnête homme aux ordres de la première femme qu'il rencontre. — Vos manières envers moi prouvent le contraire.

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

mt DIABLE. tm -^ ^BBé9 TOUS prouvent tout au plus que, lorsque je trouve une femme aussi parfaitement gracieuse et charmante que vous Têtes , je lâche de lui montrer que je comprends tout ce qu'elle mérite d'hommages. ^ Oh I dit madame Buré en riant ; si vous n'êtes pas galant y du moins êtes-vous très-fat* teur. -^ Flatteur! moi ? Vous savez bien le caractère ^ madame; d'autres que moi vous ont dit, sans doute , combien vous êtes joKe ; ils vous Vmà dît assez souvent peur que vous n'en puissiez douter. Je ne suis donc pas plus flatteur que galant* Madame Buré fut assez embarrassée de l'aisance avec laquelle cet inconnu lui disait en face de si grossiers compliments , et elle ne répondit pas. EMe attendit un moment et reprit : — Mes paroles vous auraient-elles blessée , madame , et ma rude franchise serait-ellesortie des bornes du respect? — Je ne puis le dire , et cependant je vous^ serai obligée de changer de langage.

^ 15^ LES MÉMOIRES . Madame, Tadmiration pour la beauté est aussi involontaire que la beauté elle-même; et, lorsqu'elle nous emporte. . . — On ne sait plus ce qu'on dit, n'est-ce pas monsieur? — Je vous demande bien pardon ; on sait par> faitement ce qu'on dit, et , pour vous le prouver, j'ajouterai que je commence à soupçopoer que vous n'êtes pas moins spirituelle que jolie. — Ali ! répliqua madame Buré d'un ton sec , monsieur me fail l'honneur de soupçonner cela. — Prenez garde de vous fâcher, ou j'en douterai. ' , — Vous conviendrez tout au. moins que je suis bien bonne de vous écouter. — Je vous prierai de remarquer que vous ne pouvez pas faire autrement. — De façon que vous ne m^en savez aucun gré? — Je vous sais gré d'être là. Il s'arrêta un moment, puis reprit d'un ton exalté : — Je vous sais gré d'être là , comme je sais

DU DIABLE. 153 I gréa un beau jour dé luire sur matète, à un air parfumé de eoprir autour de moi , à une nuit pure de m'enivrer de son silence ; comme je sais gré à tout ce qui m^est étranger de me paraître sous un aspect heureux et céleste. Tout le commencement de cette conversation avait été jeté d-un coin à Tautre du coupé avec rintonation railleuse de gens qui font ou veulent faire de Tesprit; mais Ernest prononça cette dernière phrase avec un si singulier enthousiasme , qu'il déplut à madame Buré. Un mouvemeiitiMrolontaire rapprocha Ernest de sa I voisine; mais elle ne jugea pas à propos de lais* ser Tentretien s^engager sur ce terrain ; et , voulant le ramener à la familiarité ironique par laquelle il avait con!imencé , elle répliqua sans bouger de son coin , et avec un accent de trivialité qu^elle crut nécessaire pour arrêter la poésie de M. Ernest : — Je suis en vérité trop heureuse de partager votre reconnaissance avec le soleil et la lune. La phrase ne manqua pas son effet et Ernest se rejeta dans sou coin ; et , après un moment

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

<54 LES MÉMOIRES de silence ^ pendant lequel H
semordHleglèvrçis k part soi , ii dit, d'nn ton assez pea graeiem à madame
Bnré : -^Madame ia fumée de tabac tous déplàitelle? La question était si
saugrenue que madame Buré se retourna pour r^arder Ernest , quoiqu'elle
ne pût pas le Toir. ^ Je ne crois pas / reprit-elle froidement^ qu'il soit
d'usage de fumer dans une Toiture publique. Ernest en fut pour sa sottise den|
§ple , et le si* lence recommença. L'action avait si vivement débuté
qu'Ernest était très-contrarié de la voir cesser si soudainement ; il cherchait
toué les moyens possibles | de renouer la conversation , et n'en découvrait
aucun. J'ai été un niais, sednait-il, je me suis laissé aller à parler à cette
femme avec le sentiment de bonheur que sa rencontre m'avait inspiré, car
on n'est pas plus jolie; elle m'a répondu par une plate plaisanterie^ et
maintenant elle joue la dignité. C'est ma faute à moi, qui

DU DIABLE. 188 fais de la poésie à propos de tout ; si j'atais
continué à la traiter (^valièrement , nous ferions les meilleurs amis du
monde. C'est quelque petite marchande de Castres y qui n'est si soignée de
sa personne que parce qu'elle en profite. Il faut lui montrer que je ne suis
pas un nigaud. Dès qu'Ernest eut pris cette résolution j il jugea à propos de
l'exécuter , et , se laissant glisser doucement sur le coussin , il s'approcha de
madame Buré jusqu'à ce qu'il rencontrât ses genoux. Elle se retira assez
vivement , et ne dit que cette parole : — Oh ! monsieur. . Qu'il y avait de
choses dans ces deux mots 1 que l'intonation triste et digne dont ils furent
prononcés renfermait de reproches pour Ernest et de chagrin pour cette
femme d'être ainsi traitée I Cependant cette simple défense montrait aussi
que madame Buré ne croyait pas en avoir besoin d'autre vis-à-vis d'un
homme qui paraissait distingué. Ernest fut honteux et désolé , et reprit sa
place en silence ; il eût voulu parler , et , malgré l'obscurité, il regardait
madame

iSd LES MÉMOIRES Buré d'un air de repentir , comme si elle eût pu le voir. En ce moment , il s'aperçut qu'elle faisait quelques légers mouvements; mais il n'osa lui faire de question , et se trouva trop de torts pour oser s'excuser. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent au premier relai. Tous les voyageurs des autres parties de la voiture descendirent. Madame Buré resta seule immobile; Elle paraissait dormir. Ernest n'osa pas remuer. Tout à coup le conducteur de la voiture introduisit sa lanterne par la portière , pour prendre quelque chose dans une des poches^ et Ernest put voir ce qui avait occasionné les mouvements de sa voisine : elle avait doucement dégagé ses pieds du manteau qui les enveloppait y et l'avait repoussé jusqu'auprès d'Ernest. Le mouchoir de soie qu'il lui avait offert, et dont elle avait entouré son cou , était déposé à côté d'elle : Ernest en fut cruellement surpris. Dans cette liaison d'une heure, c'était comme une rupture , c'était comme des gages de confiance rendus. Ernest fut sur le point de s'écrier; mais ma

DU DIABLE. 157 dame Buré dormait , et il n'avait pas le droit de
I s^excuser au prix de son sommeil. Il demeura immobile à la regarder,
jusqu^à ce que la voiture partît. Dès qu^elle fut en marche , Ernest ramassa
doucement son manteau ^ et , plia pli, il le reposa si légèrement sur les
pieds de madame Buré , qu^elle avait bien le droit de ne pas paraître s^en
apercevoir. La lune se levait à ce moment, et jetait un peu de clarté dans la
voi* ture. Ernest se replaça aussi loin qu^il put de madame Buré ; puis ,
voyant le mouchoir de soie resté sur le coussin , il essaya aussi de le
remettre autour du cou de la dormeuse ; il n^y put parvenir; et, craignant de
l'éveiller , il reprit sa place. Gomme il se désespérait dans son coin d'avoir
forcé cette charmante femme à souffrir du froid , il vit la main de madame
Buré qui cherchait sur le coussin. Il y posa doucement le mouchoir : elle le
rencontra ^ le prit , et s'en enveloppa sans rien dire. — Ah ! madame ,
s'écria Ernest avec une véritable émotion , vous êtes un ange ! Madame
Buré montra qu'elle n^avait point

158 LES MÉMOIRES dormi, et, achevant d'arranger tout à fait le manteau sur ces pieds, elle répondit avec un ton de reproche charmant : — Mais pourquoi donc traiter comme une aventurière une femme que vous ne connaissez pas? Ernest ne répondit pas. Trop de sentiments étranges s'agitaient en lui. Il n'osait exprimer ce qu'il éprouvait, tant cela pouvait paraître extravagant et par conséquent injurieux pour madame. Buré. Il faut remarquer que, ne se voyant ni Tun ni l'autre, l'expression des traits ne pouvait rien dire de ce qu'ils sentaient, et qu'il fallait pour ainsi dire, tout parler. Enfin, Ernest reprit avec une sorte de gaieté en collique : — Tenez, madame, je me disais tout à l'heure, à part moi-même que j'étais un maladroit, et je vois que je n'ai été qu'un brutal ; et maintenant, si je n'ose vous dire tout ce qui me passe par la tête, c'est de peur de vous fâcher encore. — C'est donc bien étrange ? — Oui, vraiment.

The text on this page is estimated to be only 27.31% accurate

W DIABLE. 11» il s'arrête ^ et reprit tout à cou^ : — En vérité , je crois que je suis amourew de vous. , Madame Buré se mit à rire aux éclats ; Ernest loi ré|>ondit avec une bonhomie pleine de ten^ dresse: — ^fh bien ! j'aime mieux ça. Moquez-vous de 0ioi ; persuadez-moi que je suis ridicule , ce sera plus raisonnable.^ Mais tenez , là , tout i rheure , ^and j^ai vu mon pauvre manteau et mon pauvre mouchoir que vous aviez repous* sés!... c^est bien niais de Favoir senti et bien niais de vous le dire : mais cela m'a fait de la peine, une peine sincère , je vous jure. J'étais humilié , mais j'étais encore plus malheureux ! Et en disant cela il y avait dans la voix d'Ernest une émotion qui voulait rire et qui n'attestait que le trouble sincère du cœur. Quant à madame Buré j elle ne ric^itplus , et elle répliqua doucement : — Vous avez le cœur bien jeune. — Et je vous remercie de me l'avoir iait sentir. Voulez-vous que je vous raconte mes pen

m LES MÉMOIRES sées d'ii y a une heure et mes pensées d'à présent? — - Mais je ne sais pas. • . — Oh ! vous avez trop de supériorité dans ' Tesprit et dans le cœur pour que ce que je puis vous dire vous offense. D'ailleurs je n'accuserai que moi . — Eh bien donc 1 que pensiez-vous il y a une heure? — Je pensais. . • Vous comprenez bien que je ne le pense plus... Je pensais que vous étiez une femme qui n'aviez de compte à rendre de votre conduite qu'à vous-même... une de ces femmes qui donnent un peu au hasard... au caprice... à l'occasion... à un moment d'imagination.. . qui donnent. . . — En voilà assez, dit madame Buré , d'un ton où il y avait autant de tristesse que de mécontentement ; et c'est dans la catégorie de ces femmes que votre bonne opinion de moi m'avait placée ? — Oh ! ne le croyez pas , madame. JDu moment que je vous ai vue , vous m'avez séduit.

DU DIABLE. i6« A quelque titre que ce soit , j'ai désiré sur-lechamp TOUS laisser un bon souvenir de. Thomme que vous avez rencontré par hasard sur la route de Castres. Je dirai même que ce premier sentiment était presque indépendant de votre beauté et de votre jeunesse. Vous auriez eu soixante ans que je vous aurais entourée de soins comme ma mère ; mais il s'est trouvé que vous étiez si jolie y que j'ai combattu cette première impression; je vous ai descendue de cet autel improvisé y et j'ai espéré que vous étiez moins parfaite que vous ne paraissiez pour oser tenter de vous plaire. Je Tai essayé, mais votre charme m'a de nouveau dominé malgré moi , et si vous étiez juste , vous vous rappelleriez qu'au moment où vous avez prétendu que je vous comparais au soleil et à la lune , je vous disais du fond du cœur que votre présence m'avait souri comme un beau jour , comme une belle nuit ! Que sais-je? je parlais avec mon cosfur , vous m'avez répondu avec votre esprit, j'ai été blessé ; je me suis senti furieux contre moi de m'être laissé prendre à votre grâce , et je viens de vous I. H

The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate

m LES HIËMOIIIES punir par uoe grossièreté de la folie de mon
coepr. Voyez comme je suis franc ; je vous fais un aveu bien sincère ; il Test
assez pour vous montrer que j^ai besoin de votre pardon. Ernest se tut , et
madame Buré ne répondit pas. Elle craignaU sa propre voix* Il lui eût fallu
plus d'art qu'elle n^en avait pour répondre naturellement. Cependant elle ne
pouvait garder le silence, et pour se donner le temps de se re^ meitre, elle
offrit encore à Ernest roccasion de parler longuement. — Vous m'avez dit
vos. pensées de tout à rheure , mais vous ne m'avez pas dit vos peu» sées d'à
présent? -r Oh! celles-ci sont encore plus folles et plus coupables peut-être,
mais tout ce que je vous divm. ne peut vous offenser , je le répète : c'est la
confidence d'un de ces rêves d'un moment qu'on bâtit dans sa tête et qui ne
s'excusent que parées qu'ils s'évanouissent au jour, et dans quelques heures
le mien sera fini. — Voyoiis ce rêve. — Imaginez-vous donc que , lorsque
j'ai dé*

DU DIABLE. im couvert que j'avais été si peu convenable envers vous , je" n'ai pas perdu tout espoir y ou plutôt tout désir. r — Gomment , vous croyez encore ? . . . — Laissez-moi vous expliquer ce que c'est que ma tête et mon cœur. Dire que j'ai espéré y ce n'est point vrai; mais dire que Je n'ai pas désiré une chose impossible y ce n'est pas vrai non plus. Et eet^ chose impossible , c'est que je vous ai souhaité quelqtie folle idée ou quelque enthousiasme plus fort que vous , et qui vous donnât à moi. Peut-être ne me comprenez-vous pas? et tout ce que j'ai senti a été si fou, que je ne sais vraiment si c'est intelligible. Cette femme qui est près de moi., me disais-je , elle doit aimer quejque chose , elle a une passion ou un goût exclusif. Si elle aimait la poéûe ; si elle était de ces femmes qui jettent leur cœur à un art de peur de le perdre dans l'amour; si oe magnifique et saint langage de la poésie avait quelquefois endormi ses douleurs ou relevé ses espérances; qu'il serait doux de pouvoir lui dire

164 LES MÉMOIRES tout d'UQ coup : Je m'appellé Byron où Lamartine; de me trouver en intimité depuis longtemps avec sa pensée ; de lui inspirer, dan^ une heure d'oubli , l'idée d'étré un moment à celui qu'elle a rêvé! Si elle était musicienne , me disais-je, je voudrais être Rossini ou Weber ; si elle était peintre, quel bonheur si je m'appelais Vernet ou Girodet l enfin , que vous dirai-je? j'ai bâti entre vous et moi les contes les plus extravagants pour penser que si j'avais été un homme supérieur, je ne vous aurais pas rencontrée pour vous quitter et vous dire adieu comme à tout le monde ; tenez, madame , je crois que je deviens fou ; mais j'ai pensé que si vous étiez dévote , j'aurais voulu être un ange. — Oui y véritablement , vous êtes bien fou , et tous vos rêves auraient été bien inutiles ;'car eussiez-vous été Weber, ou Byron, ou tout autre, vous n'eussiez pas trouvé en moi de passion ou de goût exclusif pour vous comprendre. Je ne suis qu'une pauvre femme bien simple et qui ai pris de bonne heure mon parti d'être heureuse de ma médiocrité. Vous le voyez, tous vos

BU DIABLE. 16â beau rêves sont comme toutes vos ipauvaises suppositions, ils s'adressent mal. — Vousave^ raison, madame, et pourtant vous n'êtes pas une femme ordinaire. Je ne sais^ mais il y a autour de vous une atmosphère de charipe trop fine , trop subtile peut-être pour les gens qui vous entourent, mais qui m'a saisi au cceur.4)ln vous ignore, et peut-être vous ignorez-vous vous-même... Avez-vous jamais aimé? — Oh ! non. Cette réponse s'échappa du cœur de madame Buré , soudainement , sans réflexion et avec un tel accent d'effroi , qu'on voyait que cette femme avait toujours eu peur de son cœur , et l'avait gardé tout entier , ne pouvant pas le donner à un amour avoué, et craignant de la donner à un amour coupable. Ce mot voulait dire : Je n'ai pas aimé , je m'en suis bien gardée; j'aurais trop aimé. Ernest le comprit ainsi. — Ah ! vous n'avez jamais aimé 1 s^écria-t-il. Âh 1 tant mieux. Vous m'aimerez , moi. — Ceci est plus que de la folie.

The text on this page is estimated to be only 27.46% accurate

186 LES MÉMOIRES ^ Oh ! TOUS m'aimerez ^ vous dis-je. Je suis jeune, je suis libre; ma carrière n'est pour moi qu'une occupation sans avenir y je puis la quitter comme je fais : tout ce que j'ai donné d'activité à des études interminables, à des plaisirs plus fastidieux que ces études ; tout ce que j'ai d'avidité dans le cœur pour la vie aventureuse , je l'emploierai à vous chercher, à vous . poursuivre ^ à vous adorer. Ne voyez- vous donc pas y madame , que je vais changer ma vie insipide d'exercice y de mathématiques , de revues et de café , contre un , beau roman chevaleresque , le seul roman chevaleresque de notre siècle? Dans ce coupé de diligence , vous êtes la dame châtelaine inconnue qu'un pauvre chevalier errant rencontre , par hasard , dans une forêt , et à laquelle il se voue corps et âme» Dans quelques heures vous allez m'échapper y et je ne saurai où vous trouver. Je vous laisserai fuir ^ soyez-en sûre; et puis je m'orienterai et j'irai devant moi quêteant votre race y non plus sur les pas de votre haquenée imprimés sur la route , mais

DU DIABLE* 167 âU parftm de distinction et de bcmheur qae vous aurez laipié sur votre passage. Je ne sonnerai pa» do cor à la herse de tous les castels y mais je frapperai 6 la porte de tous les salons ; je ne vous chercherai pas dans quelque beau tournoi , mais je vous attendrai dans toutes les dégantes i^dbnions; je ne demanderai pas votre belle présence à la fenêtre en ogive de quelque Baute tourelle, mais il y aura un balcon chargé de fleurs, une fenêtre doublée de mousseline, derrière laquelle je vous verrai un jour après avoir longtemps cherché; et alors il faudra arrivera vous. Vous avec un père, un mari, un frère, qui vous défendront , qu'il faudra tourner, miner, emporter : herses, tourelles et mâchicoulis qui me séparerez de mon héroïne , vous tomberez devant moi, et j^arriverai alors à ses pieds pour lui dire : C^est moi, je vous aime , je vous aime comme un fou , prenez ma vie et donnez-moi votre main à baiser. — Que de folies 1 que de belles imaginations I ^ Oh ! ces folies ^ je les ferai ; ces imaginations, je les mettrai à exécution.

168 LÊS MËUOIBËS -r- Laissons cela ; ne pouvèz-vous parler raisonnablement? ■s — Peut-être n'est-ce pas raisonnablement que je parle; mais, à coup sûr , je parle sérieusement. — Vous ne prétendez pas me le persuader? — Aujourd'hui? non. Mais bientôt ^ mais quand je vous aurai retrouvée , quand tous me reverrez à votre horizon aller sans cesse autour de vous , comme le satellite esclave d'un si bel astre , alors vous reconnaîtrez que j'ai dit vrai. — Mais , monsieur , si j'étais assez folle pour vous croire , savez-vous que je pourrais trouver vos projets plus qu'extravagants. — Encore aujourd'hui vous avez raison. Mais alors , en voyant que je le fais , vous vods diriez que je ne pouvais faire autrement , et que la passion m'a emporté. — En vérité y .monsieur , nous voilà dans un monde qui m'e^t tout à fait inconnu. Il faudrait donc que , parce que j'ai eu le malheur de vous rencontrer, je fusse condamnée à voir ma vie persécutée par vous? Et pour parler sérieuse

DV DIABLE. 1«e ment, et à votre exemple , de quel droit , pour donner à votre vie un intérêt chevaleresque, pour procurer à l'oisiveté de votre opulence l'intérêt d'un roman y de quel droit serais-je troublée , moi , dans ma vie , dans mes habitudes , dans mes devoirs ? de quel droit serais-je insultée dans ma réputation? car on ne supposerait pas qu'un homme à qui l'on n'a rien fait espérer fit tant d'efforts pour la seule nécessité de se créer un passe-temps qui lui manque. Vous comprenez donc bien que, si je vous écoute y c'est parce qu'il me semble que vous me lisez tout haut un roman que j'entends les yeux fermés. — Pensez-vous que je le laisserai sans dénouement? — J'y compte bien. . — • Sur mon honneur , madame , vous avez tort : il en aura un tôt ou tard. — Arrêtez ! arrêtez t s'écria madame Buré en ouvrant une glace , et en appelant le postillon. — Que faites-vous, madame?

170 LES MÉMOIRES ~ Je Veux quitter ce ëoupé , monsieur. Il y a , je crois , dans l'intérieur de cette voiture une place vide entre un portefaix et une poissarde ; y Y serai plus convenable|ient qu'ici. — Vous pouvez descendre , si vous le voulez; mais mon parti est pris , et, je vous le jure èn/ corè sur Thonneur , je vous retrouverai tôt ou tard. Madame Buré referma la glace , et , affectant im air d'aisance que le son de sa voix démentait, elle reprit: — En vérité , je deviens aussi folle que v^us. Je vous crois... Je m'alarme... Vous me faites peur... J'oublie que nous plaisantons. . Allons, monsieur , achevez votre conte de fée ; il est fort amusant. — Oh ! ne raillez pas , madame , je vous aime déjà assez pour supporter vos injures et vos moqueries. Ne voyez-vous pas que vous n'avez que cette nuit pour douter de moi , et que f ai tout l'avenir pour vous forcer à reconnaître cet amour? — Encore , monsieur?

DU DIABLE. ^71 — Toujours^ madame, toujours et partout où Vous me rencontrerez , ce seront les mêmes sentiments et le même langage. — Eh bien 1 monsieur, ajouta madame Buré d'un ton grave, je veux vous parler sérieusement aussi... quoique j'en aie honte A supposer que vous disiez vrai , à supposer que vous m'aimiez^ ou plutôt que vous soyez assez désœuvré pour faire tout ce dont vous parlez , pensez-vous que je ne saurais m'en défendre ? J'ai un mari, monsieur, qui est un homme d'honneur; j'ai un frère qui est un ancien soldat de Tempire ; il y aurait peut-être imprudence à les forcer à se placer entre vous et moi. — Oh ! madame , demandez appui à vou%même , et ne m'opposez pas un obstacle qui , à mon âge , avec l'état dont je suis , ne pourrait être qu'une raison pour moi de persévérer. Menacer un amant d'ua mari , un ofiScier de la restauration d'un soldat de l'empire , c'est appeler la lutte ^ le duel : ce serait me forcer à faire ce que j'ai avancé. Ernest pronon^ cette parole d'un ton de vé

1^ LES MÉMOIRES ritéfii modeste , que madame.Buré pompijt
qu'il n^y avait point chez lui de fanfaronnade, et qu^elle répondit : — Ce
n^est pas une menace , monsieur y je n'en ai pas voulu faire. Vous me
réduisez à me défendre, je le fais comme je peux; je ne doute pas que vous
ne soyez plein de courage et d^honneur , et que vous ne sachiez exposer
Totre vie pour un mot ; mais un si frivole amour que le vôtre n^en vaut pas
la peine. — Il en vaut plus la peine qu^un mot assurément. — Vous êtes
habile et répondez à tout. Eh bien! monsieur , j^ai une question à vous
faire? me jurer-vous d^y répondre sincèrement? — Sur rhonneur , je vous le
jure. — Si je voUs disais qui je' suis , ^si je vous montrais qu^une folie de
jeune homme peut compromettre à tout jamais une femme honorée, que
votre apparition dans notre solitude serait un événement ^ que vos
poursuites seraient un scandale où je succomberais assurément sous

DU •DIABLE. 175 la calomnie et le ridicule , ne reaoneeriez-vous pas à vos projets ? Ernest réfléchit longtemps et répondit : —;... Non... — Non? — Non, madame, en sortant de cette voiture, vous emporterez ma vie : j'ai droit à la vôtre, c'est la loi fatale de l'amour ; je souffrirai par vous; vous souffrirez par moi... Nous serons unis dans la douleur... La douleur est un lien aussi saint que le bonheur. Je vous imposerai celui-là. Madame Buré tressaillit , tant la voix d'Ernest avait de résolution inébranlable ; elle se sentit comme prise d'un vertige en pensant à ce qu'elle entendait ; elle mesura d'un coup d'œil tout l'avenir d'inquiétudes , de douleurs, que la folie de cet homme allait lui créer , et, arrivée ainsi à un désespoir réel , elle s'écria : — Mais comment puis-je me sauver de vous , monsieur? L'accent qu'elle mit dans cette question était

174 LES HÉLOÏSES ^ vrai et si profond , qu'Eh est en fait émi ,
mais ce ne fut que le trouble d'un instant. — En vérité y lui dit-il , je ne
puis vous expliquer le désir insensé qui m'a pris le cœur quand je Vous ai
vue ; mais ce désir est si implacable y qu'il est impossible qu'entre nous il
n'y ait pas une prédestination. Vous devez être à moi. -^ Monsieur I... ^ — A
moi , parce que je vouerai ma vie à vous obtenir y ou parce qu'ici vous
vous affranchirez atout jamais de mes éternelles poursuites. — Je n'ose
vous comprendre. Écoutez, madame, écoutez. De tous les souvenirs de la
jeunesse qui , lorsque nous deTenons solitaires et froids dans notre
existence , nous jettent de si doux sourires et de si brûlantes chaleurs du
passé; de tous ces heureux enfans de notre bel âge qui dressent leurs têtes
blondes près de nos cheveux blancs , et qui appuient leurs mains tièdes sur
les glaces de notre cœur ? de tous ces souvenirs , les souvenirs les plus
vivants et les plus enivrants ne sont

ou DIABLE. 179 pas c^ux qui y mêlés d^ joie et de peine y noua ont demandé des années entières pour ne lais^ ser qu'un mot après eux. Les plus puissants sont ces moments de bonheur inouï qui éclatent dans la vie comme un incendie , qui Téclairent et la brûlent durant quelques heures ^ et qui y lorsquHls sont éteints , se représentent à nous affranchis de tous soins endurés pour les obtenir ^ libres de tout désespoir de les avoir perdus. Or, ne vous est-il pas arrivé, durant une chaude journée ou durant une nuit silencieuse, seule à Tabri d'une forêt ou assise sur le bord d'un lac , d'entendre passer au loin la mystérieuse harmonie des cors dans le bois ? Ce sauvage concert dont les acteurs vous sont restés inconnus , ces voix qui n'ont duré qu'un moment , ne vous ont-ils point plongée dans une extase plus profonde que toutes celles qqe vous ont données les musiques les plus parfaites dans des salons illuminés de bougies ou dans une salie comblée de spectateurs? ne vous en êtes-vous jamais souvenue comme d'un bonheur complet demeuré entre le mystère et vous?

Î76 LES MÉMOIRES Eh bien si cela tous est arrivé,
coin { »'enez« moi maintenant. Je vous aime ; je vous aime assez pour TOUS
poursuivre implacablement de mon amour; je vous aime assez pour
échanger la passion longue et obstinée que mon cœur vous a vouée , contre
une heure , un moment y un éclair de bonheur : ou vous serez pour moi la
fortune qu'on poursuit sans relâche jusqu'à ce qu'on l'ait atteinte y ou vous
serez le trésor oublié que j'aurai rencontré par hasard sur une route où je ne
repasserai plus. Ernest s'arrêta , madame Buré ne répondit point. — Vous
vous taisez^ vous vous taisez ! . . . — Eh ! que voulez-vous que je vous
réponde, monsieur ! Je vous laisse parler, je n'ai pas autre chose à faire ; vos
discours , que j'ai traités de folie, sont devenus une insulte directe et une
menace odieuse. — Oh! ne croyez pas... — Que voulez-vous donc que je ne
crois pas ? Vous trouvez une femme, et il vous prend fantaisie de désirer
cette femme ; et parce qu'elle

DU DIABLE. i77 D[^]est pas ce que vous tous êtes imaginé , parce que vous croyez deviner qu[^]elle a quelque considération à ménagée, vous la menacez dans cette considération y et vous lui dites : Parce que vous êtes une femme qu[^]on peut perdre , donnez-vous à moi comme une femme perdue. Oh ! c[^]est odieux et méprisable ! Ernest se tut à son tour, et reprit un moment après : — Vous avez raison , madame , vous devez m[^]e trouver bien coupable , et il me faudra de longs jours d[^]épreuves , de longues années dé persévérance, pour obtenir de vous cette estime qu[^]on donne malgré soi à toute passion sincère. Eh bien I soit, madame , le temps, le temps est moi. Il me justifiera. Il faut qu[^]il me justifie. Il se fit un nouveau silence, et ce fut madame Buré qui le rompit. — Vous n'avez pas besoin de justification , dit-elle assez . froidement : promettez-moi de renoncer à vos projets ; et je vous pardonnerai I. 42 N,

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

t78 LES MÉMOMES Je ne peux voitt en yookMr y yens ne me eennaissez pas» — liais vous me connaissez, niadame ^ et je Yoor ai asseif offensée pour que oe pardon que TOUS m^offres ne smt qn'nn moyen de yoas défaire d'un misà^e... — Ohl quel mot... — Pourrez-vous méjuger autrement après ce que jeyous ai dit? et puis-je vous laisser cette opinion de moi? — Mais mon opinion n'a pas la grayité que vous lui supposez. Voyons, monsieur, vous m V yez dit que j'étais belle , spirituelle ; eh bien I j'accepte vos éloges ; je vous ai assez plu un moment pour vous faire perdre la raison ; et je ne vous en yeux pas. Redeyenez ce .que vous étiez d'abord; un homme poli et indifférent, et nous nous quitterons bons amis, je vous le jure. — Je vous crois , mais je n^accepte pas le marché. I — Oh l pourquoi? — Ne me faites pas yovs le dire. Je recom»^ mene^ais^k yem insulter pett#4tve. Mais A de

main, daas quelques joiin, plus tard, tous me trouyies sur vos pas , partout où vous seret , ne vous en étonnez pas. — Quoi ! monsieur , vous ne renoncez pas. . . -- Non y madame , non. Mais où viyez-vous donc, je tous prie ? Quels hommes tous entourent qu'il n'y en ait pas un qui tous ait fait comprendre tout ce que tous pouTez jeter de folie dans la tête et dans le cœur d'un homme? Vous croyez peut-être que je joue une comédie j tenez ^ mettez Totre main sur ma tête et sur mon coeur : ma tête brûle et mon cœur bat aTec Tiolence? Il aTait saisi la main de madame Buré , et .elle sentait le tremblement couTulsif qui agitait Ernest. Elle lui arracha sa main et se prit à trembler aussi y mais d'un effroi insurmontable. — Vous aTCz peur, lui dit-il ; oh i calmezTous. Je puis contenir ma tête sans qu'elle éclate, mon cœur sans qu'il se brise , car j'ai une espérance. Je tous reTerrai. — - Mais , monsieur, s'écria madame Buré d'une Toix si suppliante qu'on sentait qu'elle

180 LES MÉWûUpé croyait à la sincérité des paroles de cet homme ; mais si je vous priais , moi , de ne pas le tenter^ si je vous le demandais au nom même de cette folie que je vous ai inspirée?* — C'est de Tahour, madame! — Eh bien ! soit ; si je vous le demandais au nom de cet amour, ne me raccorderiez-vous pas? — Non, madame, non. — Mais ce serait me perdre , je vous Fai dit , monsieur. Elle s'arrêta, et reprit d'une voix tremblante et entrecoupée : — Voyons, soyez généreux... Je vous crois, vous m'aimez ; une fatalité inexplicable vous a inspiré cette folle passion ; mais faut-il que moi je la subisse ; ou que je devienne aussi insensée que vous pour m'y soustraire ? — Ah I madame, sWia Ernest, en se rapprochant de madame Buré. — Allons, calmez«vous, réfléchissez. Que ' penseriez-vous demain de la femme qui s'oublierait à ce point? -- Demain , madame, ce sera un rêve fihî ,

DU DIABLE. ISI sinon onblié ; dennain ii y- aura entre vous et moi un abîme infranchissable. — Folie 1 Et qui me rassurera? s — Ma parole que je vous engage , et ma vie dont vpus pouvez disposer si je maonique à ma parole. — Écoutez, Ernest ; tout ce que je viens d^entendre est si nouveau et si étrange , que ma tête se perd et que je ne sais plus ni ce que je dis ni ce que je fais : ah ! jurez-le moi, n'est-ce pas que jamais vous ne tenterez de me revoir 1 il y va de mon repos , de ma vie , de mon bonhebr ; Ernest, jure^rle-ipoï. — Oui , je vous le jure, jamais , jamais.. . Ernest se rapprocha de madame Bure , qui murmura doucement : — Jamais , n'est-ce pas, jamais? — Jamais ! dit Ernest. — O mon Dieu ! mon Dieu I prenez pitié de moi. • Malheureusement , reprit le Diable , ce n est

182 LES HÉHOIRES pas Dieu qui était en tiers dans le coupé de la diligence , et je n'eus pas pitié de cette pauvre femme. — Et que fit Ernest quand la diligence fat arrivée à Castres? dit le baron de Liiizzi. — 11 tint parole une heure ; il laissa partir madame Buré sans la suivre , sans s'informer d'elle. — Et plus tard?... — Plus tard y il savait que madame Buré était la femme d'un maître de forges des envir^s de Quillan; il apprit que le gouvernement avait commandé une fourniture atiez considérable dans cette forge , et se fit nommer par le ministre pour en surveiller la confection. Chemin faisant , il apprit encore que la famille dans laquelle il allait s'introduire était nombreuse , qu'on la citait comme un modèle de ces mœurs patriarcales qui se rencontrent encore loin du monde , dans quelques demeures inconnues. Il sut que le frère et le mari de madame Buré étaient deux de ces sévères protestants du Midi qui ont gardé leur foi austère dans l'honneur

DU DIABLE. 185 de la famille. On lui parla même de malheurs étranges arrivés dans cette maison , et de la disparition d'une sœur de M. Buré , jeune fille trompée > qu'on n'avait osé blâmer, tant on l'avait vue malheureuse , jusqu'au jour où on ne l'avait plus vue. Si Ernest eût appris que la femme qu'il avait épouvantée de folles menaces n'était qu'une aventurière qui ne s'était pas plus compromise avec lui qu'avec un autre , certes il n'eût point sollicité du gouvernement d'aller* à la forge dont elle était la maîtresse. Mais c'était une femme à perdre complètement ^ à qui il n'avait pas suffisamment à son gré appris Toubli constant de ses devoirs, et il ne voulut pas laisser sa victoire inachevée. Cet orgueil de séducteur se trouva secouru encore par sa vanité de jeune officier : un frère et un mari terribles ; mais c'eût été lâcheté que de renoncer à poursuivre la sœur et la femme de ces deux héros ; il y allait de l'honneur d'Ernest, il y allait de son bonheur. Je puis vous assurer qu'il se le persuada. Il se crut assez amoureux pour se pardonner à lui-^

1 184 LES MÉMOIRES même son manque de foi, et il compta que madame Buré aurait la même indulgence pour un amour assez vrai pour être devenu infidèle à son honneur. * Heureusement pour madame Buré y la nouvelle de la nomination de M. de Labitte arriva avant lui à la forge de manière que, lorsqu'il se présenta, elle put le recevoir avec une tranquillité si bien jouée, avec une aisance si polie, qu'Ernest eut le droit de penser qu'il aurait eu grand tort de ne pas manquer à sa parole. Ernest logeait à Quillan, mais madame Buré l'invita à dîner. Le jeune officier se trouva tout de suite en présence de cette sainte et nombreuse famille, que tu as vue, et où il venait porter le désordre. De vieux parents à cheveux blancs, bons et sereins, ayant derrière eux tout un passé d'honneur, des hommes faits, sérieux et confiants; de jeunes filles candides et discrètes, enfants timides et respectueux; et au milieu d'eux tous, comme le centre par où se touchaient toutes ces affections, madame Buré, bonne et noble, belle et calme.

DU DIABLE. 18S Quoiqu'elle a'eût pas . Tair de vouloir faire de ce tabkau respectable une leçon pour Ernest , celui-ci n'en fut pas moins touché , et la pensée de repartir immédiateoient lui vint au cœur. Mais l'esprit discuta cette pensée y et l'eut bientôt convaincue de niaiserie. Ernest fit même tourner toute cette sainteté de famille au profit d'un amour coupable et bien caché à l'ombre de cette pureté générale ; Tintrigue en devenait plus piquante. Le soir venu, les occupations des hommes et les habitudes de. retraite des jeunes filles laissèrent Ernest seul avec madacËe Buré. — Hortense , lui dit-il , ai-je obtenu ma grâce ? — En doutee-vous ? répondit-elle ; cependant il est quelques précautions qu'il faut que je prenne pour mon repos. Cette nuit , trouvezvous à l'extrémité d'un petit chemin qui aboutit à un pavillon situé dans un angle de notre parc; j'y serai, et vous ouvrirai la porte. Maintenant retirez-vous ; et, sous préte^Lte de vous épargner

186 LES MÉMOIRES I une partie de la route , je vais vous
montrer le pavillon et le chemin qui y conduit. Son bonheur parut si facile à
Ernest , qu'il se repentait presque d'avoir tant fait pour y trouver si peu
d'obstacles. Cependant il promit d'être au rendez-vous. A minuit , il frappait
doucement à la petite porte du pavillon. Une femme ouvrit une fenêtre et
demanda : ~ Est-ce vous y Ernest? — C'est moi ! — Il faudrait escalader
cette fenêtre , car je n'ai pu retrouver la clef de la porte, La fenêtre n'était
qu'à cinq ou six pieds du sol , et Ernest en saisit le bord avec facilité. Mais
au moment où il s'enlevait à la force des poignets pour achever de la gravir,
il sentit comme un anneau de fer glacé s'appuyer sur son front j et il entendit
ces seules paroles : — Vous êtes un infâme , et vous avez manqué à votre
parole ! Le coup de pistolet partit , et Ernest tomba mort au pied du
pavillon. Dans ce pays de forêts , tout habité par des

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

DU DIABLE. 187 braconniers, un coup' d» feu dans la nuit b'4* tonnait personne. Les ouvriers tpA surveillfcient les fourneaui écoutèrent , et l'urr d'eux s'écria : — Nous pourrons peut-être bien tn manger demain. - . — De quoi? dit M. Baré, qui faisait sadar* nière tournée. — Ma foi y do lièvre ou du safigKer qae sans doute un de nos camarade^ vient d'abattro daas la forêt. -^ Prenee garde , on finira par voqs j prendre, et cette fois je ne paierai pas4'amende» M. Buré acheva Finspeetioa de ses ateliers et retourna dans sa maison > où il retrouva aa femme couchée et dormant y ou feignant de dormir d'un profond sommeil. On ne découvrit point les assassins , et la famille de madame Buré ' a grandi sous ses yeux sans que rien ait jamais troublé les saintes affections qui unissaient la sœur au frère j la femme au mari , et la mère à ses enfants. Le Diable s'arrêta et dit au baron de Luizzi ; — Et maintenant qu'en pensez-vous ?

188 LES MÉMOIRES DU DIABLE. Luizzi 86 fut , et 9 après avoir longtemps réfléchi , il répondit : ' - ^ Cette femme a sauvé le repos et l'honneur ^ de sa famille. — - Au prix d'un adultère et d'un meurtre ! Est-ce une honnête femme ? — C'est une femme malheureuse. — Tu trouves : elle est pourtant bien calme et bien belle ! — La marquise et madame Dilois auraient- elles de plus terribles secrets dans leur existence ? — Je te le dirai dans huit jours. Et le Diable disparut, et laissa Luizzi confondu d'étonnement et perdu de doutes.

VISION.

The text on this page is estimated to be only 6.00% accurate

«■<

The text on this page is estimated to be only 15.39% accurate

VL Dictait» Lttiizi M quittant Toaloose avait donaé ordre qu'on lui envoyât à la campagne les fetlr^s qui arriveraient en son absence ; il supposa que par ce moyen il sernt exactemMt mformé de ce qui adviendrait de son indiscretion , et se tint fret à r^artir à tout événement , ' soit pour démentir y soit pour soutenir ce qu'il i^ait aisance.

192 LES MÉMOIRES Car rhonime est ainsi foit; rhomme, du moins, a été liait ainsi par la société. Si madame Dilois était venue demander grâce à Armand, Armand se serait battu pour prouver que madame Dilois était une honnête femme ; si M. Charles avait exigé que M. le baron de Luizzi rétractât une parole calomnieuse, M. de Luizzi se serait battu pour prouver que madame Dilois avait un amant ; et si vous deniandez aux hommes de cœur ce qu'ils disent de cette conduite j ils répondent qu'ils en feraient autant ; ils appellent cela du courage et de la dignité. Si vous y pouviez regarder de près , vous verriez que ce n'est qu'un petit courage et une épaisse sottise. Du reste y après y avoir longtemps réfléchi, Luizzi avait pensé que ce qu'il avait dit de madame Dilois serait un de ces propos sans conséquence, qui murmurent un moment et se perdent bientôt parmi les mille bruits d'une ville aussi médisante et aussi tracassière que Toulouse. D'un atilre côté, Luizzi s'était laissé dominer par le récit que lui avait ^it le Diable. Posae»»»

DU DIABLE. 195

seur pour la première fois d'un secret à travers lequel il pouvait , pour ainsi dire , regarder f une femme et la Toir sous son véritable jour , il se résolut à étudier madame Buré. Il essaya de retrouver sur sa physionomie une ombre de rêverie ou de remords , un de ces retours soudains vers le passée où, Tœil et Tâme attachés à un fantôme invisible , on demeure immobile et tremblant, jusqu'à ce qu'une voix qui vous appelle , une main qui vous touche, vous avertisse ^ qu'on observe votre préoccupation et vous fasse jeter sur ce remords dressé devant vous comme un spectre , un sourire qui le voile , une parole joyeuse qui le cache , linceuls roses et gracieux sous lesquels dorment un cadavre et un crime. Mais Luizzi ne vit rien de pareil dans madame Buré : la sérénité inaltérable de son visage ne se troubla pas un moment durant les jours pendant lesquels il Tobserve. Cette femme était si également calme, bonne, avenante, que Luizzi se prit à douter quelquefois de la véracité de Satan; d'autres fois , cette assurance Tindignait^ et cela au .point qu'il fut tenté de jeter à maI. «

194 LES MÉBOHIES .dame Btaré le nom de M. de Lab^{tte}. Il pouvait en parler comme d^{un} homme qu^{il} a fait connu, témoigner des regrets sur sa mort malheureuse, et dater ses relations d^{une} époque qui pouvait faire trembler la coupable. Luizzi résista à cette tentation : le motif qui lui donna cette force , 8¹ Favait expliqué comme il croyait le sentir , eût été fort honorable , mais le Diable n'était pas disposé à lui laisser d'illusion sur son propre compte, pas plus que sur le compte de pet'sonne, et cela valut au baron une rude leçon sur ce qu'il appelait sa noble discrétion. Voici à quelle occasion il la reçut. Trois ou quatre jours après son arrivée , il trouva la famille Buré assemblée à l'heure ordinaire ; mais un air de mécontentement assez vif r^{nait} sur tous les visages. Luizzi craignit d'en être la cause ; la prétention d'être une influence tient tellement certains hommes qu'ils s'emparent de tout , même des incidents désobligeants, pour se les attribuer. Luizzi supposa qu'une famille où se trouvait une femme et deux jeunes fiUeA charmantes pouvait s'alarmer de la

DU DIABLE. i95 présence d'un beau jeune homme comme lui. Les premières paroles qu'il entendit lui ôtèrent cette flatteuse opinion. — Je suis forcé de vous quitter, lui dit M. Buré. Je pars dans une heure ; je reçois à l'instant la nouvelle d'une faillite qui peut me faire perdre cinquante mille francs, ma présence à Bayonne peut sauver une bonne partie de cette somme , et je n'ai pas un instant à perdre. Il laissa Luizzi dans un coin du salon , et reprit sa conversation avec sa femme et son père. Tout à coup le frère de madame Buré , le capitaine Félix , entra , le visage pâle et l'air hagard. — Est-il vrai , s'écria-t-il , que ce misérable Lannois ait suspendu ses paiements? — Oui vraiment , dit madame Buré. — Enfin il l'éprit le capitaine avec une joie cruelle. Je pars pour Bayonne , entendez-vous : c'est moi que cette affaire regarde. — C'est [moi avant tout le monde , dit M. Buré. — Toi ! reprit le capitaine. M. Buré lui fit signe qu'un étranger les écoutait.

1M6 LES MÉMOIRES tait, et tous deux sortirent. Madame fiuré était tremblante, les grands parents tout troublés; * . les jeunes filles semblaient seules étonnées. A peine les deux hommes étaieit-ils sortis que l'on entendit Téclat de leur voix; madame Buré quitta le salon , les grands parents la suivirent; Luizzi resta seul avec mesdemoiselles Buré. •— C'est un grand malheur , dit-il, et je conçois la colère de monsieur votre oncle ; il est si cruel quand on est honnête homme j de se voir trompé , que je partage son indignation. — Pour une si faible somme , dit Tun des enfants. — Que dites-vous , mademoiselle? cinquante mille francs I — Oh ! monsieur , notre maison a subi de bien plus grandes pertes sans que j'aie jamais vu mon père et mon oncle dans cet état. — D'ailleurs mon oncle devait s'y attendre , dit l'autre jeune fille ; je Tai entendu dire souvent que M. Lannois finirait par faire de mauvaises affaires y et c'était lui pourtant qui pous

DU DOUBLE. 19r sait toujours mon père à en entreprendre de BouYelles avec lui. ' — Oui y c'est étonnant l reprit sa sœur. Et Luizzi se répéta en lui-même ce mot: c'est étonnant ! La conversation en demeura là, et le dîA^r ayant été servi, tout le monde y prit place. La sérénité commune était revenue ; le diner tut court , parce que M. Buré partait immédiatement. Au moment de s'éloigner, il prit Luizzi et Félix dans une embrasure de fenêtre , et dit au baron : — Puisque je pars pour terminer une affaire à laquelle mon frère se croyait bien plus intéressé que moi , il finira pour moi l'affaire « que j'avais entamée avec vous , monsieur le baron : Les deux hommes s'inclinèrent , mais tous deux semblaient répugner à avoir à traiter ensemble. Quoiqu'on fût en plein hiver , Luizzi sortit après le diner pour se promener dans le parc ;

The text on this page is estimated to be only 27.16% accurate

188 LES HÉHOIRÈS il vit bientôt passer un domestique avec un cheval qu'il conduisait par la bride : cet hooiine dit à Luizzi qu'il allait attendre son maître à la porte d'un petit pavillon'ouvrait sur un che^ min de traverse qui abrégait la distance qui séparait la forge de Quillan. Cette indication rappda à Luizzi le souvenir du récit du Diable , il pensa que o^était le pavillon au pied duquel avait dû être assassiné M. de Labitte. Quoique nulle trace de ce crime ne dut exister, Luizn fut pris de Fenvie de voir le lieu où il avait été commis. C'est une curiosité si oomi-^ munequUI est inutile delà justifier. Tous -les âR9 les châteaux royaux sont encombrés de bourgeois qui se font montrer les endroits où se sont passés Les actes illustres de notre histoire. Hy en a qiiê disent sentir l'immensité >dé l^abkli^a^ tlon de Napoléon m voyant la misérable table sur laquelle elle a été signée. Ils se plaisent à observer ce cadre où fut posé un tableau qui n^existe plus. Ils le reconstruisent dans cette bordure vermoulue , s'imaginant qu^ils le com* prmuent mieux ainsi. Luis» était de cette. Bf«

r DU DIABLE. 199 tore , et j lorsqu'il arriva au pavillon , il sortit , traversa la route, et, se plaçant en face, il se mit à examiner la fenêtre où l'aventure de madame Buré s'était dénouée par un meurtre. Luizzi s'était ^foncé de quelques pas dans le bois qui était de l'autre côté du chemin; il s'était appuyé à un arbre , et , de cet endroit , il philosophait en grandes phrases mentales sur cette lamentable histoire. — C'est donc là qu'une femme a osé commettre froidement un crime que le plus résolu des hommes n'aborde qu'avec terreur ! Le sentiment de son honneur, l'orgueil de sa considération , sont donc bien puissants chez elle ! Ces sentiments réfléchis , et qui semblent ne devoir agiter l'âme d'aucun mouvement violent , peu

1 SOO LES MÉMOIRES domestique., M. Buré passa la bride de son cheval dans son bras , et lui et son frère s'éloignèrent lentement. — Ainsi ^ disait le capitaine, tu me le jures I point de grâce 1 point de pitié j — Fie-toi à ma haine . — 11 faut qu'il meure aux galères 4 — J'ai de quoi l'y envoyer. — Peut-être quand Henriette verra sa condamnation dans les journaux y peut-être finira-t-elle par. nous croire. — Je l'espère , dit M. Buré ; car son supplice est bien affreux, et si jamais on découvrait... * Un geste du capitaine arrêta sans doute M. Buré^; car il se tut tout à coup , et bientôt Luizzi les perdit de vue et n'entendit même plus résonner les pieds du cheval sur le chemin. Il profita de cet instant pour rentrer dans le pare. Evidemment il y avait sous cet événement , sous ces projets , une histoire cachée et terrible. Ces gens de mœurs si patriarcales , et qui méditaient le déshonneur d'un homme qui n'avait peut-être que le tort d'être malheureux;

DU DIABLE. Voici cette femme d'une si vertueuse apparence , et qui avait deux crimes si abominables à se reprocher ; et puis ce nom d'Henriette mêlé à la conversation , tout cela inspira à Luizzi un vif désir de connaître les secrets les plus intimes de cette famille. Ainsi , au lieu de rentrer dans le salon commun , il prit un long détour pour arriver à la maison par une porte qui lui permît de monter chez lui sans être aperçu. L'allée qu'il suivit le conduisit à l'autre extrémité du parc et près d'un pavillon semblable à celui qu'il venait de quitter : c'était le logement du capitaine , de M. Félix Ridaire. Ce pavillon fut un nouveau sujet de méditations pour Luizzi ; en effet , il avait remarqué que jamais personne n'allait y visiter le capitaine : celui-ci s'y retirait toujours d'assez bonne heure , et s'y faisait apporter son souper. Une idée assez bizarre fit présumer à Luizzi que ce pavillon qui , dans le parc, faisait pendant au premier qu'il avait vu, devait avoir un secret qui y dans l'histoire de la famille, fit pendant à celui de M. Labitte. Cette idée s'empara tellement de Luizzi , qu'il

LES MÉMOIRES s'approcha du bâtiment et en fit le tour ,
écoutant comme si quelque voix accusatrice et plaintive allait s'en échapper.
Il n'entendit rien et se retirait assez désappointé , lorsqu'il se trouva en face
du capitaine Félix. — Vous ici ! monsieur le baron , lui dit-il assez
brusquement 7 et après avoir laissé s'échapper une sourde exclamation de
surprise. — Oui , répondit celui-ci très-troublé , je souffre un peu , et j'ai
espéré que le grand air me ferait du bien. — Le grand air est un pauvre
remède , répliqua le capitaine . qui s'efforça de sourire et de parler avec
volubilité pour cacher sa décontenance. — Pour vous peut-être , dit Luizzi ^
pour les hommes habitués à vivre sans cesse au milieu des bois et des
campagnes , ce remède n'en est plus un : c'est votre état normal , c'est
comme la bonne chère pour l'homme riche ; mais pour nous autres citadins ^
qui passons notre vie dans des appartements soigneusement clos, dont nous
absorbons l'air en quelques minutes , un grand

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

DU DIABLE. 9» espace libre , où le corps se baigne dans une atmosphère toujours pure , est comme une nourriture saine pour le misérable*. L'air y est pur , c'est y après la liberté , la première espérance du prisonnier haletant parmi les miasmes délétères d'un cachot ; et l'habitant des maisons basses et des rues étroites de nos grandes villes se promenant à la campagne j c'est le pauvre admis par hasard à la table du riche. . . — Le capitaine avait écouté Luizzi avec un regard plein d'une sombre défiance; puis à mesure qu'il parlait , Luizzi crut remarquer qu'il se troublait. Enfin, à cet éloge outré de la promenade et du grand air y l'expression soupçonneuse des traits du capitaine était encore assombrie , et il avait répondu d'un ton amer : — Sans doute ; mais le pauvre admis par hasard à la table du riche se défend rarement d'un excès. Prenez donc garde , monsieur k^ baron , la digestion s'assied à côté du pauvre, et le rhumatisme flotte dans l'air ; il est temps , je crois ^ de quitter le baquet , il fait froid.

'SU LES MÉMOIRES — Vous avez raison y reprit Luizzi ; je sens que rbumidité me gagne. Et y sans attendre davantage y Luizzi s^éloigna et rentra dans son appartement. Une fois seul, il réfléchit longtemps sur ce quHl avait à faire. La première fois qu^ii avait consulté le Diable , le récit de celui-ci Tavait passablement amusé, osais il avait dérangé sa vie. Ce calme charmant qu'il avait trouvé au sein de cette famille avait « réjouï le cœur de Luizzi ; puis cette douce sensation d^un moment avait disparu , et malgré lui son séjour à la Forge était devenu une espèce d^inquisition tacite qui Pavait obsédé. Cependant Taffaire qu^on lui proposait était assez avantageuse pour qu^il ne la refusât point, et, à tout considérer, il pensa qu'il traiterait avec d'autant plus de certitude qu'il saurait mieux avec qui il allait s'associer. Luizzi, après de mûres réflexions , ayant donné cette raison plausible à la curiosité dont il était dévoré y fit retentir l'inférieure sonnette ; mais le Diable ne vint pas. Luizzi attendit quelques minutes et recommença : aussitôt la fenêtre s'ouvrit avec fracas , et

DU BIABLE. 905 un homme d'un aspect hideux se présenta; il était couvert de haillons; non point de ces haillons du peuple qui dénotent la misère , mais de ces haillons de F^gance qui sont toujours la livrée du vice. De longs cheveux gras encadraient un visage livide , où l'inflammation d'un saieg vineux perçait sur les pommettes rougies : cfette chevelure huileuse avait déposé sur le collet d'un frac bleu à boutons de métal une couche de crasse luisante et solide : cet homme portait un chapeau lustré par une brosse mouillée, qui était parvenue à dissimuler passablement Tab^ sence des poils du feutre , mais qui n'en déguisait point les nombreuses cassures. Un col de velours noir rftpe s'unissait à l'habit boutonné , de manière à faire douter de l'absence de la chemise; un pantalon, noir aussi , prodigieusement tiré sur une hanche et descendant sur Tautre , laissait voir qu'il n'était soutenu que par une seule bretelle^ et les sous-pieds qu'il avait conservés servaient bien plus à maintenir dans ses pieds les soulic^rs éculés du misérable qu'à tendre les plis du pantalon : ce vêtement était iigvé

im IM BtÉMOiàES de taèhes profondes ; l'eûcrë avait tenté
vaineHient d^en noireir les coutures blanche^ , et l 'aiguille n'avait pas fait
irentre ses bords défaufilés. Cet homme était armé d'un bâton , portant à
son extrémité un nœud énorme , rendu eneore plus lourd par la multitude de
petitis clous dont il était orné. Luizzi recula à son aspect , et un sourire
féroce et bas parut sur les traits de Têtre qui était devant lui. — Tu abuses ,
Luizzi y lui dit-il ; je t'avais dit dans huit jours y et voilà que tu me rappelles
déjà : tu ne sauras cependant rien de la marquise ni de la marchande avant
cette époque. — Ce n'est point d'elles que j'ai à te parler. — De qui donc ? ^
U faut qtie je sache l'histoire du capitaine Félix y celle de ce Lannois qu'il
veut poursuivre avec tant d'acharnement. — Eh bieu, demain. — Non ! sur
Pheure. — Lui2zi, accepte mes confidences comme je te les fais, et ne
m'oblige pas à te raconter ce que /

The text on this page is estimated to be only 27.65% accurate

DU DIABLE. 907 plus tard tu ne vpadrais pas savoir. Toas las secrets ne sont pas si faciles à porter que celui de madame Buré. Tu as encore une eonscienoe^ prends garde à ce qu'elle te fera faire. — La conscience se tait quand on veut , et madame Buré m^en donne un exemple puissant. — A propos y que penses-tu de cette femme? ^ Que c'est un fanatisme de considération qui l'a poussée au crime. . — Non y c^est un sentiment bas et mépri* sable. — Lequel? — La peur. — La peur I la peur I après m'avoir détrompé sur la vertu de cette femme, tu me déstUusion* nés jusqu'à son crime. Ne me feras^tu voir toujours que les hideux côtés de la vie? ^ Je te montrerai la vérité comme die sera. — Ainsi donc, c'est véritablement la peur qui l'a rendue criminelle? — Ouiy la même peur qui a fa^t que tu n'as

SOg LES MÉMOIRES pas osé laisser échapper un mot devant cette femme , qui s[^]assure si bien de la discrétion de ceux qui peuvent la compromettre ; la même peur qui t[^]a fait te retirer si vite devant le capitaine , lorsqu'il t'a rencontré auprès du pavillon qu'il habite. — Maître Satan y répondit Luizzi avec mépris, je ne suis point un lâche, je Tai prouvé ! — Tu es un brave Français, voilà tout : une épée ou un pistolet dans un duel, un canon dans une bataille, ne te feront pas reculer, je le sais. Mais hord de là, toi comme tant d'autres, vous trembleriez devant mille autres dangers. Vous avez le courage de la mort prompte et en plein soleil ; maiè le courage contre une mort lente ou ignorée, mais le courage contre la souffrance de tous les jours, le courage qui iait dormir dans une tombe ouv[^]te qui peut se fermer sur votre sommeil, ce courage tu ne Tas pas. — Et qui donc peut se flatter de l'avoir? —Ceux qui n'auraient peut-être pas le tien. -» Un prêtre fanatique. — Ou un enfant qui aime : la religion et l'a

The text on this page is estimated to be only 26.93% accurate

DU DIABLE. 209 mour, les deux grandes passions innées de Plmnianité. > — Ce n'est pas de la métaphysique que je te demande, mais une histoire. -^ Je te la dirai demain. — Tout de suite ; je veux la savoir. — Je n'ai pas le temps. — Je veux la savoir, repartit Luizzi en saisis* sant la sonnette. — Eh bien ! dit le Diable, ose donc la regarder. A ce moment, la fenêtre , qui était restée ouverte , sembla devenir la porte d'une autre chambre donnant de plain pied dans la sienne. Luizzi ne vit rien au premier abord , car la chambre était faiblement éclaii^ée par une lampe; mais peu à peu il distingua les objets , et bientôt' il aperçut dans cette enceinte une femme assise dans un large fauteuil , et un enfant endormi sur ses genoux. Luizzi avait vu souvent de ces êtres pâles et maladifs dont Faspect attriste et fait pitié , il en avait vu qui portaient en eux le principe I. Wé

ai 0 LES HfiMOIRES d'one mort prochaine et qui traînaient un corps en dissolution : mais jamais spectacle pareil à celui qui était sous ses yeux ne Tavait frappé. Cette femme posée devant lui était blanche comme e^s statues de cire qu'on n^a pas encore coloriées des teintes roses qui doivent imiter la vie ; sur son visage aux contours jeunes et purs, une teinte bleuâtre interrompait seulement autour des yeux cette pâleur mate et immobile; Tenfant qu'elle tenait» pâle comme elle, chétif, maigre, affaissé, eût semblé mort (si la mort elle-même peut paraître si inani• ipée) , sans le mouvement lent et doux de sa respiration. La jeune femme ne bougeait point, Tenfant dormait, de façon que Luizzi les contempla à loisir; ses yeux s^habituèrent bientôt à la clarté sombre de cette chambre, et il vit qu'elle était tendue d'épais tapis sur le so), aux murs et jusqu'au plafond ; du reste il n y avait trace ni de fenêtres , ni de cheminées , ni de portes , et cependant il voyait vaciller la lumière de la lampe, comme si un courant d'air

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

DU DIABLE. Il assez vif Payait rencontrée; il reconnut que^e souffle provenait d'une ouverture pratiquée au raz du sol , et qui*jetait dans la chambre un air qui s'échappait par une autre ouverture pratiquée dans le plafond. Un lit et un berceau exis[^] taient dans un coin de cette chambre ; elle était garnie de meubles en bon état; et toutes les précautions semblaient prises pour que le séjour en lût le moins cruel possible. . Luizzi regardait attentivement , et, malgré le peu de clarté répandue dans cette sombre retraite , il en voyait les détails les plus impereceptibles , comme s'ils eussent été illuminés d'une façon particulière : il lui semblait que son œil[^] en se dirigeant vers un objet donné , y portait une lumière pénétrante et qui le 4eswiait nettement à ses yeux. C'était une vision surhumaine , car il voyait même à travers les objets qui. auraient pu lui faire obstacle. Étonné de ce qui lui arrivait, il voulut se retourner pour demander à Sata[^] l'esplication de ce douloureux tableau; mais il avait disparu , et Luizzi y irrité de voir lui échapper celui qui s'é

242 LES MÉMOIRES tait fait son esclave , Luizzi allait ressaisir soii talisman souverain , lorsqu'un long soupir , poussé par la jeune femme/ ramena son attention dans l'intérieur de cette chambre. Elle s'était levée, avait déposé son enfant dans le berceau, et, après avoir longuement écouté l'horrible silence qui semblait comme un rempart impénétrable entre elle et le monde vivant, elle leva un pan de la tapisserie et en tira un livre; elle vint ensuite s'asseoir auprès d'une table sur laquelle elle posa sa lampe , et ouvrit le volume ; elle appuya douloureusement son front sur sa main , se pencha vers le livre ouvert et sembla le lire avec attention. Luizzi, grâce à cette puissance de vision surnaturelle qui lui montrait les moindres objets , put lire le titre de l'ouvrage; mais ce titre Tétonna plus qu'il ne l'avait encore été jusque-là. Ce livre était Justine, l'ouvrage immonde du marquis de Sade, cefrénétique et abominable assemblage de tous les crimes et de toutes les saletés. Une pensée douloureuse vint à l'esprit de Luizzi : cette jeune iille serait-elle un de ces

DU DIABLE. 1243 êtres fatalement marqués pour Tinfamie et le désordre? N'était-elle ensevelie dans ce cachot que pour y enfermer avec elle les féroces lubri* cités d'une nature effrénée? Avait-elle soustrait ce livre aux regards de ses gardiens pour s'en repaître en secret dans les délires de son imagination, après avoir fait craindre à sa famille de la voir réaliser les épouvantables fureurs versées dans cet ouvrage par uile àme où le sang et la boue bouillonnaient comme la lave d'un volcan? Tant de corruption pouvait-elle s'allier à tant de jeunesse ! Sous l'impression de cette pensée , Luizzi regarda cette jeune femme, et, dans ses traits pu]:& et décorés du calme d'une secrète douleur, il ne vit rien qui pût justifier sa supposition. Cependant elle continuait à lire avec attention ces pages obscènes : malgré cela , il y avait tant de souffrance dans tout son être, que Luizzi n'osait l'accuser sans la plaindre. Malheureuse l pensa-t-il , si elle est née avec ce frénétique délire que la science médicale explique, mais que notre langue ne peut décrire ,

214 LES MÉMOIRES elle est la victime de ce besoin d'honneur et de considération qui possède cette famille; si , entraînée par cette fureur amoureuse... Luizzi pouvait penser à son aise ; mais nous qui écrivons , nous n'avons pas la même liberté, ou nous n'avons pas la puissance nécessaire. C'est un si pauvre interprète de nos pensées que notre langue! elle manque tellement de mots honnêtes pour les choses les plus vulgaires , qu'il faut proscrire du récit bien des passions qui nous touchent , bien des événements qui nous atteignent de toutes parts. Si la femme qui était là sous les yeux de Luizzi eût été une fille de la Grèce , un poète eût traduit en vers faciles et harmonieux la pensée de notre baron. « C'est la Vénus de Pasiphaé , de Myrrha et de Phèdre, eût-il dit; c'est la Vénus ardente et courtisane , ■ pour laquelle se célébraient les aphrodisées furieuses de Corinthe et de Paphos ; c'est Vénus Âphacile qui a soufflé son haleine enflammée dans la poitrine haletante de la jeune fille ; c'est Vénus qui lui a jeté au flanc ce trait empoisonné et brûlant qui l'irrite, la harcèle, l'égaré et la

DU DIABLE. 215 précipite dans les amours insensés, comme le taon attaché aux naseaux du noble coursier le rend bientôt indocile , emporté, furieux , et le lance , avec des hennissements sauvages et douloureux , h travers les bois , les ravins et les torrents, jusqu'à ce qu'il tombe déchiré, meurtri, 0 souillé de sang et de boue , et se débattant encore en «eipirant sous Tinsecte qui le mord , le le brûle et le tue. » Mais nous qui n'avons point de mots français pour ces pensées , nous traduisons mal celles de Luizzi, en empruntant ceux d^une nation qui avait une image poétique pour les plus misérables choses de la vie. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il considérait celte jeune femme avec une pitié mêlée d^effroi, lorsqu'il s'aperçut que de ses yeux épuisés tombaient encore quelques larmes chétives qui vacillaient au bord de sa paupière. ' Certes la lecture qu'elle faisait n'avait rim de bien attendrissant, et si Luizzi avait été surpris du livre que cette malheureuse tenait dans les mains, il le fut encore bien plus de Teffet qu'il produisait

!2m LES MÉMOIRES sur elle. Cet incident ramena Luizzi sur les pages de cet odieux ouvrage , et à ses premiers étonnements il vint s'en joindre un encore plus grand. Il découvrit, après chaque ligne imprimée, une ligne manuscrite; réécriture était d'autant plus distincte de l'impression qu'elle était de couleur - rouge. Luizzi , tout plein de la supposition qu'il avait d'abord adoptée, voulut savoir quel commentaire une femme jeune et belle avait pu ajouter à cette production monstrueuse. Grâce à la puissance de vision que le Diable lui avait donnée ^ il put lire aisément ces caractères mal formés et imperceptibles , et voici la première phrase qu'il déchiffra : r
« Ceci est mon histoire : je l'écris sur ce livre et avec mon sang , parce que je n'ai ni papier ni encre. Si je n'ai pas effacé ligne à ligne le livre abominable sur lequel j'écris , et qu'un infâme a mis dans mes mains pour tuer mon âme après avoir tué mon corps , si je ne l'ai pas effacé , c'est que mon sang est devenu rare , et qu'à peine il m'en reste assez pour raconter mes malheurs et demander vengeance...

DU DIABLE. 1217 A cette phrase y toute l'âme de Luizzi tressail[^] lit ; une pitié profonde et un remords désolé le remuèrent jusque dans ses entrailles. Sa pensée lui parut une torture ajoutée à l'inces* santé torture de cette malheureuse. Oh ! quel eïïroyable supplice infligé à cette âme obligée de verser de chastes pleurs entre ces lignes de boue , et de faire monter sa prière à Dieu , entre les blasphèmes débauchés de ces pages dégoûtantes ! La voyez*vous forcée de tenir son œil tendu sur le mot , sur la lettre qui traduit son désespoir, sous peine de rencontrer à côté un mot hideux , infâme y turpide ! Oh ! comment cette blanche hermine a-t-elle traversé y dans son long et étroit dédale , ce bournier fangeux ! comment ce papier si sale de ce que la main d'un misérable y a imprimé , est-il coupé de 4ign?s pures et douces où s[^]est posée timidement rame d'une infortunée I et , pour qu'elle n'ait pas effacé cette vie souillée dont le récit marche à côté de sa vie malheureuse , elle n'a eu qu'une raison : son sang est devenu trop rare. 0 malheui*euse! malheureuse!

218 LES MÉMOIRES DU DIABLE. Ainsi pensa Luizzi, ainsi s'écria-t-il , emporté par la violente émotion qu'il avait éprouvée. Mais sa voix ne retentit qu'autour de lui ; la prisonnière resta immobile, et Luizzi se souvint que ce qu'il voyait était bien loin de lui, et qu'une puissance surnaturelle seule Fen avait rendu témoin. Mais une puissance humaine pouvait sauver cette infortunée de cette horrible prison , et , pour pouvoir y parvenir , Luizzi voulut connaître les causes de ce malheur : pour les connaître , il fallait lire le manuscrit « qu'il avait sous les yeux ; il s'y décida , et voici ce qu'il lut :

MANUSCRIT.

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

VII. Qimov vmt. fr « J'ai déjà fait ce récit deux fois, mon bourreau me l'a enlevé ; je le recommence encore , et puisse Dieu me donner la force de Facliever; car la vie de mon âme et de mon esprit s'en va comme celle de mon corps. Depuis longtemps je le relisais tous les jours , pour que le souvenir du monde vivant que j'ai connu ne s'effaçât

2S2 LES MÉMOIRES pas entièrement de moi ; et cependant , malgré cet entretien constant avec mes souvenirs , je sens qu'ils se perdent et se confondent. Je me hâte donc y pour qu'il reste quelque chose de • ■ mon âme en ce monde , pour qu'on sache combien j'ai aimé, combien j'ai souffert. Ah y oui I j'ai aimé et j'ai souffert ! Dans le passé perdu de ma vie et dans le présent, Voilà les deux seules pensées qui brillent toujours pures au milieu de ce chaos de douleurs où ma tête s'égare : c'est que j'ai tant aimé et tant souffert I Mon Dieu , mon Dieu ! si le long supplice auquel on m'a condamnée n'a pas tout à fait égaré ma raison et éteint ma mémoire , s'il vrai que vos saintes prières ont dit qu'il serait beaucoup pardonné à celle qui avait beaucoup souffert, et à celle qui avait beaucoup aimé, prenez-moi en pitié , mon Dieu , et faites-moi mourir , mourir vite !~et que mon enfant. •• Tuerait-il mon enfant si je mourrais?... Oh ! oui, il le tuerait: je vivrai. Faites-moi vivre, mon Dieu , quoi qu'il arrive ; car je sens que , dussé-je devenir folle , il y aurait toujours une

DU DIABLE. â23 pensée qui me dominerait : c'est qu'une mère doit mourir pour sauver son enfant. Voilà une chose que je Tais écrire en gros caractères au haut de chaque page de ce livre , pour que mon œil le voie sans cesse et ne puisse Toublier jamais: U1^E MÈRE DOIT MOURIR POUR SAUTER SON ENFANT. » Et cela était écrit Téritablement ainsi , et la malheureuse tourna un regard douloureux vers la chétive créature qui dormait dans son berceau, puis elle posa sa tête dans ses mains pendant que Luizzi continuait à- lire ce manuscrit qui s'éclairait pour lui à travers les pages déjà lues, comme s'il Teût tenu dans ses mains et en eût tourné les feuillets à sa volonté. Ce manuscrit continuait ainsi : « J'ai vécu jusqu'à Tâge de dix aas sous la tutelle de mon père et de ma mère : à cette époque mon frère se maria avec Hortense , qui avait à peine quinze ans ; Hortense j devenue ma sœur, a toujours été bonne et douce pour tnoi ; je ne crois pas qu'elle m'ait trahie. Je n'ose penser qu'elle soit du nombre de mes bourreaux. Elle

224 LES MÉMOIRES tremble cependant devant son frère Félix , et elle n'aura pas osé me défendre ; elle doit bien souffrir ! Elle m'aimait pourtant mieux qu'une sœur , elle m'appelait sa fille. En effet , mon père et ma mère se départirent de leur autorité pour la confier à Hortense , quoique nous fussions tous dans la même maison. Durant six ans , je ne me rappelle rien qui marque dans notre vie. Nous étions heureux. Le bonheur ne laisse pas de traces. Le bonheur est comme le printemps; quand il est passé rien ne montre plus comment il a été ; l'arbre se dépouille de ses feuilles et reste nu. Mais quand l'orage et la foudre l'ont fracassé , la cicatrice reste toujours, même lorsque le printemps revient. J'étais heureuse en ce temps-là , oui , heureuse^ et maintenant je me rappelle comment je l'étais : je priais Dieu avec foi; je jouais entre ma sœur, si jeune femme , et mes deux nièces , si beaux enfants ; je voyais le passé et l'avenir de ma vie rire et chanter devant et derrière moi ; enfants heureux et aimés comme je

DU DIABLE. â2îi rayais été , fedame hearense et aimée comme je le s^ais un jour ! Oh ! quel beau rêve adoré ils me faisaient de ma vie ! comme je Faccueillais avec un doux sourire ! comme je lui tendais mon cœur quand il venait me parler le soir tout bas, sous la longue allée de sycomores où je me promenais seule à la nuit tombante ! JV vais seize ans ; tout mon être aspirait la vie. Oh ! que c'est beau et doux de se promener le soir seule dans Tair , avec un rayon de soleil au bord de Thorizon , avec des oiseaux qui murmurent des chants qui fuient à Tunisson du jour qui s'éteint; et puis de sentir un être in* visible et bon qui marche à côté de vous et qui vous^dit : tu es belle , tu seras heureuse, et tu aimeras , tu aimeras ! Aimer I aimer 1 quelle joie de la vie , se donner toute âme à un noble cœur , le vénérer pour ce qu'il a de généreux , le chérir pour ce qu'il a de boix , Fadorer pour ce qu'il a de saint ; car celui-là qui vous aime est saint ; le prêtre de notre cœur ; celui qui en a ouvert le tabernacle est un homme à part tous les hommes , I. 45

S96 LES MÉMOIRES et Dieu Va touché de son doigt et Ta couronné de sa gloire. Je le rêvais ainsi et je Tai trouvé ainsi,. «Léon , Léon , m'aimes-tu encore?.. Mon Dieu! m^aime-t-il ? ils ont voulu m^en faire douter : e^est un bien grand crime , c'est leur plus grand mme I J^avais donc seize ans , et je m'enivrais de vivre; oui , j'étais belle ; oui , ma jeunesse était forte et grande, A présent que je suis morte , que mes membres flétris s'affaissent sous leur propre poids , je me rappelle comme un bonheur indicible ce bonheur inaperçu de sentir la vie dans tout son être. Que d'air j'aspirais! à clj^aque soupir de la brise du soir , il me semblait que cet air m'enivrait comme le viq d'un festin qui s'achève; il me semblait que cet air m'apportait des espérances et des désirs et m'en inondait la poitrine. 'Et puis, lorsque j'étais restée immobile et penchée durant de longues heures sur une pensée languissante et secrète , je me mettais à courir ; je courais vite y et mes cheveux volaiept sous le vent ; mes pieds étaient fermes , je battais des mains , je

DU DIABLE. 227 poussais au ciel des chants joyeux comme ceux • ^ \ de l'alouette ; j'écoulais mon cœur murmurer et bondir ; je me regardais devenir belle , je me jurais d'être si bonne, j'espérais, j'espérais. J'étais trop heureuse : cela devait finir. Un soir , tout changea ! ce soir-là se dresse devant moi comme si c'était le soir d'hier; il n'y eut aucun malheur cependant ; mais il y eut une crainte dans mon cœur , une crainte que je n'ai pas assez comprise et que Ton a cruellement étouffée en moi. Oh ! la vanité de la raison égare les hommes ; car Dieu ne les a pas plus laissés sans défense contre leurs ennemis que les plus faibles et les plus grossiers animaux. Ceuxlà ont un instinct qui leur dit qu'une plante est vénéneuse, ceux-ci, qu'ils sont près d'un ennemi qui les menace ; l'agneau se détourne de la fleur qui glace le sang ; le chien frémit à l'approche de la bête fauve qui flaire sa proie ; l'homme a aussi le pressentiment de l'infortune qui tourne autour de lui. Ce pressentiment, je l'éprouvai; car moi, innocente et bonne, je détournai ma tête

228 LES MÉMOIRES de cet homme quand il entra, je me sentis trembler quand il dit : Je suis le capitaine Félix , et j'arriye de rarthée. Oh ! que n'ai-je suivi cet instinct de mon âme! pourquoi n'ai-je pas nourri et fait grandir en moi cette aversion qu'il m' inspira ! pourquoi , lorsqu'il nous parlait des grandes batailles de l'empire, des malheurs de sa chute , de toutes ces choses qui me le faisaient écouter, pourquoi ai-je raisonna mon coeur pour lui dire : mais celui-là est brave, il est fidèle à ce qu'il a aimé : c'est Thonneur , la probité et la vertu ! Pourquoi , quand son regard sévère me pesait sur le front comme un rayon glacé , quand son visage dur et froid me rendait dure et froide pour lui; pourquoi me suis-je dit que c'était un enfantillage de croire à ces vaines apparences? J'étais pourtant bien avertie, car dès ce moment, Tespérance, cette vie deTâme, ne vint plus à moi que voilée. Le bonheur ne me sembla plus un asile prochain et ouvert : c'était déjà un lointain pays vers lequel il me faudrait marcher à travers des précipites et de rudes

DU DIABLE. 219 sentiers ; et , lorsqu'en souriant , mon frère dit un jour qu'il fallait resserrer les liens de notre famille par mon mariage avec le frère d'Hortense , n'ai-je pas senti un frisson de mort me saisir des pieds à la tête ? Alors , Dieu me disait pourtant : Voilà le malheur ! Mais je ne Tai pas cru ! J'ai écouté toutes ces vaines raisons du monde qui me montraient cet homme comme vertueux, bon^ honorable, qui me faisaient honte de mon effroi, qui semblaient m'accuser de méconnaître la vertu , l'honneur , la probité. J'étais une folle ! On me le disait, je me le répétais sans cesse, et je n'avais rien à répondre ni à moi-même ni aux autres, si ce n'est que cet homme avait fermé mon cœur , coupé les ailes de mes rêves , étouffé les profondes aspirations de ma vie. Pouvais-je dire ce que moi-même je ne comprenais pas ? et ne m'en pardonnerez-vous pas , mon Dieu ! d'avoir permis , dans le doute où j'étais de moi , sous l'obsession qui m'entou

The text on this page is estimated to be only 17.13% accurate

230 LES MÉMOIRES rait y d'avoir permis à cet bomiBe de me dire qu'il m'aimait de lui avoir répondu que je l'aimerais, et d'avoir accepté pour un temps éloigné le lien qui devait faire la joie de ma (a« mille ! Oh ! tout cela a été fatal. Car je sentais en moi que je ne Taimerais jamais. Et lui, comment m'aimait-il ? Je ne me l'expliquais pas, et voilà ce qui m'a perdu. Oui, me disais-je, si cette aversUm que je sens pour lui venait de ce que tous nos sentiments sont ennemis, il ne m'aimerait pas, lui : Tantipathie qui sépare deux âmes sans raison, le dominerait comme elle me domine. C'est que je ne savais pas alors qu'un homme peut aimer une femme comme le tigre aime sa proie, pour dévorer sa vie, boire ses pleurs, la tenir palpitante sous son ongle sanglant. Ils Taiment, disent-ils, parce qu'ils vont jusqu'au crime pour robfenir. Ah ! mon Dieu, cet amour sauvage et altéré est-il de l'amour ? Aimer, est-ce donc autre chose que donner le bonheur ? J

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

DU DIABLE. 251 J'avai» donc promis d'épouser Félix, et notre, mariage avait été filé au jour où s'accomplirait ma dii-^buiiième anûée. Grftce à cette promesse, j'avais acheté deux ans de liberté , je repris ma sérénité, mais non pas mes espérances. Oh 1 que n'ai-je alors accompli le sacrifice tout entier, que n'ai-je épousé Félit à cette époque ! Je n'aurais pas aimé Léon , ou , si je Tavais aimé , j'aurais reculé devant la pensée de trahir mon mari. Mais on a fait de la pnmesse d'un enfant un lien aussi sacré que le serment fait devant un prêtre. Et pourtant si j'ai aimé Léon , je n'en suis pas coupable , je ne l'ai pas voulu , j^en suis innocenle. Il faut que je dise comment cela m'est arrivé. C'était durant un des jours pluvieux du triste été 484 : , un dimanche, il était midi. Seule j'avais osé braver la tf éde humidité de la journée. J'avais pris la cape de laine et le chapeau de paille de l'une de nos servantes ; et , malgré la pluie qui tombait incessamment, j'avais été voir la femme de Funde nos ouvrier» qui était malade. Je venais de quitter la grande route pour

« 252 LUS MÉMOIKËS gagner leur maison , située à quelque distance dans les terres y lorsque je m[^]entendis appeler par un cayalier, qui y en m'apercevant de loin [^] avait vivement pressé le pas de son x[^]heval. La manière dont il me parla me fit voir que mon costume Tavait trompé sur ce que j[^]étais , car il se mit à crier du bout du sentier : — Hé, la fille, la fille! Je me retournai ; il sVança tout à fait près de moi. — Qu'y a-t-il pour votre service? Il me regarda en souriant doucement, et me dit d\m air de gaieté suppliante. T-D'abord, la belle fille, ne me répondez pas : Tout droit, toujours tout droit. — Que voulez-vous dire? — C'est que depuis quatre heures du matin que je suis en route , j'ai demandé trente fois mon chemin , et que Ton n'a pas manqué une seule fois de oie répondre : Tout droit, toujours tout droit, et je vous avoue que j'aimerais auta n t prend re une autre direction .

i)U DILBLE. 253 — En vérité , monsieur , cela dépend de l'endroit où TOUS allez. • — Je vais à la forge de M. Buré. Je ne pus m'empêcher de rire, et je lui répondis : — Eh bien , monsieur, j'en suis fâchée pour vous , mais c'est toujours tout droit. Je ne sais pourquoi Fidée de me trouver ainsi amenée à indiquer à ce jeune homme le chemin de notre maison ; pourquoi la nécessité de lui répéter ce mot qui semblait si fort lui déplaire, m'inspira de lui parler d'un air de gaieté railleuse; mais il me répondit en prenant à son tour un air de gaieté triomphante : — Tu en es fâchée, la belle fille? et moi j'en suis ravi. Et il sauta au bas de son cheval et se prépara à venir de mon côté : je compris tout de suite que c'était un compliment qu'il me voulait faire en disant qu'il était ravi de marcher près de moi, mais je l'arrêtai en riant de même. — C'est que ce n'est pas toujours tout droit par ici; c'est toujours tout droit par là-bas, lui

234 LES MÉMOIRES dis-je, en lui montrant du doigt le chemin qu[^]t venait de quitter. À peine lui avais-je répondu ainsi , qu[^]il de-[^]vînt tout rouge : il ôta son chapeau , et me dit d[^] une voix tout émue : ♦ — Mademoiselle, je vous remercie. 4 cette parole , je demeurai aussi interdite que lui ; je baissai les yeux devant le regard craintif et doux qu[^]il leva sur moi , je lui fis machinalement une révérence cérémonieuse , et je con*
tinuai ma route. Pourquoi avais-je frémi à la première vue du capitaine Félix, dont j[^]avais souvent entendu vanter ies qualités? pourquoi avais-je souri à la première rencontre de ce jeune homme que je ne connaissais pas? pourquoi en m[^]éloignant étais-je si attentive à écouter si j'entendrais le pas de son cheval reprendre le chemin que je lui avais indiqué; et puis, lorsque j'arrivai à Tangle d[^]un sentier qu'il me fallait prendre , comment se fit-il que je me retournai pour voir s'il était parti, et d'où vient que je fus heureuse de le trouver à la même place, son chapeau à la main?

DU DIABLE. 235 Il ne fit pas un mouvement, mais je sentis qu'il me regardait et que ses yeux ne m'avaient pas quittée. Il demeura encore longtemps ainsi ; je le voyais à travers les buissons qui bordaient le chemin où je marchais ; enfin , après avoir regardé autour de lui , il fit des gestes que je ne pouvais bien apercevoir, remonta à cheval et s'éloigna lentement. J'avais commencé cette promenade le cœur léger et sans penser à autre chose qu'au but de ma visite; j'arrivai pensive à la chaumière de notre ouvrier, et ce ne fut qu'en voyant la douleur de sa femme Marianne , que je me rappelai que j'étais venue voir un malade. — J'étais bien sûre que vous viendriez , me dit-elle , je vous guettais de la chambre d'en haut , et je vous ai reconnue quand vous avez quitté la grande route et que vous vous êtes arrêtée à causer avec un monsieur qui était à cheval. Je me sentis rougir à cette parole, et je m'empressai de répondre :

â36 LES MÉMOIRES — G^est un étranger qui me demandait le chemin de la Forge. — Alors il n^était guère pressé d'arriver , car il est resté un bon quart d'heure planté là comme un terme. Cette nouvelle observation de Marianne me gêna... la bonne femme continua: "T Du reste il s^était bien adressé , et il a dû être bien étonné quand vous lui avez dit qui vous étiez ? ~ Oh I mon Dieu , je ne lui en ai pas parlé y et il m'a prise pour une paysanne. — Âh bien ! il sera fièrement embarrassé s'il est encore à la Forge quand vous arriverez. Gela me fit penser que j'allais le revoir, et je me sentis embarrassée aussi comme s'il avait été devant moi. J'étais si troublée que Marianne s'en aperçut , et qu'elle reprit : — Est-ce que ce monsieur vous a dit quelque chose de déplaisant ? -^ Rien du tout.

DU DIABLE. 257 — G^{est} pourtant bien drôle ; vous êtes tout émue ; et lui qui est resté là , comme cloué à sa place. Marianne m'observait en me parlant ainsi ; je crus lire dans son regard qu'elle ne croyait pas à la vérité de ce que j^{avais} dit ; cela me blessa et je lui dis avec humeur : — Tenez , voilà ce que je vous apportais pour votre mari. — Merci ^ merci , ma bonne demoiselle , me dit-elle avec une reconnaissance si sincère qu'elle effaça tout mon ressentiment ; puis elle ajouta : — J'ai surtout une grâce à vous demander ; obtenez de M. Félix qu'il ne donne pas à un autre la place de chef d'atelier ; il en a menacé mon mari y si d^{ici}à huit jours il n'a pas repris son ouvrage. — Mon frère ne le permettra pas , lui répondis-je. — Oh 1 mademoiselle y depuis que M. Buré a laissé la direction des ateliers à M. Félix , il ne veut plus s^{en} mêler. — Eh bien ! j^{en} parlerai au capitaine.

238 LES MÉMOIRES — Oh! oui , parlez-lui , unie répondit-«lle avec tristesse et ea se laissant aller à causer plus qu'elle ne voulait sans doute , poussée qu'elle était par de cruels souvenirs ; parle2-lui pour mon pauvre homme : Touvrier n^est déjà pas si heureux avec lui y pour qu'on veuille lui faire perdre son pain parce qu'il a le malheur d*être malade... il n'est pas bon M. Félix... la maison est bien changée depuis qu'il est arrivé. . si vous saviez comme il m'a reçue quand j'ai été lui demander une avance I Elle parlait en pleurant, et moi je l'écoutais la terreur dans l'âme. — Femme! femme l murmura Fouvrier étendu dans son lit. Marianne comprit mieux que moi cette interruption. — Oh! pardon, pardon, me dit- elle... j'oubliais que M. Félix... : c'est certainement un brave homme..., un homme qui vous rendra heureuse. Ce dernier mot me fit tressaillir. J'avais deux ans devant moi , j'avais oublié que je devais

pu DIABLE. 9S9 épousor Félix. Ce souveoir me fut rendu si soudainement après ,une si naïve révélation sur la dureté de son cœur , quMl me glaça. Je devins pâle* Je me sentis si troublée , que je me levai pour sortir. Marianne courut après moi. — Je vous ai fâchée , me dit-elle; ah! excusez-moi : voyez-vous, nous sommes si pauvres ! et j'ai eu peur. La pauvre femme pleurait, je pleurais aussi. Aujourd'hui que je puis étudier, dans mon horrible loisir, tout ce qui s'est passé en moi , je ne saurais comment expliquer le désespoir qui me saisit tout à coup ; je me mis à éclater en sanglots , je venais de voir clairement dans mon cœur que jamais je ne n'aimerais Félix, Était-ce un avertissement que j'allais en aimer un autre? je ne sais, mais ce moment me révéla tout le malheur de ma vie. Marianne me regardait; elle ne comprenait rien à ma douleur^ Que de fois , quand j'étais enfant, j'ai vu de jeunes filles prises de ces soudains désespoirs , et que de fois j'ai en

240 LES MÉMOIRES
S tendu dire , d'un air capable , à des
vieillards qui avaient oublié leur âme : Ce sont des vapeurs, ^c'est la
jeunesse qui la tourmente , cela se passera avec quelques sôms I Et Ton
appelait un médecin. Moi-même, à ce moment, où le ciel semblait dévoiler
mon avenir à mes yeux , devant cette épouvante qui me tenait , je fis
comme ces vieillards ; je combattis mon désespoir ; je rentrai mes larmes; je
ne voulus pas croire à mon âme qui se soulevait tout entière, et je répondis :
— Je suis malade , j'éprouve un malaise horrible ! Gomme s'il était plus
naturel et plus raisonnable de souffrir de son corps que de son cœur. —
Voulez-vous que vous reconduise? médit Marianne. — Non, non! m'écriai-
je soudainement; je m'en irai seule. Seule ! j'avais besoin d'être seule.
Avant ce temps, c'était pour marcher plus

ou DIABLE. Un libre et plus gaie dans mes heureux rêves; en ce moment , c'était pour pleurer. Je repris tristement le chemin de la maison. Arrivée à Tendoir où Tinconnu m'avait parlé, je m'arrêtai involontairement. Cependant je ne pensais pas à lui. Sort il donc de Tâme des émanations sympathiques qui flottent dans Tair ? Oh! pauvre enfant que j'étais , je m'arrêtai et je regardai tristement autour de moi. Cet endroit du chemin avait déjà pour moi un souvenir que je cherchais. Tout cela fut rapide et insaisissable; il n'y avait ni désir ni regret; mais quand je rentrai à la maison, j'avais le cœur ému et serré. Mon désespoir s'était enfui ; je n'avais plus envie de pleurer, mais j'aurais voulu encore être seule. Hortense me trouva dans le salon , et me dit : — Henriette , il faut penser à t'habiller ; nous avons quelqu'un à dîner. — Qui donc? lui dis-je aussitôt , comme si elle m'annonçait une nouvelle bien extraordinaire. — Un jeune homme., M. Lannois , que son 1. «6

242 LES UËMOIRES père a envoyé passer quelques mois ici pour y apprendre la conduite d'une fonderie. ' ^ Ab I il va demeurer plusieurs mois ici? lui dis-je. — Sans doute. , . Mais qu'as-tu donc 9vec ton air surpris ? est-ce la première fois que cela arrive? Va rhabiller ! J'avais seize ans ; toutes mes pensées tristes s'envolèrent , et je me fis une fête de la surprise de M. Lannois. Pour la rendre plus complète, je voulus qu'il vît dans toute son élégance la demoiselle qu'il avait traitée en paysanne. Je préparai ma robe la plus fraîche avec les plus belles broderies, je m'apprêtai à lui paraître bien rjchement vêtue poqr que le contraste fût grand : c'étaient mes bonheurs d'enfant qui me reprenaient. Mes sensations de jeune fille reprirent bientôt. Pardonnez-moi, vous qui me lisez; mais seule peut-être et du fond de ma tombe vivante, j'ai le droit de dire les secrets d'un cœur de femme; ma pensée changea tout h coup : je reculai devant Tidée de plaisanter même en pensée avec cet inconnu , et je serrai ma belle robe brillante ;

The text on this page is estimated to be only 22.65% accurate

DU DIABLE. 343 je m[^]ba))illai mod6it0nient , et ja trouvai qyeje
lui paraîtrais «ainsi plus belle que parée , b[^]ile cpmme doit l[^]être une jeune
fille sérieuse , car j[^]étais devenue sérieuse. Quand je descendis y oq se
pron[^]eqait dans \p jardin. Je le reconnus causant avec mon frère ; lorsquUI
me vit, sa surprise fut extrême; il 4avint si troublé que mon frère s'en
aperçât y et que j'en fus charmée. — ûu'avez

244 LES MÉMOIRES sans comprendre qu'il y avait déjà de
l'orgueil dans cette gaieté. Le trouble de Léon alla jusqu'à la tristesse ; il
était si jeune aussi , il avait alors dix-huit ans ; il fut blessé de la raillerie qui
l'accueillait , et ne sut que répondre. — Voyons , lui dit mon frère , qu'est-il
donc arrivé ? Il me plaisait si bien , ainsi timide et embarrassé , que je ne
voulus pas Taider , et enfin il murmura d'une voix douce et suppliante : —
J'ai rencontré mademoiselle enveloppée d'un cape, je Tai prise pour une
paysanne, je lui ai demandé mon chemin. -r D'un ton peu respectueux , sans
doute ? dit mon frère. — Je ne crois pas avoir été grossier... mais vous
savez ... on dit. . . — ' Oui , reprit mon frère en riant , dans notre pays on a
une façon de parler assez leste , et Ton crie volontiers : hé y la fille ! — Oui
, monsieur. — Eh bien ! faites vos excuses à la demoiselle, qui vous
pardonne, j'en suis sûr.

DU DIABLE. 245 Mon frère s[^]éloigna , fort indifféremment , et nous restâmes en face Fun de l'autre . Léon n'osait lever les yeux sur moi j son embarras me paraissait aller trop loin et commençait à me gagner ; je le vis relever en rougissant la manchette de son habit , et détacher un petit cordon de cheveux qu[^]il me présenta. — A la place où vous vous êtes arrêtée, me dit-il , vous avez laissé tomber ce bracelet , et il faut bien que je vous le rende. Sans attacher d'importance à cette restitution, elle me parut si tardivement faite , que je ne pus m'empêcher de dire à Léon : — Quand l'ai-je perdu? — Quand vous avez tendu la main hors de votre cape , je Tai vu tomber. — Et vous ne m'en avez pas avertie? — J'étais si troublé ! A votre main , une main blanche et fine , j'ai vu que je m'étais trompé... C'est alors que je vous ai appelée mademoiselle. . . Et puis , après ma grossièreté , je n'aurais plus osé vous parler ; d'ailleurs quand j'ai ramassé ce cordon , vous étiez si loin ! .

The text on this page is estimated to be only 25.32% accurate

! 246 LES MËttomES -^ De façon que si vous ne m^avies pas retrouvée, vous Tautiet gardé? Léon rougit comme un coupable , et répondit en se faisant une excuse d^une chose à laquelle ni lui ni moi ne pensions pas assurément. — .Ce bracelet li^a pas une valeur telle* . . •— Pour vous, peut-être; mais pour moi!... Je Tai fait avec mes cheveux ^ pour me parer le jour où ma sœur s^est mariée , et depuis il ne m^a pas quittée. Léon regardait cé bracelet d^un regard plein de charmante tristesse , et il reprit asset vivement : — J^avais bien vu tout de suite qu'il était de vos cheveux , et c'est pour cela... — Eh bien ! dit mon frère en se rapprochant, la paix est^ôte faite? — Tout à fait, lui répondis-je avec assurance. Et je m^apprétais à passer mon conion de cheveux à mon bras. Par un de ces avertissements dû cœur que , même en ce moment , je ne pourrais expliquer, je levai les yeux sur Léon. Ses regards étaient attachés sur mes

bu DIâBLë. 247 mains, et suivaient attentivement le bracelet; ses regards m'arrêtèrent, et, au lieu de l'attacher à mon bras, je le mis dans ma poche. Un triste sourire effleura les lèvres de Léon. J'avais donc compris qu'il mettait du prix à ce que ce cordon, qui avait entouré son bras , vînt entourer le mien , et il devina de même que je ne voulais pas lui accorder cette faveur. O frêles et doux souvenirs de ce saint amour que je lui ai voué , descendez dans ma tombe , jeunes et tendres comme vous avez été! Revenez tous pour que mon œil, arrêté sur votre ombre légère , s'y repose de ses larmes et de l'aspect glacé de cette prison muette. Faites-moi regarder doucement en arrière , moi devant qui l'Espérance ne marche plus. Souvenirs heureux! oh ! que vous m'avez doucement bercé le cœur, lorsque je vous ai compris plus tard , lorsque, arrivée à l'aimer de toute la puissance de mon âme , j'ai senti que toutes ces fugitives inspirations avaient été les premiers tressaillements de la passion qui devait s'emparer de moi! Oui, oui, cet amour qui m'a pénétré et brûlé dans

248 LES JHÉMOIRES toute la profondeur de mon âme , cet amour qui m'a égarée, c'est lui qui déjà me troublait du vent tiède de son aile. Depuis l'arrivée de Félix j'avais froid hors moi et en moi , et j'ai fait comme l'enfant qui a froid, j'ai ouvert les plis de ma robe pour me réchauffer le sein à cette chaude haleine ; et je l'ai respirée pour m'y baigner le cœur. Oui , c'était l'amour qui déjà , sans me parler, me nionltr^it du doigt un chemin inconnu , et qui m^a menée à la mort 1 Hélas ! j'ai suivi ce sentier sans savoir ce que je faisais. Plus tard cependant j'ai compris que, si je l'avais bien voulu , j'aurais su ce que j'éprouvais ; car on ne change pas ainsi pour rien en un moment, sans qu'il y ait autre chose dans la vie qu'une rencontre indifférente et un nouveau venu qui s'en ira. Tout l'effroi profond que m'avait causé Félix n'avait poigne mon cœur que dans des heures de solitude et de jour; le léger tressaillement qui m'agita à la vue de Léon m'empêcha de dormir paisiblement toute la nuit. J

DU DIABLE. 249 Et pourtant ce n'est pas à lui, à lui Léon, que je pensai ; ce n'est pas son image qui passa devant mes yeux fermés ; ce n'est pas sa voix qui murmura à mon oreille : c'était un être inconnu, sans forme > qui m'obsédait et me parlait ainsi. Une seule fois en ma vie j'avais senti un trouble pareil : c'était un jour où nous devions aller revoir dans la montagne la grotte des Fées , si merveilleuse et si splendide ; il fallait s'éveiller de bonne heure ; je ne dormis pas, et toute la nuit je vis des montagnes et des grottes imaginaires ; mais jamais celle où je devais aller. Ainsi Léon ne m'apparut pas , mais quelque chose qui me venait de lui , comme les grands rochers de mon imagination me venaient des rochers de nos enchanteresses. Ge pressentiment d'amour m'atteignait comme un génie ami , comme un sorcier divin qui frappe notre âme de sa baguette magique , qui ouvre toutes les sources de notre amour^ les fait couler hors de nous ; et puis se présente le voyageur

290 LES MÉMOIRES altéré qui tend sa coupe, la remplit des larmes heureuses de notre ftme , et s[^]en abreuve* Et cela fut ainsi pour moi le matin de cette nuit si doucement agitée : je me levai avant tous, j[^]ouvris ma fenêtre, et, la première chose que je vis, ce fut Léon, arrêté, et les yeux levés sur ma chambre. Sialorsiln[^]éprouva pas que je devais Taimer un jour, si alors , comme le voyageur altéré , il ne tendit pas son âme pour recueillir en lui ce flot d'émotions qui s'échappait de moi , c'est qu'il était timide et bon ; car il y eut un moment, un moment d'un éclair , où toute ma joie dut éclater et sourire sur mon visage 1 Puis, avec la même rapidité il me sembla que tous ces trails épars de mes rêves , que toutes ces formes indécises de fantômes légers qui m'avaient poursuivie, s'éclairaient , s'assemblaient soudainement , se dessinaient avec netteté , et je reconnus que c'était Léon qui avait erré dans la nuit que je venais de passer. Alors j'eus peur[^] alors je me retirai de ma fenêtre : je reculai vivement , et je tombai assise sur le bord de mon lit, la main sur mon cœur, qui battait comme si j'avais long

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

DU DIAFILË. 251 temps couru. Avais-je donc fait bien vite un bien long chemin dans l'ardour? Cependant, bientôt les occupations de la journée, les occupations des jours suivants, apaisés ces mouvements tumultueux, et je ne sentis plus d'agitation; mais déjà ma vie était comme l'eau de la fontaine où a passé l'orage, l'eau redevient calme; mais elle n'est plus limpide. Mon âme n'était plus agitée, mais elle était troublée. Il faut, pour que l'eau de la fontaine laisse dormir au fond de son lit le limon du torrent, que de longs jours paisibles et sereins lui rendent son cristal. Quant à moi, à travers mes pensées troublées, je ne voyais plus le fond de mon cœur, et je n'eus pas le repos qui devait leur rendre leur innocente transparence. Depuis quinze jours je ne voyais plus Léon qu'aux heures des repas, et quelquefois le soir dans les réunions de la famille» Il était respectueux et attentif pour mes vieux parents, gai et empressé avec Hortense, si taquin, et si complaisant pour mes petites nièces, que les deux enfants

LES MÉMOIRES Tadoraient. Pour moi seule il était réservé et triste ; quand je lui parlais, il rougissait; quand je lui demandais un service, lui si leste, si empressé , si adroit y se le faisait toujours répéter, et faisait toujours quelque maladresse. J'avais souvent entendu parler confusément de Tamour qui avait adouci les caractères les plus farouches ou donné de la grâce aux plus gauches, et je comprenais que c'était le même pouvoir qui enlevait la grâce et donnait de la sauvagerie à Léon. Je sentais que , pour lui , je n'étais pas ce qu'étaient les autres. Que j'aie appelé ce sentiment de son vrai nom, que je me sois dit que c'était de Tamour, non; car il me rendait heureuse , et l'on m'avait fait peur de l'amour ; on me l'avait montré comme un ennemi. En aimant Léon , en m'en sentant aimée , je me défendais de regarder ce que j'éprouvais : et lorsque dans cette solitude, où j'ai appris tant de choses , j'ai pu lire dans d'autres livres que mon cœur , je me suis toujours étonnée que Juliette^ la fille de Gapulet, n'ait pas dit

DU mABLE. • â55 au beau jeune homme qui la charme ^ comme Léon me charmait : Roméo, ne me dis pas que tu es JAontaigu, car il faudrait te. haïr. Cependant un jour vint où je ne doutai plus de Tamour de Léon y où ce sentiment s^ éclaira complètement pour moi ; ce fut le jour où je compris qu'il détestait le capitaine Félix. Ce fut à Foccasion de Fouvrier malade que j'allais voir quand je rencontrai Léon pour la première fois. J'avais obtenu de mon frère qu'on ne le rayerait pas du nombre des ouvriers ; -mais le capitaine s'était refusé à ce qu'on lui payât le prix des journées manquées. C'eut été, disait-il, d'un fatal exemple pour beaucoup de paresseux qui eussent trouvé commode de gagner leur argent dans leur lit. Depuis ce temps , je ne pensais plus à Ma>rienne ni à Jean-Pierre son mari ; déjà je n'avais plus le temps de m'occuper des autres. Voici ce qui arriva : c'était à l'heure du dîner : le capitaine et Léon ne se rencontraient guère qu'à cette heure ; car celuirci se retirait presque toujours de nos soirées pour travailler.

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

•Ki LES MÉMOIRES Le capitaine s[^]adressant à L[^]n , lui dit d'une voix dure : — Jean-Pierre est venu à la Forge aujourd'hui? — Oui y monsieur. — Il est allé dans les bureaux ? — Oui , monsieur. — Il a reçu de Targent? — Oui , monsieur. — De qui? — De moi. — Sur quelle caisse Favez-vous pris, monsieur Lannois? Léon y en qui je voyais bouillonner la colère, devina sans doute que le capitaine voulait contester le misérable paiement qui avait été fait, et il répondit avec dédain et en tournant le dos à Félix : — Sur la mienne, monsieur. Le capitaine , qui avait , à ce que je crois , un parti pris de faire une mercuriale à Léon sur ce qu'il avait osé se permettre , fut si déconcerté de cette réponse qu'il en devint tout pâle.

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

DU DIABLE. Wi Mais il nd savait comment se fiàcher y ft, dans son impuissance, il ajouta: — Il parait que Jean-Pierre vous a rendu d^importants services. Le ton dont ces paroles furent prononcées irrita Léon et le fit sortir de sa timidité , et il répliqua avec une exaltation triomphante : --« Oh 1 oui y monsieur, oui ; il m^a rendu un grand service. — Durant sa maladie ? — Durant sa maladie. — Et lequel? Léon sourit , tout son visage changea d^wpression ; de la colère qui Tagitait il passa à une douce et triste soumission ; il posa la main sur son cœur , et levant sur moi un regard où popr la première fois il osa me parler , il répondit : — Oh ! ceci est mon secret , monsieur. — C^est sans doute aussi celui de Jean-Pierre, dit le capitaine , et je serai bien aise de le savoir. -* Vous pouvez le lui demander.

âS6 LES MÉMOIRES -- Je me serais fort bien passé de votre permission. — Je n'^i doute pas , monsieur. Pendant les derniers mots de cette conversation , Félix n'avait cessé de m^examiner , car il ^ avait surpris le regard de Léon , et ce regard m'avait troublée. Je Tavais coinpris , moi. Il voulait me dire : C'était pendant que vous alliez chez Jean-Pierre que je vous ai vue pour la première fois , et voilà ce service que j'ai récompensé... Le dîner fut silencieux ^ car cette petite explication avait eu lieu devant tout le monde , et chacun était gêné. Moi seule affectai une grande aisance. Comme j'avais compris T^veu de Léon, j'avais compris le soupçon de Félix ; et , pour la première fois, je trouvai une sorte de joie à le tromper. Léon se retira , et nous restâmes seuls avec mon frère et sa femme. Hortense se plaignit doucement à son mari de la dureté de Félix. — Moi , je n'ose lui parler, lui dit-elle; mais toi , tâche de lui faire entendre raison. Ce jeune

The text on this page is estimated to be only 22.85% accurate

bu uiAfiu:. Mt homme est bon, laborieux, et Félix le traite I mal. Je fus 81 reconnaissante pour Hortense que ma pensée parut sans doute dans mes yeux j et que mon frère qui me regardait secoua doucement la tête. — Oui, dit-il, Félix le traite mal , il ne Taime pas ; et comme je ne veux pas que ce jeune homme ait à se plaindre de nous , je (rouverai un prétexte pour le renvoyer à son père. — Oh ! m'écriai-je avec une colère douloureuse , ce serait Irop injuste î — Ce serait plus raisonnable , répondit sévèrement mon frère , en me regardant d^un an* scrutateur. Je baissai les yeux, et il s'éloigna après avoir fait un gigne a Hortcuise qui m^examinait aussi. £n devinant mon seeret, on m'avertit que j^en avais un. Ce fut la première fois que le nom d'amour me vint*expliquer la préférence que j'avais pour Léon. Cependant, si Hortense, si ma sœur m^avait tendu la main dans ce moent et m'eût dit : Henriette, l'aimes-lu ? je hii l. 47

itS» LES MÉMOIRES aurais répondu en me jetant dans ses bras , en fondant en larmes^ en lui jurant de ne plus Faimer ; car ç^était , selon les idées de notre famille., un crime que Famour. Mais Hortense, d^ordinaire si bonne et si douce pour moi , se montra gauchement sévère; elle crut devoir Me ranger du parti de Félix , qu^elle venait de blftmer y parce qu'elle supposa qu'il avait besoin d'être défendu dans mon cœur , et elle me dit avec autorité. • -*- Henriette , je viens d'avoir un tort en blâmant la conduite de mon frère , n'eu aie pas un plus grand en le condamnant légèrement. Cette admonestation me blessa ; et y profitant de ce que je n'avais rien dit qui pût la motiver , quoique assurément je sentisse que je la méritais au fond du cœur, je répliquai avec aigreur : — Moi, condamner le capitaine Félix! je n'ai pas parlé de lui , jeti'ai pas même prononcé son nom. Ma façon de répondre blessa Hortense , et elle me dit sèchement :

The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate

DU DIABLE. S9B — Vous 9ave« bien ce que je yeux Vous dire ,
mademoiselle. — Ce que vous Voulez me dire, f épétôï

The text on this page is estimated to be only 26.03% accurate

m) LES MÉMOIRKS assez long, durant lequel elle chercha à pénétrer jusque dans mon âme : — Henriette , ma sœur , prends garde d'être imprudente, et souviens-toi de ce que tu as promis. Félix t'aime. J'aurais voulu douter de mon cœur, qu'on ni^aurnit forcé d'y voir clair. Oui, je le pense encore, oui, peul-être saus cet avertissement aurais-je laissé se calmer, dans l'ignorance de ce qu'il étail, ce trouble incomiu de ma vie. Mais lorsqu'on lui eut donné un nom , quand on Teut appelé amour , quand o:) lui mit sur le front sa couronne de feu , quand je sus qui il était, je fus curieuse de le voir, de le regarder, de le mesurer, ne fût-ce que pour le combattre. Avant ce jour, Léon habitait mon âme. sans l'occuper ; à partir de ces paroles , il en devint toute l# pensée. J'aimais Léon , on me l'avait dit, était-ce donc vrai? Je me consultai, et alors je fis en moi-même d'étranges découvertes. Le visage de Léon ; ses yeux doux et purs , ses beaux et longs cheveux Mouds, sa noble tournure,

DU DIABLE. mi sa ydil8U8?e et cbantaûte , ses gracieux
bocbements de tête quand il jouait des. colères d'enfant contre mes petites
âièces; tout cela s'était gravé en moi sans que j'eusse pensé à Fobserver. Je
le connaissais mieux que je ne connais* sais mou père/ mon frère; je le
connaissais mieux que tous ceux avec qui je vivais depuis longues années.
Il me isemble que j^aurais parlé pour lui , trouvé ses réflexions , fak ses
gestes , tant j'étais pénétrée et pour ainsi dire vivante de cette existence qui
n'était pas la mienne. Je fus épouvantée d'être ainsi- en moi-même au
pouvoir d'un autre ; ma fierté s'indigna d'être à la merci d'une vie en qui la
mienne n'apportait peut-être aucun trouble , et la peur de n'être pas aimée
me prit soudainement. L'amour ! Oh ! l'amour est comme toutes les
puissances supérieures, tout lui sert, l'abandon et la résistance. J'aurais aimé
Léon si je ne Tavais pas redouté , je l'aimai parce que je le craignis. Eb,
mon Dieu ! pouvais*je ne pas l'aimer? n'est-il pas des pentes si rapides
qu'on y tombe parce qu'on s'agite pour les remonter et qu'on y tombe

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

â6S LES MEMOIRES aussi parce qu'on ne résiste pas à leur rapidité ?^ Je l'ai éprouvé , moi ; car cette image de Léon m'épouvantait ; elle s'asseyait si près de moi dans mes nuits , elle me quittait si peu durant mes jours que je la trouvais importune , presque audacieuse ; elle s'emparait de moi et m« parlait en maîtresse. Je voulus m'arracher à cet entraînement. Mais tout ce qui m'avait soutenu jusque-là, occupations, prières, travail , tout cela semblait me manquer, tout cela fuyait quand je voulais m'y appuyer. C'était comme le sable des bords du précipice, qui cède dès qu'on y cherche un soutien : il me semblait qu'un soleil de feu eût plané sur ma vie, et réduit tout en poussière en n'y fécondant que Taiiour. Hélas ! hélas ! je m'explique mal. Je ne me rendis pas alors un pareil compte de mon âme. Toutefois je pris une résolution solennelle, je ne voulus pas que Léon se doutât de l'obsession de sa pensée , et , pendant un mois entier , je m'appliquai à être désobligeante. Il fallait que l'effroi que j'avais de moi-même fût bien grand , pour que je n'eusse pas pitié de la tristesse de

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

DU DIABLE. 365 Léon. Il était si malheureux! Ah! ce malheur me disait si bien à quel point il m'aimait, que ce malheur me plaisait, et je l'aimais en secret de souffrir ainsi. La seule épreuve qui me fut dure à supporter, et que Dieu me pardonne cette lutte, puisque j'en sortis victorieuse, là seule épreuve où je sentis fléchir mon courage, fut la joie du capitaine. Que Félix fût malheureux de ma froideur, c'était mon droit; je le sentais, car je souffrais aussi : je ne le lui disais pas; mais, par un accord tacite avec moi-même, je comprenais que j'avais droit de blesser celui pour qui j'avais tant de consolations cachées en moi : mais que Léon eût à subir les regards triomphants et les railleries froides du capitaine, c'est ce qui m'irritait, c'est ce qui m'eût cent fois poussée à dire à Léon : Je mens quand je détourne mes yeux de toi ; je mens quand j'évite ta rencontre, je mens quand je te parle sans bonheur et que je t'écoute sans paraître t'entendre !
Otti, j'aurais l'eusse averti, si je ne l'aurais aimé à

S6i LES MËMOIKES ce point que j'éprouvais qu'une fois l'Aon cœur ouvert, toute ma vie s'en serait échappée pour aller à lui. Il m'aimait aussi lui , et je le savais moi. Cette aventure de Jean-Pierre m'avait été expliquée) par cela seul que personne n'avait pti la comprendre. Félix avait interrogé ce pauvre homme , et ce pauvre homme lui avait dit qu'il n'avait rien à répondre à ces questions ; non-seulement il n'avait rendu aucun service à Léon, mais » lorsque celui-ci lui avait donné de Tarifent , il Tavait vu pour la première fois. On attribua la réponse de Léon à une mutinerie d'enfant. Moi seule je savais le service que lui avait rendu Jean-Pierre ; n'allais*je pas chez ce pauvre malade lorsque Léon me rencontra ? Cependantunjourdevaitvenirquidevaitm'arracherà cette rude tâche de froideur que jem'étais imposée. On ne parlait plus de renvoyer Léon ; il était si laborieux, si doux, si soumis; ce nuage de soupçon qui avait existé sur lui et sur moi s'était dissipé; moi-*mêmeje reprenais quelque sécurité^

BU DIABLE. 265
Un événement imprévu me montra que je n'avais gagné de repos que hors de moi. Parmi les plaisirs de mon enfance, j'avais gardé celui de cultiver de mes mains un coin écarté et bien étroit de notre jardin. Il arriva que des magasins ayant été construits tout près on voulut faire un chemin pour y conduire nos marchandises à travers le parc : ce chemin m'enlevait mon petit parterre , tout riche de rosiers que j'avais élevés et que j'aimais. Si mon frère m'eût dit simplement ce qui allait arriver, peut-être n'eussé-je pas pensé à me plaindre de ce hasard ; mais il advint que j'entendis Félix donner l'ordre au jardinier d'enlever toutes mes fleurs pour que les terrassiers pussent travailler le lendemain. Je voulus résister; il essaya d'abord de me plaisanter, je ne répondis que par des reproches sur sa maladresse à faire tout ce qui pouvait me blesser ; son naturel l'emporta , il me répliqua durement , et je courus cacher mes larmes dans ma chambre. On m'laissa; j'entendis murmurer, sous mes

The text on this page is estimated to be only 24.77% accurate

966 LES MÉMOIRES fienéfres, des mots qai oie firent pitié pour celui qui les proDonçait. — G^est un caprice de petit fille , disait le capitaine ; j^aime mieuiL celui-là qu^ua autre : qu'elle pleure ses roses , cela n^est pas dangereux. - Hortense cherchait à lui persuader de monter pour me calmer. — Elle tient à ces misérables fleurs ^ lui disait-elle. — Eh bien l répondit Félix, demain ou aprèsdemain je tes ferai enlever avec soin et on les plantera où elfe voudra ; mais que j^ailte lui de^ mander pardon de ce que je fais tes affaires de Fa Forge! je ne veux pas la mettre sur ce pied-fà. Ce ton , ces paroles de Félix ne m'irritèrent pas d'abord : oui , je le diâ, j'eus pitié de cet homme qui se tuait aussi gauchement dsms^ uni cœur ou il avait placé une espérance. Purs, mon frère étant survenu , îl eut le malheur de dire que je serais touchée de la galanterie du capitaine s'il daignait prendre le soin de conserver mei pauvres rosiers.

The text on this page is estimated to be only 22.30% accurate

DU DIABLE. 267 Avoir une reconnaissance pour Félix , avouer qu'il pourrait faire quelque chose d'obligeant à mon intention , cela me aenibla un malheur plus grand que tous les autres; Je ne puis dire pourquoi, mais cela m'irrita , et je n'eus plus qu'une pensée , ce fut, quand la nuit serait venue, d'aller h mon jardin, de le détruire, de le ravager, pour que Félix ne me le sauvât pas : j'aoraîs bai mes roses s'il le» eât conservées. J'étais si exaspérée qu' je compris qu'on peut tuer son bonheur, en des moments pareils, pour ne pas le devoir à des soins qui vous pèsent. J'attendis donc , et quand l'heure du sommeil eut sonné pour tout le monde , je sortis doucement de la maison , je me glissai comme une fille eoopable le long dis «liées et des massifs, et, pleine d'une émotion colère et triste^ j'appro^ chai de l'endroit oo j'allais briser ces frêles arbrisseaux , mes compagnons d'enfance. Cette idée m'avait turtoet déterminée. Félix était devenu pour moi l'image vivante de mon malheur, éL oomnae il avait éteint mes beaux rdves , j -aimais a me dire que c'étaïMui qui dévastait aussi

The text on this page is estimated to be only 27.39% accurate

368 LES MÉMOIRES mes belles fleurs, et, par un besoin de souffrir de sa main, je m'écriais en moi-même : — Ah ! cet homme est le mauvais génie de tout ce que j'ai aimé ! J'étais à quelques pas du petit carré vers lequel je me dirigeais , quand j'entendis un léger bruit. La frayeur d'être surprise dans ce qui m'avait semblé d'abord une vengeance légitime , et dans«ee qui m'apparut tout à coup comme une colère ridicule , cette peur fit que je me cachai ; mais, le bruit continuant à se faire entendre, j'en voulus savoir la cause. Je parvins à petits pas jusqu'auprès de mon jardin de roses. C'était là qu'on travaillait : un homme était penché vers la terre; il enlevait les fleurs avec soin , les déposait avec une tendre attention sur une brouette, qu'il poussa bientôt vers une autre partie du parc. Je le reconnus : c'était Léon. Oh ! comment pourrais-je dire ce qui se passa en moi? Une joie céleste tomba dans mon cœur; elle le remplit tellement, qu'elle m'enivra et déborda ; je fus forcée de m'appuyer contre un arbre, et je sentis des larmes couler sur mes

The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate

DU DIABLI.. iSè joueâ : et mes fleurs, mes belles fleurs, que je les
aiimai ! qu^elles me devinrent chères et pré-cieuses! Dès que Léon fut
éloigné, je courus vers celles qui restaient encore , et je les regardai Tuiie
après Tautre; maisTidéede les briser ra^eût révoltée ; elle m'eût semblé une
odieuse ingratitude. J'étais seule, la nuit m'enveloppait d'ombre ; je pris une
rose , la plus belle , je la coupai , et là , dans une folle extase d^aniour,^
ouvrant un pa^^sage à cette passion que je renfermais depuis si longtemps ,
je pressai de mes baisers cette rose ainsi sauvée. Puis , entendant venir Léon
, je la jetai à terre pour lui , comme s'il devait la reconnaître ; j'en pris une
autre pour moi , comme s'il me l'avait donnée, et je m'enfuis, la tête et le
cœurperdus, é|;a;'é\$, comme si cel échange de fleurs, que j'avais fait à moi
seule, avait été l'aveu de son amour et du mien. Le lendemain, j'éiais
heureuse et rayonnante; » Léon m'aimait, Léon m'avait sauvé du besoin de
remercier Félix. Je l'aimais de son amour et de mon aversion pour un aulre.
Pourtant je n'é

970 LES MÉMOIRES tais pas méchante : si Félix eut voulu rester un ami pour moi, je Taurais apprécié ce qu'ilya* lait; mais une fatalité cruelle lui inspirait tou* jours des choses qui devaient lé perdre dans mon cœur , et me pousser dans une voie où j'aurais voulu ne pas avancer .^ Chacun s^aperçut le lendemain de ce qui était arrivé , et dès le matin on en causait avant que je fusse descendue. Cela se trouvait un dimanche y de façon que tout le monde était réuni pour le déjeuner. Félii entra au moment où , après avoir embrassé ma famille , je répondais au salqt de Léon. Félix s'arrêta à la porte , et, me confondant avec Léon dans un même regard , il dit y en voulant dissimuler, sa colère sous un air de gaieté railleuse : — J^ai du malheur , Henriette , j'avais fait préparer un endroit charmant du parc pour y transplanter vos rosiers , mais une main plus habile et plus prompte m^a prévenu. Ce regard de Félix ^ en nous rassemblant sous une même accusation, m'inspira Tidée

DU DIABLE. 871 soudaine de me faire la complice de ce crime qui le blessait tant. — Vraiment l lui dia-je en faisant Tétonnée, qui donc a pu commettre cette ^lanterne malavisée? — Je ne le connais pas encore , répondit Félix d'uatou tout à fait irrité, sans cela je Taurais déjà remercié, moi, de son attention pour vous. Félix avait adressé du regard cette espèce de menace à Léon. Celui-ci semblait prêta éclater : j'intervins, — Vous lui en voulez donc beaucoup? lui dis-je en riant. — Assez , repartit Félix, pour lui donner une leçon. — Comme les donnent les capitaines? repris-je en voyant la colère s'allumer sur le front de Léon , les armes à la main , sans doute? — Pourquoi pas? dit Félix en regardant toujours Léon. — Eh bien! repartis-je après avoir pris une

^n LES MÉMOIRJiS paire d^épées suspédués dans la salle à
tnanQer , me voici prête à la recevoir. Je tendis une épée au capitaine y et je
tirai Tautre de son fourreau, en ipe mettant» en garde. — Quoi !• s^écria
Félix , c'est vous ! — C'est moi , lui dis -je , qui suis la coupable ; allons,
capitaine, en garde! Je m'avançai sur lui i'épée haute ; il recula en rougissant
de colère. Ma famille, qui n'avait vu dans tout cela qu'un enfantillage , se
prit h rire. Mon père et Hortense se mirent à dire gaiement : — Allons,
Félix, défends-toi; elle te fait peur? Seule je devinai la colère de Félix, car
seule je compris que je venais de le rendre ridicule devant celui qu'il eût
voulu anéantir; cependant il se remit , et reprit avec assez de présence
d'esprit, car il ne soupçonna pas un moment que je pusse mentir : — Vous
êtes plus adroite à manier l'épée que la bêche , ma chère Henriette , car vous
avez

The text on this page is estimated to be only 21.81% accurate

DU DIABLE. 273 bien étrangement replanté lous ces beaux rosiers que TOUS aimez (ant. Léon fut tout interdit , et moi , qui voulais qu'il fût heureux comme je l'étais, je répondis : — Ils me plaisent comme ils sont. — Eh bien ! dit mon père , Henriette nous montrera cela après déjeuner. Ce fut mon tour d'être embarrassée , car j'^avais bien vu Léon emporter mes rosiers, mais je ne savais où il les avait mis. — Volontiers, répondis-je à tout hasard, et comptant m'écapper avant tout te monde pour découvrir cet endroit. Pendant le déjeuner, j'examinai le visage de Léon. Il n'osait croire sans doute à ce que ma conduite devait lui faire supposer. Peut-être, si je t' {(vais vu radieux , je me serais repentie de m'être aussi imprudemment mise dans sa confidence , d'avoir accepté si complètement ce dévouement de bons soins ; mais il passait si rapidement d'une joie douce à une incertitude tremblante ; que je lui pardonnai mon imprudence; la timidité de son espérance me charma.

' 374 LES MÉMOIRES Moins il osait envers moi , plus je me sentais hardie envers lui. Cependant on continuait à me parler de mon jardin , et Ton me demanda quel endroit j'avais choisi pour Ty transporter. — Mais un endroit charmant, vous verrez. — Pour nia part, dit Félix, il m'a fallu suivre la trace de la roue de la brouelte pour le découvrir. Je pensai que cet indice pourrait me {][uider , mais Félix ajouta : — Et si le jardinier eût eu fini de ratisser les allées comme à présent, je déclare que jamais je n'aurais été chercher un parterre de roses où vous Tavez caché. Le parc est assez grand pour que je fusse moi-même assez embarrassée de découvrir mon nouveau parterre. Je commençais à trembler de mon mensoiïge. — Mais où diable Tas-tu donc caché? me dit mon père. — Je vous y mènerai. — Félix , dites-nous cela ^ ajouta mon père.

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

DU DIABLE. 276 -^ ie ne ferai pas une maladresse de pins , en enlevant à Henriette la surprise qu^elle vous ménage. Félix avait du malheur, il repoussait pour ro'obliger le seul service qu^il pût me rendre. Quant à Léon , il ne pouvait comprendre mon embarras y puisqu'il ignorait comment je savais que mes rosiers avaient été déplantés. Bientôt on se leva de table , et Léon disparut ; j^étais fort en peine de ce que j'allais faire. On me pressait , je pris un parti , et je priai qu^on me suivit. A tout hasard , je comptais faire errer ma famille dans le parc , et profiter de Tinstant où je trouverais mon parterre comme si j'avais choisi le chemin le plus long. Mais mon père était fatigué j il me prit le bras. — Allons j me dit-il , et ne nous fais pas courir i j'ai de vieilles jambes qui ne plaisantent plus. Ce fut alors que mon embarras fut à son çom» ■ ble y et ce fut alors aussi que cette sainte divination qui éclaire les cœurs vint me tirer de cet embarras. Â défaut d^un mot dû coupable, à dé

276 LES MÉMOIRES
fant d'une trace sur la terre , je cherchai le
fil invisible et léger qui avait dû conduire Léon. Léon avait dû choisir
Tendroit du parc où je me plaisais le mieux, un lieu solitaire et couvert, où
j'aimais à aller m'asseoir seule sur un banc de bois. J'y marchai avec la
certitude de ne pas me tromper ; on me suit , j'arrive et je découvre mes
rosiers disposés autour de ce banc , où j'avais tant de fois pensé au bonheur
avant de connaître ni Félix ni Léon. Ce fut encore pour moi une nouvelle
joie, non pas que Léon eût choisi cet endroit; dans ma pensée il ne pouvait y
en avoir d'autre ; mais je fus heureuse de l'avoir si bien deviné. Hélas!
toutes ces choses, qui paraîtront peut-être puériles à ceux qui me liront, ont
été les plus grands événements de ma vie. Ce fut ainsi que je marchai seule
dans ma passion. Puis, vint bientôt le jour où nous marchâmes à deux. Car
jusque-là j'avais aimé Léon, Léon m'avait aimée ; mais il me semble que je
n'aurais pas osé dire que nous nous aimions. Ce fut encore l'occasion de
ce jardin que commença

DU DIABLE. 277 notre intelligence , ce fut à cause de ce jardin que notre amour se confondit en une pensée unique. Depuis le jour dont j'ai parlé ^ mon parterre était devenu le but de notre promenade du dimanche après le déjeuner. Les fleurs en étaient devenues une propriété si exclusive , que , par un accord tacite, personne n'eût osé en cueillir une sans ma permission : par cela même elles étaient devenues précieuses : c'était une faveur que de les obtenir. Mon père ne manquait jamais de me dire : — Allons, Henriette, fais-nous les honneurs de ton parterre. Et je donnais une rose à toutes les personnes présentes. Léon était venu plusieurs fois, et comme aux autres je lui donnais une fleur; mais je la lui donnais devant tout le monde, et je comprenais qu'ainsi je ne lui donnais rien. Un jour il arriva que j'avais fait ma distribution quand il nous rejoignit; nous quittions le parterre. Je n'aurais osé {^tourner cueillir une

The text on this page is estimated to be only 24.18% accurate

378 LES MEMOIRES i«or pottr Léon. Il s[^]approcha de moi, qui
marehaïs |a del*mère avec mon père. • — Vous êtes venu trop tard , lui dit
œIqi-ei* — Je n'aurai donc rien ? dit téon. Je ne répondis pas , mais je
laissai tomber la rose que je tenais à la main. Il la ramassa, la serra sui* son
cœur. J[^]attendais depuis longtemps ce moment de le payer de ses soins y
car je ne puis dire par quel charme iooui il devinait Inès pensées, et semblait
les accomplir avant que je les eusse exprimées. Je vis du bcHilieur dans ses
yeux et je fus heureuse. Depuis ce temps je ne lui donnai plus mes roses , je
les laissais tomber ; et puis il avait son rosier, un rosier où je ne cueillais de
fleurs que pour lui. Dire comment, sans nous parler, nous nous
comprenions, expliquer par quelle intelligence commune nous causions
avec la parole des autres, comment un regard furtif donnait à un mot indi
fièrent, prononcé par un indifférent, un sens qui n[^]était qu[^]à nous deux , ce
serait vouloir écrire l'histoire de notre vie, heure à heure, mi

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

DU DIABLE. 279 I note à minute. Cependdot tout eela était innocent ; ees gages si éphémères qu'il conservait avefe tant de soin, je les eusse donnés à un ami, et aucune parole n'avait dit encore à Léon que je les lui donnais à un autre titre. Un jour vint cependant où je reçus et rendis un gage qui délia pour ainsi dire le silence de nos cœurs. Qu'on me pardonne ces détails des seuls jours où j'ai senti la vie dans toute sa puissance ; qu'on ne rie pas de ces frêles bonheurs qui seuls encore m'aident à supporter le • r lourd malheur qui m'a frappée : ce sont les seuls moments du passé où je puisse endormir ma peine par le souvenir , et celui-ci me fut bien doux, non pas pour le bonheur qu'il m'apporta , mais pour le bonheur que je pus rendre; car j'avais raison de le penser : aimer c'est rendre heureux. C'était la veille du jour de ma naissance. Mon . père , ma mère , nies frères , jusqu'à mes nièces ^ me luttinaient en me menaçant de leurs cadeaux pour le lendematn.

380 LES MÉMOIRES — Ttt ne t'atteDds pa» à ce que je te donnerai, disait Tnn. — - Tu verras si je connais ton goût , disait l'autre. Chacun se promettait de me faire un grand plaisir ; Léon seul n'osait rien médire. Il ne se vantait pas^ mais il me regardait. Oh ! que c'est affreux de ne plus voir , de ne plus aimer. 0 mon Dieu ! quand ouvrirez- vous ou fermerez-vous tout à fait ma tombe ! Léon me regardait. Mon Dieu , quel charme avez-vous donc mis dans les yeux de celui qu'on aime? quelle lumière céleste, quel rayon éthéré en jaillit donc, qu'il pénètre dans Tâme comme un air qui fait vivre et qui parfume la vie? Léon me regardait , et je sentais mon cœur se fondre en joie sous son regard. J'étais sûre qu'il avait bien pensé à moi. Le lendemain venu, après que tout ^ le monde fut levé et fut venu m 'apporter , ceuxlà des fleurs , ceux-ci des bijoUx , je descendis dans le jardin. Léon s'y trouvait. J'étais résolue à recevoir ce que son regard m'avait promis.

DU DIABLE. 281 Je m'approchai de lui : il était tremblant ; il allait parler, lorsque Félix s'approcha et m'offrit une charmante parure. Léon se retira; mon regard le rappela. Je vis qu'il prenait une résolution; j'attendis. — Pardon, me dit-il, j'avais oublié; ce matin, en courant dans le parc, j'ai trouvé ce mouchoir; il est marqué à votre lettre ; je crois qu'il vous appartient , je viens vous le rendre. Je fus blessée d'abord : il avait trouvé un de mes mouchoirs et il ne le gardait pas! Je le pris sans le regarder et le remerciai sèchement ; il s'éloigna tout confus. En ce moment Hortense vint près de nous, et , m'arrachant vivement ce mouchoir, elle me dit : — Voyez la petite surnoise , elle a fait son beau mouchoir avant moi , elle y a travaillé la nuit pour l'avoir pour sa fête; ce n'est pas loyal. Mais comme il est joli ! je n'aurais pas cru qu'il vint si bien, car tu étais bien distraite en y travaillant. Je n'avais pas compris d'abord ; mais en regardant ce mouchoir je vis qu'il était absolument

Sfô LES MÉMOIRES pareil è celui que je brodais et qui n'était pas fiaï* C'était dono. la présent de Léon, on présent que je pouvais garder sans le caober, un iBOuchoir qui m'appartiendrait mieux que le mien; car moi seule saurais d'où il me venait. J'acceptai l'explication donnée par Hortense, et tout aussitôt je remontai chez moi ; je cherchai celui qui n'était pas achevé, je pris une bougie, je le brulai. Pouvais-je désirer avoir de moi rien qui pût rivaliser avec ce que m'avait donné Léon? Quand je descendis pour déjeuner , il était rêveur , il était triste et me regarda. Je tenais son mouchoir, je le passai sur mon front ; tout son visage s'illumina de joie. J'avais souvent entendu dire qu'il faut redouter les paroles de l'amour. Ce sont ses regards et ses douces extases qu'il faut craindre. Que m'eût dit Léon qui valût ce bonheur que je venais de lui donner? Il me revint au cœur, et je ne pariai pas pour qu'il ne m'en échappât rien. Puis nous allâmes faire notre promenade. Pour la première fois Félix nous accompagnait. Je fis ma distribution de roses , et Léon eut une

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

bU DIABLE. ^fiS des dernières qui restaient sur son rosier. Ce jour-là je la lui donnai en lui disant : Merci. Il la reçut avec transport. A ce moment Félix s^approcha» — Et moi , me dit-il , n'aurai-je rien ? — Si fait, lui répondis-je , et j'allai cueillir ' une autre fleur. — Serai-je moins bien partagé que Léon , et n'aurai-je pas comme lui une de ces belles V roses mousseuses qui sont là? — Il en reste si peu. — C'est pour moi que vous vqus en apercevez? J'avais trop de bouheur dans Tâme pour vouloir le compromettre. Je pris la plus belle rose et la donnai à Félix, qui me remercia. Je Voulus regarder Léon pour me faire pardonner ; mais il jeta loin de lui la rose que je lui avais donnée, et demeura à sa place immobile et dése^éré. Je compris sa colèi'e ^ car je venais de flétrir notre secret. Félix causait avec moi ; je lui répbajais à pein?: On Tappela el il s'éloigna

The text on this page is estimated to be only 26.02% accurate

t»4 LES MÉMOIRES de quelques pas : j'^onbliaï toute prudence .
je m'approchai de Léon. — Vous avez jeté votre rose? — Ce n'est plus la
mienne, c'est celle de tout le monde. — C'est mal ce que vous dites là. —
C'est mal ce que vous avez fait. — Vous qui rendez si bien ce que vous ne
trouvez pas , que diriez-vous si j'avais refusé ce qui n'était pas à moi ? —
Oh! ne me le rendez pas, reprit-il avec effroi : il se tut, et puis ajouta tout
bas, en me regardant : Mais laissez-moi regretter de n'avoir pas gardé ce
{>racelet de cheveux qu'il m'avait si timidement rendu. Par un mouvement
plus rapide que ma pensée , je le détachai de mon bras , et lui dis : ~ Tenez.
Il jeta un cri. Je m'enfuis aussitôt. Je craignis de voir son bonheur. Hélas! on
prétend que c'est la douleur de ceux qu'elles aiment qui égare les fera

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

DU DIABLE. â8â mes : ee ne fut pas aiufii pour moi. Toutes les fois que je souriais à Léon ^ toutes les fois que je le regardais , que je lui parlais, il y avait en lui tant d'ivresse ; tant de bonheur , que je ne puis dire quel attrait je trouvais à semer une si puissante félicité près de moi. Oh! je Faimais bien , je Taimais pour qu'il fût heureux. C'est fK>ur qu'il fût heureux que j'ai été coupable ; c'est parce que je crois en son bonheur s'il me revoyait , que je souffre , et c'est pour cela aussi que je souffre avec courage. Les jours qui suivirent celui-là furent les jours vraiment heureux de ma vie. Je sentis , dans toute sa plénitude enivrante , le bonheur d'aimer et d'être aimée. Pourtant ^ je ne me dissimulais point qu'il y avait entre Léon et moi un obstacle qui serait invincible. Je le voyais, je le regardais en face; mais il ne m'inspirait pas de terreur. Je n'avais aucun moyen de changer le sort qui m'attendait , mais je n'en xhçrchais pas : j'aimais , j'étais aimée I ce sentiment tenait tout mon cœur. Cette ivresse était si complète que je n'avais plus besoin de souvenirs ni

The text on this page is estimated to be only 26.90% accurate

â86 LES MÉMOIRES d'espérance. Le présent était toute ma vie* Ce que j'avais été y ce que je deviendrais ne pouvait parvenir à m'occuper: j'aimais, j'aimais* Mon Dieu i mon Dieu 1 maintenant que la réflexion, la solitude, le désespoir m'ont éclairée sur tant de choses qui se disaient autour de moi, il me semblait que ceux qui parlaient d'amour n'avaient jamais aimé, ou bien j'aimais comme les autres n'avaient aimé jamais* Mon Léon était mon âme, ma pensée, ma vie. Je n'étais pas comme ceux qui font des projets d'avenir pour être heureux ensemble: c'eût été penser hors de ce que j'éprouvais, et je ne le pouvais faire. Je me sentais le cœur suspendu dans un bien-être au-dessus de tous les calculs et de toutes les prévoyances; les forces de ma vie et de ma pensée suffisaient à peine à cet enivrement. O mon Léon I je t'ai aimé, aimé comme tu ne peux le croire, car maintenant en te donnant ma vie, maintenant en acceptant la torture de mort où je vis, pour ne pas renier ton amour, je ne t'aime plus comme alors: je pense à ma vie perdue, à mon honneur flétri; je "sais ce

The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate

DU DIABLE. 387 que je fois , j'ai pue volonté : alors je n'en avais pas; j'aimais, c'était toat : devoir, honneur ^ vertu , c'était aimer « Pauvre Léon , que je t'aimais! Ce qui se passa entre moi et Léon durant un mois que je fus ainsi , je ne le pourrais dire. Tout me plaisait et m'enivrait. S'il était près de aïoi , j'^étais heureuse ; s'il était loin de moi , j'étais heureuse ; je ne redoutais ni son absence pi sa présence. Quand il me parlait , sa^ voix vibrat en moi et y éveillait un écho si puissant qu'il murmurait sans cesse , et que je l'écoutais encore quand il ne me parlait plus. Ai*je vécu de la vie des autres durant ce temps ? étais-je de ce monde? N^ai«je pas été ravie au ciel 4ens une^ atmosphère inconnue? n'est-ee pas un rôveoù veillait l'amour seul , tandis que la prudence et le devoir dormaient dans mon cœur ? Oui , ce fut un rêve , un délire , une ivresse sans nom ; car lorsque le malheur vint m'en arracher, je n'aurais pu dire ce qui s'était passé, je n'aurais pu préciser une seule circonstance de ces jours si pleins , j'en éprou

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

:»8 LES MÉHOIRKS vais seulement un ressenti ment qui avait sa joie douloureuse. Mon cœur était rompu de la céleste étreinte, qui Tavait tenu si longtemps. Il me semblait , lorsque je revins à la vie ordinaire , que si cet état eût duré plus longtemps , ma force s^ serait doucement fondue .comme une cire blanche dans un doux foyer , et que mon âme s'y serait évaporée cx>mme un éther subtil au soleil. C'était ainsi qu'il fallait me faire mourir, mon Dieu ! et non pas comme je meurs à présent. Je serais relournée à vous sans avoir péché, et vous m'eussiez accueillie, car vous êtes le Dieu de l'innocence. Et pourtant j'espère fermement que vous ne me i^pousserez pas. Seigneur! Seigneur 1 car vous êtes aussi le Dieu de la douleur. J'hésite , j'hésite à commencer le récit de ce qui va suivre , car maintenant tout .y est terre\ir , désespoir et crime. Oh! Félix était bien ce que j'ai dit, le tigre qui aime sa proie pour la dévorer, le tigre qui s'accroupit sous les fleurs étineelnntes du cac

bUMABLE. 389 tus y OÙ èa robe rayée se mêle et se perd dans les bouquets de ses épais buissons : c'était Uen le tigre qui veille longtemps et silencieux pour bondir soudainement sur sa proie , et ne lui apparaître qu'avec la mort. Un matin, Thiver était venu , je descendis dans le parc , j'allais me promener dans une allée qu'on découvrait de la fenêtre près de laquelle travaillait Léon. Je ne pouvais guère le voir y mais je savais qu'il me voyait, et je lui apportais ma présence. Le soir, dans la veillée, il trouvait mille moyens de me dire entre nous tout ce que j'avais fait, mes moindres gestes, combien de fois j'étais passée : nous avions des signes ê convenus pour tout cela ; nous étions heureux de ces entretiens. Le matin dont je parle, Léon m'arrêta au détour d'un massif. '— N^allez pas plus loin, me dit-il ; le capi* taine a fait enlever mon bureau de la fenêtre où il était ; il se doute de notre amour. Je l'ai vu se diriger vers notriD allée. 11 va sans douté tous y espionner. Je me suis échappé pour vous prévenir. ï. 49

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

IBO iM MÉtTOIRES à oëë mois ^ j'fetpèr^Us Féiii qui Venait i^rs
^Fuyëîl dié^jéà Léon. « — Non y mè ^it-il , ce serait lui montrer que nous
ayons quelque chose à cacher. CàlfUé'z-vous, et répondez-moi comiieje
vous parlerai. Lé capitaine nous avait vus. Cependant il ne liàta pas sa
marche : cette lenteur m'épouvanta; elle kn^apprit quMI était sûr, de ce qu'il
soupçonnait et de ce qu'il voulait faire. Du bout de)a longue allée où il
venait d'entrer, jusqu^à nous, il me sembla sentir ses regards durs et glacés
sur mon cœur. Lorsqu'il fut à quelques pas de Léon , cetui-ci me dit avec
calme : — Je m'occuperai, mademoiselle, de copier cette musique nouvelle.
•— Je vous serai obligée ^ lui dis-jeé Félix s'arrêta , et nous jeta un sourire
die pi-v tîé et de mépris. -^ Monsieur Léoil, ditnl, 1N)ulez'^vèM tnd suivre ,
j^ai quelques ordres à vous donneV.

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

Dt) DIABLE. m Ubè {dée Soudaine me prit de^avoiv ôè qui allait se dire , et je répondis aussitôt i . — Je vous laisse ensemble. Je feignis de me retirer rapidebdent, comme si je fuyais ; mais , grâce à l'épaisseur de nos tfaarmilles d'if, je pus me rapprocher de Tendroit où Léon et Félix étaient restés. Le capitaine ne prit pas la parole sur-lechamp. Il voulait sans doute me laisser le tempe dé m'éloigner. Ce fut Léon qui parla ie premier ; sa voix me fit un effet étrange : ce n^était pas la voix dont il tue parlait. Autant celle que j'atméis avait d% douceur et de soumission , autant celle que j^en*tendis en ce moment avait de fierté et d^assuV rat) ce. — Quels ordres le capitaine Félix a^l à mé donner? — Uû seul , mtlinsieur y répondit celui«

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

292 LES MÉMOIRES — Aussi n'est-ce pas pour ses affaires que vous partirez , ce sera pour les vôtres. Vous êtes assez instruit , monsieur Lannois , et je pense qu'il est temps de vous renvoyer à monsieur voire père. Cette nouvelle me foudroya. Je fus obligée de m'appuyer sur la charmille; j'étais près de m'évanouir, quand la voix de Léon me rassura en m'épouvantant. — C'est-à-dire , reprit-il , que vous me chassez , monsieur? — Je ne me suis pas servi de cette expression , reprit le capitaine d'un ton parfaitement calme. — Soit , monsieur , répondit Léon d'un ton légèrement railleur ; je n'ai pas le droit de vous faire plus grossier que vous n'êtes. Vos injures sont inutiles , mon petit monsieur , repartit Félix d'un ton méprisant. — Et vos ordres sont également inutiles mon terrible capitaine ^ répliqua Léon en ricanant. — Il faut y obéir.

DU DIABLE. 93 — Quand celui qui est le maître ici uie les aura signifiés. — Le maître ici , c'est moi 1 — ^ Pas encore^ pas encore , s4l vous plait ; le maître , c'est M. Buré. Je sais bien que vous avez la promesse d'être associé à la maison quand vous aurez touché la dot d'Henriette. C'est si commode de faire sa fortune en épousant une jeune fille riche. Mais le mariage n'est pas encore fait. Jusque-là vous ôles commis, commis comme moi , monsieur le capitaine , et s'il vous plait de donner des ordres, il ne me plaît pas à moi de les recevoir. Je m'attendais à une explosion de colère de la part de Félix. Je reconnus, au son de sa voix , qu'il y avait chez lui un parti pris de se modérer. — Tous vos vœux seront satisfaits , monsieur , et je vais prier M. Buré de vous répéter ce que je viens de vous dire. — C'est-à-dire , s'écria Léon hors de lui, que vous allez me dénoncer ! — Vous dénoncer ! monsieur Léon , et pour

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

294 LES MÉMOIRES quoi ? Je vous crois un fort honnête homme ; vous ne manquez pas d'assiduité ni d'Ugence ; mais, que voulez-vous ? c'est peut-être un caprice ; mais votre figure ne Qie revient pas ; elle m'agace les nerfs. — Savez-vous , capitaine , que je peux prendre ceci pour une insolence ? — Et à quoi cela vous mènera-t-il ? — A vous en demander raison. — Je ne puis pas, mon bon ami. Quand votre père vous a envoyé chez d'honnêtes négociants, nous vous avons reçu en bon état de santé ; nous vous retournerons de même comme d'honnêtes négociants que nous sommes. Puis après, quand monsieur votre père nous aura avisés que vous êtes arrivé sans avaries, s'il vous « convient de venir vous promener par ici , alors je vous rendrai toutes les raisons qu'il vous plaira de me demander. — J'y compte, répondit Léon avec un dédain qui , au milieu de mon désespoir, me fit plaisir ;* car il devait humilier Félix : j'y compte, mon bon ami , comme vous dites ; mais en at

The text on this page is estimated to be only 13.80% accurate

tendant, J9 TOUS avifiç, ipoAtrà^rlMHfWi V»^ vous êtes VQ
fiot. Toute la résolutiôq du capitfinç céda à c§|tte injure. — Misérable 1 8^é
r- Non , reprit Félix, qui pe remit aussitôt ^ non , il fayt d^ahord tous
chasser. Et , craig[nant sans çlQ^tede cé(}erMa colère, il s^ éloigna
rapidement. Je voulus faire quelques pas pour aller vers Léon ; la force qui
m'avait soutenue me manqua tout à coup , et je tombai évanouie. Quand je
revins à moi , j'étais dan^ le salon d§ flQtre maison , wtourée d^ toute (pa
famille. h» r§g9rda qu'qp jetait nur rnoi étaient tQm ejnpr^ipts d'wn^
farouche pén^érilé» Mofl: frèw seul «je regardait avec quelqqa bqpté. 4e
n'é{m pas remise encore dan? ma raison i qpe mon frère poe dit presque
aYe() douc^ur : Henriette , e84p coupable? Ah ! malheur , malheqr çt
weléçliçlio fl ^UJf

396 LES MÉMOIRES ceux t'n p'ttrient aux cœurs innocents nn langage qui suppose le crime ou le vice I Ces mots : Es-tu çpupable ? avaient sans doute pour ma famille un autre sens que pour moi , car la réponse que je leur fis eut aussi une signification que je n'ai comprise que plus tard. Pauvre enlant qui aimais , mais qui aimais encore comme un enfant I je ne pensais qu'à celui qu'on allait chasser, et je répondis à cette terrible question : Es-tu coupable? par ces mots : — Grftce , grâce pour Léon I — Malheureuse! s'écria mon père en se levant. -^ Oh , Henriette ! me dit Hortense tout bas. Mon père , que ma mère avait peine à contenir.,' pousisait de sourdes malédictions. Je restai stupéfaite; j'avais la conscience de ma faute y car j'avais désobéi au vœu de ma famille ; mais j'avais aussi celle de mon innocence. Sans savoir ce qu'étaient les crimes de I '.amour , je ' comprenais bien que je n'avais pas oublié toas mes devoirs. Je me levai donc aussi à mon tour,

DU DIABLE. S9T et, m[^]adressant avec force à mon père, je répondis : • — Vous m'avez demandé si j[^]étais coupable; coupable de quel crime ? Coupable d'aimer M. Lannois , c'est vrai ; coupable de le lui avoir dit, c'est vrai; coupable d'avouer qu'il m'aime, c'est vrai : s'il y a des crimes au-delà de ceux-ci, je les ignore. • ' ^ Aussitôt je sortis du salon , mécontente envers tous de n'avoir trouvé que des visages sévères et accusateurs[^] lorsque le bonheur de ma vie venait d'être brisé. Désespérée en moi seule de la profondeur de peine où je me sentais tomber, comprenant , par la douleur, cet amour que j'avais compris par la joie ; amour immense , amour qui était le centre de ma vie , et qlui la tuera bu me rendra folle si on l'en arrache ; car cet amour c'est lé cœur de mon âme. ' Cependant la colère se mêlait à mon désespoir ; n'avoir pas trouvé un mot de pitié dans tout ce monde qui m'entourait et qui était heureux , cela m'irritait. J'accusais autant que j'étais accusée, lorsqu'un incident inouï vint pous

The text on this page is estimated to be only 20.59% accurate

n W» LES MSMOIRKS ser cd seQtimônt w dciurier d^gré de violence. J^ouvre la porte de ma chambre , et je vois Félix dev«iDt mon \$ecpétfiir0 ouvert , Félix fouillant les tiroirsf , examioQpt mes p^pie?^ : je pouspui mi cri d'horreur et de mépris^ — Qu'y a-t-il? s^écria luon frère , qui m'avait suivie avec sa femme. — Un laquais qui force les meubles, m'écriai-je dans, la fureur de mon indignation. -^ Henriette ! s'écria Félix y è qui la violence dé paon injure ne laissa pas le temps de rougir de son infâme action. — . Sortez , lui dis-je ^ sortez de chez moi ; je vous chasse de cette chambre. A ma voix , à mon «spçct , mpu frère et ça femme restèrent immobiles sqr le \$euil de ma porte. Leur ro^gçur atteita h Félix qu'ils étaient honteus; pour lui de cç qu'il veuait de faire. Et puis la colère avait dû mé prêter pn accent bien souveraip ^ car le capitaine sortit sans prononcer uue parole^ la pâleur sur le front , la rage dans les yeux, Le regard que nous échangeâmes alors pur (ail notre destinée à tous deux. Ma haine et

DU DIABLE. 299 mon mépris éternel pour lui ; sa vengeance
eUa bâiue éternelle pour Léon et pour moi. A peine Félix fut-il sorti que je
ferniaî ma porte, et que je pus Tentendre dire à mon frère : ; — Je n'ai pas
trouvé une preuve. Des preuves! des preuves de quoi? de mon amour? Il
n'en était pas besoin! je l'avouais, je le proclamais! C'était donc des preuves
de mon déshonneur. De mon déshonneur ! ! Oh I vous qui lisez ce
misérable récit , n^ou- ^ bliez pas sur quel livre il est écrit ; comprenez par
quel effroyable calcul il a été laissé , après beaucoup d'autres^ à côté de ma
solitude. D'abord, c'a été des pages moins horribles. D'abord un livre qui
s'appelait Fai(6^«, puis beaucoup d'autres encore , corrupteurs assis au
chevet de mon cercueil pour y infecter mon aine , et dont quelques pages
ont sali mes regards jusqu'au moment où j'ai entrevu ce qu'ils voulaient dire.
, Aujourd'hui , je sais quelles preuves Félix cherchait; je sais ce que voulait
dire ce mot déshonneur! Mais alors, Dieu le sait, la virgi

300 I[^]S iriMOIRES nité de ma pensée était ausai pure qiie celle de moa corps ^ et cet amour, dont ils me faisaient une honte , était un ange du ciel aux ailes blanches y qui n'avait pas encore touché la terre. Cependant , tout me disait que l'accusation de ma famille ne s'arrêtait pas où s'était arrêtée ma faute, et , dans T irritation où la sévérité des uns etTaudace insultante dePautre m'avaient pioncée, je cherchais cette faute : je regrettais de ne pas l'avoir commise ; j'enviais aux miens et à Félix surtout la consolation qu'ils éprouveraient Il me savoir innocente; je leur donnerais donc une joie pour une pudeur qu'ils ne m'avaient pas même supposée ! Cet état de colère et de fièvre était trop violent , il se calma bientôt , et la douleur vint me soulager. Je perdais Léon; je le perdais soudainement y sans lui dire adieu , sans lui rien jurer ; \ sans que nous nous fassions dit : Souffrons et espérons : c'était affreux ! Plusieurs fois je voulus descendre pour voir mon père , mon frère, Hortense ; pour leur dire que j'étais innocente ,

The text on this page is estimated to be only 27.45% accurate

Bil WABLE. 301 pour leur demander tl'e ne pas laisser partir
Léou , ou me permettre de le voir : j'^étais folle de douleur comme je Tavais
été de colère. D^autres fois aussi je voulais sortir, et aller au basarddans la
maison , dans le parc, pour le rencontrer, pour le voir de loin . Je ne Teusse
pas fait assurément : arrêtée à la première marcfaedeFés* calier qu^il me
fallait descendre, j'aurais reculé; je le sens, je le jure. Mais dans un nibment
où cette idée s'était tout à fait emparée de. moi ^ jcf voulus sortir ; ma porte
était fermée : fermée en dehors par eux! Oh I que Dieu leur .pardonne mon
crime , mais ils m^y ont poussée de tout leur pou^r. Quoi! pour une douleur
innocente ^ je n^avais pas trouvé une consolation; pour une douleur qui
pouvait devenir coupable .y pas un conseil, pas un appel à ma tendresse
pour eux, pas une prière de ne pas les afQiger , pas même un ordre de
respecter leur nom. Un verrou t un verrou! comme sur un coupable endurci;
une prison comme sur une fille condamnée! Ob ! oui, mon Dieu > ils
méritaient mon crime,

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

!h» les MÉiibmiis • • 9 • èi , dû roûd (le tnofi isbàtimekit, Jls ne
paiâ enMM en &Toir le repentir; ils me perdirent! Prisonnière du côté de
ma porte, j^ouvris ma fenêtre. lis n'avaient pas encôine emprisé(»iné med
regains , et , malgré eUi , je vis Léon ; mais Léon qui partait, Léon à cièval
qui passait an bout dn ellemin qui s'étendait devant moi. Ainsi, Texil pour
lui, la prison pour moi ; tout cela en une heure. Les « bourreau! vont moins
vite. Je ne sais ce qui Teût emporté alors , de Aion désespoir ou de mon
indignation; mais tottS deux auraient eu le même résultat; je me serais jetée
par cette fenêtre , si Un signe de Léon ne m^eût dit : Espère l J'espérai , et je
le regardai résolument s'éloigner ; bien décidée à Inltéf cp^ntre tous , et à
défendi^e mon bonheui^ pai^ ions leB moyens. A peine avais-je perdu de
Vtié celui qui s'éloignait ainsi, que j^entendis ouvrtif les Verrous qui me
tenaient enfermée : On mé rendait la liberté parce qn^on avait cru qu'elle
était protégée maintenant pal* l'absence de celui que j'aimais. Je refusai leur
liberté. Oh t la mienne ne m^eût conduite qu'à de

The text on this page is estimated to be only 15.31% accurate

DU DIABLE. 05 tHiiië^ è^pérâbces; je ti^eusâe pas l^vU Léon, si on eût laissé mes pas libres d'aller le trou^ ^ ter. Ib ti^Àvttieût pas cōdnpris cela , ils né cornpdifett t)M Mn pliiè pourquoi je tti'obstinai à Hëpâd déêieéiidre; 6t, sûrs qu'ils étaient de ttloû ittiitHiiétice , t^t j'ai su depuis que lei nobles protestations de Léon les avaient éclairée , fiùî^s de ïùoh ilinocence , ils ne revinrent pas à moi me eoD^olei* de leurs soUpçbns ; ik die làisSèféht feou* la flétrisôUi-e d'une accusation dlInfamiè , pàixîe t|tie Félix leur disait qu'il De fallait pas céder à Uiiè passion de petite fille, à unetîo\été d'enfant. lé réîstai donc avec cfette pensée qu'ils mfe lîWyaiêlM fcoupablê* rassurèa sur mon honneur , ils dédaignèrent de toe rassurer sur lêul* pardon. Peut-être j'aurais dû aller l'implorer; maife demander pardon c'était tae jûstlfî^ôf pôui* Félii , èl je ne le pouvais pas. Oh ! j'ai bien accompli dans toute letîr force leô dèUît gràtt d^ passions du cœur des femmes , l'amonr et Taverslôn. J'aimais Léon jusqu'à monrir pour lut ; et

304 LES MÉMOIRES je serais morte pour ne pas donner une joie à mon bourreau. Bientôt cependant vint l'heure des repas , on pouvait me faire appeler ; on me tint en pénitence. J'étais si jeune; ils oubliaient que j'aimais et que l'amour est la suprême croissance du cœur. Je ris de leur châtement. Personne ne veut donc se souvenir!... et Hortense qui à seize ans , avait épousé mon frère , ne voulait donc pas se rappeler qu'elle était femme et mère à un fige où elle me laissait traiter comme un enfant capricieux. On vint cependant chez moi ; une servante se présenta pour me servir : j'allais la renvoyer , lorsqu'elle me glissa furtivement un papier dans la main ; quelques mots étaient tracés au crayon : « Je pars, mais je reviendrai ce soir. Il faut que je vous parle : il faut que nous soyons sauvés. A dix heures ^ je serai à la petite porte du parc; y serez-vous? J'attends. » Par un hasard étrange, jamais je n'avais vu l'écriture de Léon, cette lettre n'était pas signée;

DU DOUBLE. 3m cependant je ne doutai pas un moment qu'elle ne fût de lui^ et je répondis au bas de ce billet: « Oui » ; et je le remis à la seryante. Je dois Tavouer, cette action qui a décidé de ma yic; je la fis sans réflexion. Cette servante était devant moi^ attendant; Léon attendait; et puis j^avais besoin de voir Léon ; non pas pour son amour dans ce moment, non, je le jure^ mais pour lui dire ce que je deviendrais , pour lui demander ce qu'il comptait faire : c'était comme un conseil à tenir pour notre avenir, au moment d'une catastrophe. « Ce ne fut que lorsque mon billet fut parti que je compris que c'était un rendez-vous que je venais de donner; et pourtant ce n'était pas ce qu'on appelle un rendez-vous d'amour. La veille de ce jour, Léon me l'eût demandé à genoux, je l'eusse refusé. Ce jour-là ,, je lui aurais fait dire de venir s'il ne m'avait devancé. Nous avions déjà le malheur comme sauvegarde. Une autre crainte vint aussi m'agiter : c'était peut-être un piège que Félix m'avait tendu. Mais à quoi bon ? à me faire commettre une I. 20

The text on this page is estimated to be only 19.45% accurate

306 LES MÉMOMES faute? eh bien I j'y éiaîe décidée , et , sur
l[^] sa* lut de mon ftme , qui est la seule espérance qui teste à mon
désespoir, cette faute que Je commettra n[^]était qu[^]une désobéissance de
plus , une rétolte contpe Félix[^] un moyimi de tenter de lui échapper;
Famoury était oublié : et sHl m[^]aTait &Uu é

The text on this page is estimated to be only 18.03% accurate

m IHABLEi S07 cela ^arit représenté , et ils se desanaient 4hins
Tombre en prenant ma figure. Plus instruite qae je ne l'étais ; j^auraia
peutêtre reculé devant ces sombreb avertissemoits ; mais j'avais ccmtre moi
la pureté de mon ésu et l'ignorance de mes sens. Pauvre mfant que j'étais
toute ma vie d'était portée au cœur,et jene comprenais pas que le coeur pût
être déshonoré. Je traversai le jardin , j'arrivai à la porte du parc; je l'ouvris :
Léon était là. Il entra; il me prit la main : c^était la première fois qu'il me
touchait : je n'éprouvai aucune émotion ', tant j'étais troublée. ^ Viens ^ me
dit-il , vieas dand ce pavillon ; là nous serons à l'abri de toute rencontre : le
ca*pitaine peut errer dans le parc , vieiis. Je suivis Léon , car j'avais peur de
Félix. Nous entrâmes dans le pavillon au milieu d^une obscurité complète.
Léon me fit asseoir sur un canapé y et se plaça prèd de moi. Si j'avais parlé
la première, te mot que j'eusse prononcé eût été eeluî-ci : « — Et
maintenant , qu'allons*nous devenir?

The text on this page is estimated to be only 26.63% accurate

30B LES SÉHOMES €e fut Léon qui me parla; il aemUait avoir oublié notre malheur , loi , car il me dit ; -^ Oh ! que voilà longtemps , Henriette , que je mourais du besoin de te parler! Depuis skl Qipis que je t'aime, depuis six mois que ton regard me brûle et me ravit , ne pas t'avoir rencontrée une fois j ne pas t'avoir dit mes tortures : c^éiait un bien horrible malheur. Ces paroles , Taccent de voix dont elles farent prononcées, me troublèrent et me firent peur. Je n^étais pas venue pour qu'il me dit qu'il m'ai* mait : je le savais si bien t je Taimaistant I Four la première fois qu'il me dit librement ses pensées, nos cœurs ne se trouvèrent point d'acciNrd. M'aimait-il donc moins que je ne l'aimais , puisr qu'il avait besoin de me le dire? Je ne fis point ces réflexions* — Léon , c'est ce qui nous arrive qui est un malheur» — Non , me dit^il eu baissant la voix ; non , si tu m'aimes comme je t'aime. Je pars , car il le faut;^ais je reviendrai bientôt La fortuné de mon père est immense i sa teodresse pour

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

m BIÂBLE. 30» moi n^« pâ» de bornes : je lui dirai toat, et il reviendra ayec moi demander ta main ; ils nV seront me la refuser. — En étesrYOUS sûr ? — Oui, je suis sûr de l'obtenir, appuis éfare sûr que tu te conserves à moi. •— Léon y lui dis-je en lui prenant la main , je vous jure que, dussé-je mourir, nul autre que vous ne sera mcfm mari. Il serra mes mains , et , m'attirant vers lui , il me dit : ' — Ohl tu m'aimes donc , l^nrlette?... tu m'aimes ; ... tu seras à moi , tu me le jures? Je venais de le lui dire de moi-même. lime sembla qu'après la manière dont il venait de me le demander, je ne devais plus lui répondre. Et puis il s'élevait en moi un trouble étrange. Mon cœur se serrait à me faire mal , ou se dilatait à m'étouffer ; je sentais mes mains trembler m. dans ceHes de Léon , mon corps ifrissonner , ma respiration baletai* ; et lui me disait en m'attirant toujours près de lui : — Tu m'aimes, n'eat'Ce pas? tu m aimes?

The text on this page is estimated to be only 15.58% accurate

3«0 LES SfiMOMES Un troable inotii mè monta èù eœer a la tête j il me sembla qne ma pensée s'en alfaôC, ^^nn vertige me prenait et allait me 6nre tomber y et je répondis d^ne tok qne j^arradiai avec effort' de ma poitrine : — Laissez-moi... laissez-moi. Il ne tint compte de ma terreur ^ et me prit dans ses bras. Je le repoussai sans le comprendre : — Non , lui dis-je , non ! — r Tu m'aines et tu seras a moi^ re^t-il , à moi, wonEœeriette hien-aimée, k moi alors. •• k moi maintenant^ et je croirai à ton amour^ et je croirai que tu m'aimes comilie je t'aime, qgao ta vie. m'appartient comme la mienne est à toi ! -^ 0«if, hii dis-jé^ je tqos Tai juré; jie serai à vous. Léon , Léon, n'estrce pas as^ ? , ' — Pourquoi mfe repousser ainsi f reprit»! en se servant de sa force pour tenir mes mains captives ; et je sentis ses lèyres sur les nHennea*. Je me levai tremblante , éperée. " — Non j non, non I bii dts^e^ r^uaant à

The text on this page is estimated to be only 16.45% accurate

DU UABLG. Mi mon trouble, plolôt qu'à ses désirs; car , j'«n jur«
Dieu , j'i^orais ce qu'il me demandait. — Haoriettel Henriette I reprit-il. —
Ah I m'écrai-je en exprimant un sentinrait inouï d'épouvante; Léon, .Léon>
tous ne • m'aimez pas4 Et je me pris à pleurer. — Oht qu'ae-tu dit,
Henriette? 8'éoiia*t-il tristement, en me ramenant près de lui. Je ne t'aime
pasl et pour cet amour cependant j'ai supporté six mois durant l'insolence de
cet homme à qui tu dois appartenir ; pour ne pas élever un obstacle- de sang
entre noue, ja ne l'ai pas tué , cet homme qui. a osé me dire que tu serais à
lui. — Jamais I — Jamais, dis-tu? mus il reste et moi je pars^ et tonte ta
famille sera autour de toi, qui te sup{dierâ , qui te memnara , qui te dira que
je ne t'aimais pas, qui te parlera contre moi. Et qui atit, peut-être, si, dans un
jour de doute, de twreur et de (nblesse, tu jae suooombsras pas, tu
nematrafain» pis?

(312 LES MÉMOIRES -* Léon > jamais I •^ Ob ! tu es trop forte contre mon amour pour ne pas être faible contre leur haine. — Léon , grâce et pitié , je f aime ! •(•— Henriette , mais tu ne sens donc pas ton cœur qui bout j ta tête qui s'égare? Oh I tu ne m^aimes donc pas comme je t'aime? Et je sentais ce qu'il me disait : mon cœur bouillonnait , je frissonnais de tout mon être ; ma pensée ^ ma raison s'^araient. J^étais dans ses bras ; son haleine brûlait mon visage , ses lèvres retrouvèrent les miennes ; et ^ quoique la nuit fut profonde , je fermai les yeux. Je me laissais entraîner vers un crime que j'ignorais, mais qu'il me semblait que je ne devais pas voir : je n'étais pas évanouie , mais j'étais dans les mains de Léon comme un corps inerte et sans force. Un anéantissement douloureux du corps et de l'esprit me livrait à lui sans défense j il eût pu me tuer sans que j'en éprouvasse de douleur. Je ne sentais plus rien; il étreignit vainement ce corps sans âme , il chercha vainement un batte* ment de mon cœur , et appela vainement un j

DU DIABLE. SIS mot de ma bouche : je me sentais mourir ,
voilà tout : et j'étais coupable , désHonorée et flétrie, que je ne savais
pourquoi j'étais coupable, dés« honorée et flétrie. Ce fut le cri de son
bonheur qui m'éveilla de cet engourdissement; je voulus le repousser et te
maudire , mais ma parole demeura étouffée sous ses lèvres , et mes larmes
se perdirent dans ses baisers; j'étais à lui. Je pleurai, je venais de perdre une
illusion. Je venais d'apprendre ce que les hommes appellent bonheur. Le
bonheur! est-ce donc la profanation de l'amour? Pauvre ange déchu , je
venais de tomber du ciel ; car j'étais un ange , moi ; car si j'eusse été une
femme seulement, une femme comme tant d'autres, ou j'aurais résisté, ou
bien j'aurais été heureuse aussi ; mais j'ignorais l'amour des hommes , et j'y
succombai. Cependant le -délire de la joie de Léon me calma, et je laissai
mon âme redescendre jusqu'à lui, lorsqu'à genoux devant moi il me disait :

^

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

314 LES HÉHOMES ~ Ahl merci 9 âme de ma vie; tu m'appartiens maintenant comme Tenfant à la mère. Maintenant ilg me donneront ta main , on ïiooa mourrons ensemble. Henriette , Henriette y dît* moi qne tn me pardonnes. Je crus comprendre son ivresse ; il venait d^ètfe sûr que je Taimais. Oh I misérable gage d^a*mour que Thonneur d'une femme ! je renfermai mon remords y je ne voulus rien retenir de I&f félicité que je venais de lui donner. Ce fut alors , alors seulement , qu'il me parla d'avenir et de projets; je le laissai dire. Je n'avais plus qu'à me confier à lui, j'avais perdu le droit de lui donner un conseil , de lui demander une espérance : je n'avais plus de souci à prendre de moi ; il avait voulu ma vie , je la lui avais donnée; je sentais qu'il en était seul responsable. Nous nous quittâmes alors : il partit , je rentrai chez moi. . Ce fut une nuit de larnies suivie d'un jour d'affreuses tortures.

The text on this page is estimated to be only 22.40% accurate

fiU DIABLE. 315 Ob! peut-on s'ima^^ une phis horrible peine ?
Le secours qui eût pu me sauter , œ seeoura me vint quand j!étais perdue.
Hortense, mw pem ^ mia mère , alarmés de mon obstina^ tion à rester chez
moi ^ vinrent le matin dans ipa chambre , et là ils me dirent que la jalousie
de Félix les avait égarés; qu^ils savaient que je n^étais coupaUe que
d^amour^ qu'on me pardonnait , qu'on me laissait la liberté de pleurer 9 de
souffrir y et qu'on espérait que le besMn de rendre la paix et le bonheur à
ma famille m'aideraient à combattre cette passion plus imprudente que
coupable. Le lendemain, mon Dieu! le lendemain , mon père vieillard, ma
mère si vertueuse, ma sosur si bonne , mon frère si juste , assemblés autour
de mon lit , me disaient çeh. avec des larmes dans les yeux et de
Tindulgence dans la voix, et je ne leur ai pas érié : Insensés et bourreaux^ il
est trop tard : vous avez laissé tomber votre en* lant dans la fange , et vous
venez lui tendre la min; je a'en ai plus- besoin! je ne leur ai pas dit cela. Je
ne fis que pleurer et me tonbre sous

316 LES HÊMÔIKËS leùrè consolations; ils ôrnrent que j'allais mourir, et me laissèrent seule. Qfa I dans ce moment, oui , di j-avais su où retrouver Léon , je me serais échappée de notre maison , je serais allée à lui , et je lui aurais dit : Tù m^as voulue , prends-moi donc tout entiè«e, donne-moi un toit , une famille, du pain, un nom , car j^ai honte du nom de ma famille , du toit , du pain que j'ai : tout cela , je le vole impudemment , tout cela n'est plus à moi , je Tai renié. La maladie me sauva du ' déâespoir , la fièvfe me prit et me tint vingt jours durant. Quand elle me quitta , je n'avais plus de force que pour être lâche , je n'avais plus de courage que pour mentir et trembler. Je ne redevins digne de vivre que lorsqu'un sentiment inoui , un sentiment plus fort , plus saint, plus ineffable que l'amour, vint me retremper le coeur : j'étais mère , je le devinai avant de le sentir. Avant que les signes accoutumés de la grossesse fussent venus m'avertir de « mon état , je ne sais quelle intuition de . mes

DU DIABLE. 317 entrailles me ccia que je n'avais plus le droit de mourir. Ce D^était cependaDt qu.^{ua} yague sen* timent d'espérance qui me prenait ainsi dans mes heures de solitude ; je ne sais pourquoi je regardais avec une curiosité nouvelle les enfants de ma soeur. Je me remettais en mémoire leur visage et leurs cris aux premiers jours de leur naissance[^]. Je les prenais avec amour sur mes genoux y je les y berçais en cherchant à me rappeler les chansons de leurs nourrices. Puis un soir, comme j'étais à genoux dans ma chambre y priant Dieu dans toute la ferveur du désespoir, lui demandant de détourner de . moi le malheur que je pressentais y lui promettant en mon âme de racheter ma faute par une vie de pénitence et de vertu , je sentis une autre vie s'agiter dans la mienne. O grâce du Seigneur , qui avez mis tant d'amour daus le cœur des femmes , vous en avez mis encore plus dans leurs entrailles. Misérable fille perdue que j'étais, je ne puis dire de quel cri d'amour je saluai cet être vivant en moi pour devenir le témpin irrécusable de mon crime ;

The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate

318 LES MÉMOIRES j' m puis dke 0\$ que je me sentis de saints de^ voirs à remplir eny^s eette criature qui ne poa«> Tait naître que pour me déshonorer on me tuer. Ce furent ces devoirs qui me rappelèrent k h ?ie en m'arrachant à Fhorrible abattement au-^ quel je me laissais aller. Depuis deui omhs que Léon était parti je n^avais point de ses nouvel* les y et Ton évitait de me parler de lui, quoique je devinasse 9mx chuehottements qui se faisaient autour de moi que mon sort était sans eesse en discussion parmi ceux de ma famille. Je m^étafo préparée à ce qui m'ariivait ; je savais qu^on m6 cacherait toutes les démarches de Léon jusqu'à ce qu^il eût triomphé des obstacles qui nous séparaient; j'étais patiente parce que j Vais foi en lui. Mais lorsque je ne fus flm seule , quand je dus craindre pour deax existences frappées du même malheur , mes angoisses devinrent af* freuses , mes inquiétudes dévorèrent mon sommeil^ et je cherchai à percer le mystère qui m'entourait. Un mois enûer se passa ainsi , «n

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

DU DIABLE. 319 I mou sans que rien m'avertit cfue les
intendons 4e ma famille fpasent ebangéea à mon égard. J'^étais au .milien
d^elle cemme une jeune fille triste d'un fol amour , et à qui on laisse par
pitié la liberté de sa tristesse. On était affectueux avec moi 9 on allait au-
devant de me» déûrs quand le hasard me faisait prononcer un mot qui av^it
Tair d'un désir ; mais on ne venait pas à mon cc&ur. Ni ma mère , ni mon
père ^ ni Hortense ne s'approdièrent jamais de moi pour me tendre la main ,
en me disant que je devais avoir autre chose dans le eœur qu'une passiim
d'enfant y pour souffrir ce que je souffrais» Cette position 9 à laquelle je
m'étais soumise parce que je ne m'^n étais pas aperçue y me devint alors
insupportable. Que faisait Léon? Comment n'avait-il pas trouvé un moyai
de m' avertir de ses démarches? Comment moimême ne l'avais-je pas
prévenu de ma position? Tout cela me donna l'agitation du malheur ^
aprèsquej'en avais subi l'accablement. La ser^* vante qui m'avait remis la
lettre de Léon m'évi

• 320 LES MÉMOIRES tait et semblait craindre. la responsabilité d'une intelligence avec moi. J'appris un jour qu'un mot de pitié qui lui était échappé sur mon compte lui avait valu la menace de la chasser. — Pauvre demoiselle^ avait-elle dit, elle leur mourra dans les mains sans qu'ils s'en aper

DU DIABLE. Si au milieu des malédictions de ma famille.

Mais, par une étrange circonstance qui se retrouvait païement dans les rêves de mes insomnies et dans les rêves de mon sommeil , jamais Félix ne m'apparaissait dans ces épouvantable délires; seulement il me semblait qu'un fantôme inconnu planait sur ma tête avec un rire hideux. Était-ce donc que mon âme comprenait que menacer et maudire n'était pas assez pour lui , et que mon imagination était en même temps incapable de se représenter un supplice qui fût digne de la cruauté de cet homme ? Je souffrais tant alors que je croyais être arrivée au dernier terme de mon courage. Je ne connaissais pas cette misérable faculté de l'âme qui lui fait trouver des forces pour toutes les douleurs , de manière à ce qu'elle sente toutes les atteintes avant de mourir ou de devenir insensible. Bientôt je commençai ce fatal enseignement. Il m'arriva par de brûlantes blessures qui me dévorèrent le cœur , et par des étreintes glacées qui le serrèrent à s'arrêter dans ma poitrine. It 21

The text on this page is estimated to be only 29.94% accurate

/ ^ LES IIËMOIRES Aujourd'hui je ne sais pas si je voudrais ressortir de ma tombe pour passer par de telles épreuves. La première çt la seule où se trouva une espérance , me vint à une de ces heures où Tl^e est tellement lasse y que lui donner un bonheur, même de joie y c'est la torturer. C'est comme ces heures où le sommeil pèse sur nos yeux d'un poids si invincible qu'on refuserait de les ouvrir, même pour voir son en&nt. Nous étions tous dans le salon , triste réunion où la joie des enfants était devenue importune, tant mon aspect y jetait de morne désespoir. Un domestique en ouvre la porte avec crainte, et dit assez timidement : — La voiture d'un monsieur vient de s'arrêter à la grille , et ce monsieur vient par ici. — A-t-îi dit son nom? demanda mon frère. — Oui , monsieur. — Eh bien l comment se nomme-t-il? Le domestique hésita , puis il répondit lentement et en me regardant : — Il se nomme M. Lannois. — Léon ! m'écriai-je en bondissant.

The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate

DU DIABLE. 383 -r G^est monsieur son père^ dit te domesticpie en se retirant. Tous les regards s^étaient toHrnés V€f\$ moi, au cri que j^ayais poussé. — Mais tous ne faites pas attention que vous devenez folle , me dit mon père d^un air de mépris courroucé. On annonce M. Lannois, et vous^ deyant un domestique , vous criez : Léon ! Retirez-Tous dans votre chambre... retirezvous. •• Il est temps de mettre ordre à tout ceci. Je . vis , à r^Bxpression de mon père , quHl contenait sa colère à grand'peine. Je sortis en baissant la tête et en murmurant : — Âh! c^est vous, c'est vous qui ne faites pas attention que je deviens folié. Puis à peine étais-je hors de leur présence , que je voulus voir M. Lannois. M. Lannois, lé père de Léon , envoyé par Léon , mon second père , ma dernière espérance ; je voulus voir cet homme que je me figurais un vieillard vénérable et bon , un vieillard portant l^indulgence et la protection avec lui. Je me glissai dans un ca"*, I I

324 LES MÉMOIRES binet , et là , à travers un rideau , je vis M. Lannois , j'entendis son entretien. M. Lannois était un homme très-jeune encore ; son visage joyeux et rouge , sa taille petite et épaisse ^ sa tournure grotesque et prétentieuse , sa voix aigre et commune. Qu'on ne s'étonne pas si dans ce premier moment je le remarquai si bien : c'est que chacun des traits dont je viens de le peindre ne m'apparut que pour me glacer le cœur. Oh ! si c'eût été un homme au visage austère et implacable , j'aurais tremblé y j'aurais désespéré aussi , mais pas de ce désespoir honteux qui comprend d'avance que sa prière sera encore plus méconnue que repoussée. On peut s'agenouiller devant la mort , mais il faut se taire devant la face enluminée de la sottise heureuse. Dût la dureté de ces paroles retomber sur moi, je les maintiens , car, il faut le dire , cet homme me donna le plus extrême de mes malheurl^ il ôta sa dignité à ma souffrance. Il me fit rougir, non pas de honte , mais * de dégoût.

DU DIABLE. 525 Oui y lorsque j'ai entrepris ce récit, j'ai cru que le tableau des tortures que je souffire serait le plus cruel à tracer, et maintenant je vois qu'il en est qu'il m'est pour ainsi dire impossible de faire comprendre. Oui , quand je dirai qu'on m'a enfermée dans une tombe , loin de l'air et du soleil ; quand je donnerai les horribles détails de cette captivité où je meurs , on me plaindra, on me devinera; mais pourrais-je faire sentir à d'autres les horreurs d'une brutalité qui écrase et pétrit le cœur et la vie d'une malheureuse sous ses doigts insensibles? N'importe ! j'essaierai de le dire , car il faut que toutes mes douleurs soient connues , et peut-être lorsqu'elles le seront y aura-t-il un cœur de femme qui me comprendra , me pleurera , et priera le ciel pour que les douleurs de ce monde me soient comptées dans un autre. D'abord, ce. fut entre M* Lannois et moi une faimille un échange de politesses , puis une conversation d'affaires ; et enfin il s'écria en s'étendant sur son fauteuil :

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

396 LÉS MËMÔIBES ^ — Ah ça y voyons, il me semble qu'il manque quelqu'un ici? — Qui donc ? — Eh ! eh ! pardieu , Fadorée Henriette. — Monsieur... dit mon père. 7- Allons , gros papa , ne faites pas Tenflé de . dignité ; le gars LéoB m'a dit Taffaire ; il aime la . petite drôless^7 et elle Taime en retour, ce qui , eçt assez probable , vu qu'il est de ma fabrique , et qu'oïl n'en fait pas tou\$ les jourç comme ça. Aussi, je vous conseille de le prendre ; le moule est perdu , ma le^ime n'en U^t plus ; la pauvre anqie est morte, — Monsieur, reprit mon père , choqué de ce ton , monsieur, une pareille proposition dans des termes... -^ Ëh non ! pas de termes , répondit M. Lannois d'un air triomphant , comptant , toujours comptant; cinquante mille écus au > gars Léon. — Nous avons d'autres projets pour Henriette , répondit mon père. — C'est possible j mais les deux jeunet gens

The text on this page is estimated to be only 19.35% accurate

DU DIABLE. 317 s'aiment , eHtaidw-TOus bien ? et , pour parler par calembour, cçux qui s'aimeat (sèment) fiaisseot par récolter. Certes , de tous ceux qui écoutaient les étranges paroles de cet hoQune , j'étais l'esprit le plus iUBOcent et le plus inaccoutumé à la saleté d? pareilles équivoques , et cependant je la compris j et, ne pouvant en entendre davantage , je m'enfuis. Je m'échappai dans le parc. J'allais comme une folle ; ma dernière chance de salut venait de m'être ravie. En ce moment , je voyais que ma famille devait refuser des propositions faites ainsi , et telle était la dignité des manières auxquellos j'étais accoutumée que je ue pouvais en vouloir à personne de ces rafas. Que dirais-je? mon Dîeul Oui, si moi je n'eusse pas été coupable, je ne sais si cet homme ne m'eût pas fait détourner la tête d'nn bonheur auquel il aurait donné la main . En ce moment , en écrivant ces mots grossiws qui étaient le langage do père de Léon , je me sens rouge et honteuse. Mais il faut que je dise ce qui amena mon malheur, et comment j'ai pu être effacée

328 LES MÉMOIRES de ce monde , sans que personne s'en soit informé. J'étais dans le parc^ pleurant, et prise de ce vertige qui mène au suicide. Hélas ! si , dans ce moment y un gouffre, une mer s'étaient offerts à mes pas , je m'y serais précipitée ! mais j'errais parmi des fleurs et sur des gazons , meurtrissant mon sein et pressant ma tête qui éclatait en larmes , lorsque tout à coup j'aperçus M. Lannois qui sortait de la maison, et qui , d'un air agité et colère, se dirigeait vers la grille où était restée sa voiture. Quelque cruelle et brutale que fût son assistance , c'était la dernière qui me pût venir en aide. Je m'élançai vers lui, et, emportée par ma douleur , je lui criai : — Quoi! vous partez, monsieur? J'étais si désespérée , mon accent avait quelque chose de si déchirant , que M. Lannois se recula , et me considéra un moment avec étonnement ; puis il reprit de ce ton mortel qui brisait toute espérance , comme la roue d'une machine qui broie indifféremment le fer qu'on lui

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

DU DIABLE. 339 jette , ou le . malheureui qui est pris dans son implacable mouvement : — Pardieu , si je m'en vais I que voulez-Tons que je fasse d^uo tas de pécores , qui font les sucrés? des protestants et des bonapartistes, c'est tout dire ! — Monsieur, monsieur l m'écriai-je, oubliezTous qu'il faut que je meure, si vous partez? — Vous? qui êtes-vous donc, vous? — Je suis Henriette , monsieur. — Âb l oui , l'Henriette , la chérie , la bonneamie , la princesse à Léon : merci , mon cœur, allez demander un mari à vos gros bouffis de parents. Et , me repoussant de sa main , il s'élo^a : je l'arrêlai. — Monsieur, monsieur I lui dis-jo, en joignant mes mains ; mais Léon m'aime, et j'aime Léon! — Eh bien t mettez ça en réserve pour tous . établir chacun à part , ça vous fera une belle avance. Toutes ces paroles tombaient snr mon cœur ,

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

330 LES MÉMOIRES et, eomâe le eoiip de poing implacable d'im portefaix qui frappe une femme ^ elles me renversaient à chaque coup ; à chaque coup je me relevais sous cette meurtrissure , et je criais en core. Enfin , à cette dernière fois je regardai cet homme, cet homme qui suait la vie, la santé, la joie , et moi pauvre fiUe mourante et éperdue , je le saisis par ses vêtements ; et, m'attaphant à lui de toute ma force , je lui dis d'une voix basse et désespérée : — Mais je suis coupable , monsieur , mais je' suis mère, mais;.. Et je tombai à ses pieds. Cet homme me regarda pendant que j'étais haletante , et, se détournant de moi , il se mit à siffler en chantonnant : Je ne savais pas ça, derira , Je ne savais pas ça. Je tombai la face contre terre , et j'espérai mourir tant je me sentais suffoquée d'affreux sanglots. Cependant on m'avait vue de la maison ; mon

The text on this page is estimated to be only 20.36% accurate

DU DIABLE. 331 Mn, iaen père, F^x accMiraient povr mettre un terme à cette scène horrible , et qu'ils definaieot d[^]adante pour eux et pour moi ; ils arriTèr«it jusqu'à non» tandis que ii. Lannois continuait & chantonner. Lorsque Félix me releva , M. Lannois s'écria avec un ricanement triomphant : — Doncementj doucement, prenei garde à l'enfant. — Qu'est-ce à dire , monsieur , reprit mon frère? — Ça veut dire, repartit M. Lannois, en répétant son hideux jeu de mots , qn'entre- jeunes gens quand on s'aime on récolte. Je retombai à terre , et je vis alors pendié uur moi le visage effi'ayant de ce fantôme inconnu qui avait traversé mes rêves. C'était Félix qui me regardait aiusi. Il y eut sur son visage une contraction effrayante, puis il se releva, et, regardant M. Lannois en face , il lui dit : , — Vous êtes un infôme et un calomniateur ! et vous venes de mentir impudemment I

332 LES MÉMOIRES DU DIABLE. M. Lannois pâlit et trembla

1 Cet homme si brutal était lâche : — Ma foi ! c'est elle qui me Ta dit. — Ne voyez-vous pas , repartit Félix , que cette malheureuse est folle ? — Je ne savais pas , dit M. Lamiois, je le di rai à mon fils , ça le guérira de sa sottie passion ; une femme folle y bon ! bon ! ça le rendra plus raisonnable. Je tentai un effort pour me relever et crier j car M. Lannois avait Tair convaincu de la vérité des paroles de Félix, et sans doute ma conduite ne pouvait qu'aider à cette opinion... Je me traînai sur les genoux y et j ^allais parler lorsque la force me manqua y et

DEMI-CONCLUSION.

The text on this page is estimated to be only 23.82% accurate

VIII. Luizzi lisait ce récit avec une attention extrême ; rien
jusque-là ne l'en avait distrait^ ni les mouTements d'Henriette , ni les
plaintes de son enfant, pauvre et chétive créature , née sans doute dan» o^te
effroyable prison . L'œil fixé sur le manuscrit , il le «uiyait avec l^âpreté
d'une cuisinière ou d'une belle dame attablée à un roman de Paul de Kock et
qui le dévore, lorsque tout à coup la malheureuse prisonnière saisit

536 LES MÉMOIRES son manuscrit et le cacha rapidement dans l'endroit d'où elle l'avait tiré. Un moment après, Luizzi vit se monoyer un des pans de la tapisserie qui recouvrait le mur en face de lui, et aussitôt entra Félix portant un panier. Un mouvement de colère s'empara du cœur de Luizzi en apercevant le capitaine. Il fut prêt à s'écrier, mais il se souvint par quel prodige surhumain il assistait à une scène qui se passait loin de lui, et il s'apprêta à la regarder avec l'attention d'un homme qui ne veut pas en perdre un seul détail. Le capitaine tira du panier des mets qu'il disposa sur la table, et Luizzi comprit alors pourquoi Félix ne soupait jamais avec sa famille, et pourquoi on le servait tous les soirs dans le pavillon. Les premiers moments qui suivirent l'entrée de Félix furent silencieux ; cependant celui-ci avait en lui un air de triomphe qui ne semblait attendre qu'une occasion d'éclater. — Eh bien ! Henriette, dit enfin le capitaine, chaque jour aura-t-il le même résultat ? — Chaque jour, dites-vous ? Y a-t-il donc

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

DU DIABLE. 337 encore des jours et des nuits, monsieur? il y a pour moi une lueur et une ombre éternelles , un malheur qui ne connaît ni veille ni lendemain. Je souffre comme je souffrais , comme je souffrirai ; je pense comme je pensais , comme je penserai 'toujours. Dans la vie vivante , la nuit qui passe et le jour qui vient peuvent être un motif de changer de résolution ; mais moi , je n'ai ni jour ni nuit, ni matin ni soir; ma vie , c'est toujours la même heure , toujours la même douleur , toujours la même pensée. — Henriette , repartit Félix , en se posant devant elle comme pour saisir une émotion sur ce visage pâle où la douleur semblait être pour ainsi dire immobilisée; Henriette, reprit-il , ce n'est pas le jour ou ta nuit qui peuvent apporter un changement dans une résolution aussi inébranlable que la vôtre ; voilà six ans passés depuis le jour où , profitant de votre évanouissement , notre famille a caché la honte de votre faiblesse à tous les yeux dans cette prison , dont un mot peut vous faire sortir, et ce mot , vous ne l'avez pas encore prononcé. L 22 /



The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate

33B LES MÉMOIRES -^ Ety te mot , je ne le prononcem jamais ,
répondit Henriette. La seule espérance de ma Tîd a été Tamour de Léon ^ la
seule espérance de ma tombe est encore son amour * — Et cependant il Ta
trahi , lui , repartit Félix ; une autre est deyenue sa feftime. -* Non y Félix y
vous mentez. Léon n^a pas donné son cœur à une autre tant que je vis* —
Oubliez-vous que vous êtes morte pour lui et pourTunivers? — Alors Léon
ne m'a pas trahie , et vous seul êtes coupable envers nous deux. — Soit y
j'accepte ce crime , puisqu^il rend votre espérance impossible. —
D'ailleurs^ je l'ai dit, monsieur, je ne vous crois pas ; non , Léon n^est point
marié« Celui qui a pu me plonger vivante dans ce tombeau, celui qui s'est
rendu plus coupable que les assassins et les empoisonneurs , celui que la loi
réserve à l'échafaud , celui-là n'aura pas reculé devant des mensonges écrits
y des lettres supposées , pour m'apporter une douleur de plus. — Il y a des
choses, Henriette, dit Félix, des

The text on this page is estimated to be only 22.54% accurate

DU DIABLE. 359 choses qu'il est impossible de falsifier, ce sont les jugements des tribunaux. Bientôt je vous apporterai celui qui condamne Léon liannois aux travaux Forcés , et alors nous verrons si vous garderez cet amour dont vous faites une vertu. — Ce que vous me dites fût-il vrai , s'écria Henriette , je mourrai dans cette tombe et avec cet amour ; et si quelque hasard devait m'arracher d'ici , dussé-je trouver Léon infidèle et déshonoré, je l'aimerais à côté de sa nouvelle épouse , je Faimerais dans les fers honteux dont il serait chargé. — Henriette, reprit Félix d'un air sombre , «t en promenant autour de lui un regard farouche , ne comprenez-vous pas que l'heure de la patience est près de finir, et qu'il faut que notre destinée s'accomplisse? — L'heure de la patience n'a pas été plus longue que celle de la douleur , et si ma destinée est de mourir sans revoir le jour , faites qu'elle s'accomplisse à l'instant même; car si vous êtes las de me torturer , je suis lasse de i

34D LES MÉMOIRES souffrir, et la mort sera sans doute le seul
terme où s'arrêtera cette souffrance/ — Henriette^ reprit Félix ^
écoutez^moi bien : une dernière fois je vous offre la vie ; je vous ai trompée
quand je vous ai dit que tous passiez pour morte ; le mot que j'ai dit devant
M. Lannois fut recueilli et répété par lui ; on vous crut folle , et nous
proGtflmes de cette opinion pour répandre le bruit que nous vous avions
fait quitter la France. On vous croit enfermée dans quelque maison de fous
d'Amérique ou d'Angleterre , et de même que vous pouvez n'en revenir
jamais y vous pouvez en arriver demain. Mais vous devez comprendre,
Henriette , qu'il y a entre vous et moi un trop grand crime pour que je
n'enchaîne pas votre silence par des liens que vous n'osiez briser. Vous
reparaîtrez dans le monde, mais pour être ma femme , mais en me laissant
cet enfant comme otage

The text on this page is estimated to be only 22.36% accurate

DU DIABLE. 541 ce crime , je veux que tous le commettiez tout entier. Le supplice que je souffre est le plus horrible qu'on puisse imaginer : mais moi, je TOUS je jure , je ne l'abrègerai pas d'un jour , pas d'une heure; il faudra me tuer, Félix, il faudra paraître devant les hommes et devant Dieu avec mon sang sur tes mains ; car moi aussi je tous ai trompé , je ne crois plus à l'amour de Léon , et ce n'est plus pour lui que j'ai le courage de mon désespoir. Ce courage , je ne l'ai que pour ma vengeance. Ne tous fies pas) à un moment de faiblesse. Oui, j'ai souvent rêvé de me donner à tous , de tous égarer jusqu'à TOUS faire croire à mon amour, et d'acheter ainsi une heure de liberté , une heure, durant laquelle j'aurais été tous dénoncer à la justice des hommes ; mais j'ai reculé non pas de tant le crime , mais de tant la crainte de ne pas TOUS tromper assez bien. J'aime mieux m'en rapporter à la justice du ciel, j'aime mieux tous rendre assassin. Félix s'était écouté Henriette avec un de ces regards implacables qui semblent mesurer l'en

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

342 L&S IfEMOIRES droit où ils pourront frapper assez sûrement la victime pour s[^]épargner la lutte et les cris; alors il détourna les yeux et s[^]approcha de la porte par laquelle il était entré , et , la fermant comme pour ensevelir plus profondément en-* core dans le silence le secret de cette tombe , il revint vers Henriette, et lui dit d'une voix sourde : — Henriette, le crime ne sera pas plus grand , le remords ne sera pas plus affreux , mais la terreur sera moins incessante. Un homme est ici, un homme que j[^]ai surpris errant autour de ce pavillon , et s'étonnant sans doute en lui-*même de ce que personne n'en peut franchir le seuil. Il faut que cet homme y puisse entrer demain , pour que le soupçon ne germe pas dans son es* prit ; il faut qu'il puisse y entrer sans qu[^]aucun cri l'avertisse , sans qu'aucune plainte lui révèle que ces murs renferment un être vivant. Henriette , pour cela , il faut être à moi , ou il faut mourir. — Mourir , mourir ! s'écria Henriette. « —N'oublie pas, malheureuse, que mon crime

The text on this page is estimated to be only 22.98% accurate

DU DIABLE. 343 est oelai de ta famille, qu'qprès eo avoir été les coHiplifKs involontaires , ils en ont été les complices forcés ; qu'après avoir permis de le cacher ici durant quelques jours , ils ont laissé passer des semaines , puis des mois , pnis des années. Mon srime passé est donc devenu le leur , le eriipe «pis Je pourrais commettre, ils le partageront de ffiArae ; n'oublie donc pas que ee n'est pas moi seulement que tu enverrais à l'écHafaDd, ton père, la mère , Ion frère, m'y suivraient. — Eb bien, soit I s'écria Henriette ; que ceux qui ont commencé ma mort par tes mains, achèvent ma mort par tes mains ; sans pitié pour eux comme sans pitié pour toi, je traînerai père, mère, frère, sur l'écbafand, si je le puis. Ne comprends-tu pas que tu viens de relever mon espérance abattue? un homme est ici , un homme que tu soupçonnes, un homme qui errepeul-élre autour de ce pavillon, un homme qui peut m'entendre. Oh! si Dieu veut qu'il en soit ainsi, qu'il vienne , et puissent mes cris percer les murs de cette prison. A moi ! à moi! Henriette se mit alors à pousser des cris si ai

344 LdS MÉMOIRES gus y que Luizzi y emporté par cet horrible
speo-^ tacle, fit un pas en avant comme pour répondre à ce douloureux
appel. Félix épouvanté poursuivait Henriette y en lui criant : — Silence !
malheureuse y silence ! A ce moment y Henriette se trouva devant la porte
qui conduisait hors de cette affreuse prison ; elle Ouvrit par un mouvement
rapide et désespéré , et s^élança en redoublant ses cris. Dans un moment
indicible de colère et de terreur , Félix prit sur la table un couteau qu^il y
avait placé y et déjà il était près d^atteindre Henriette sur les premiers
degrés d^qn escalier étroit et tortueux, quand Luizzi^ oubliant par quelle
illusion surnaturelle il assistait à cette terriUe scène , se précipita sur Félix ,
en lui criant : ' — Arrête ! misérable , arrête ! Au moment où il lui semblait
quHl allait saisir le capitaine y Luizzi trébucha et tomba en éprouvant une
commotion violente. Des douleurs aiguës se mêlaient au lourd
étourdissement qui avait suivi cette chute. Peu à peu, Luizzi revint à lui et
ouvrit les yeux ; tout avait disparu.

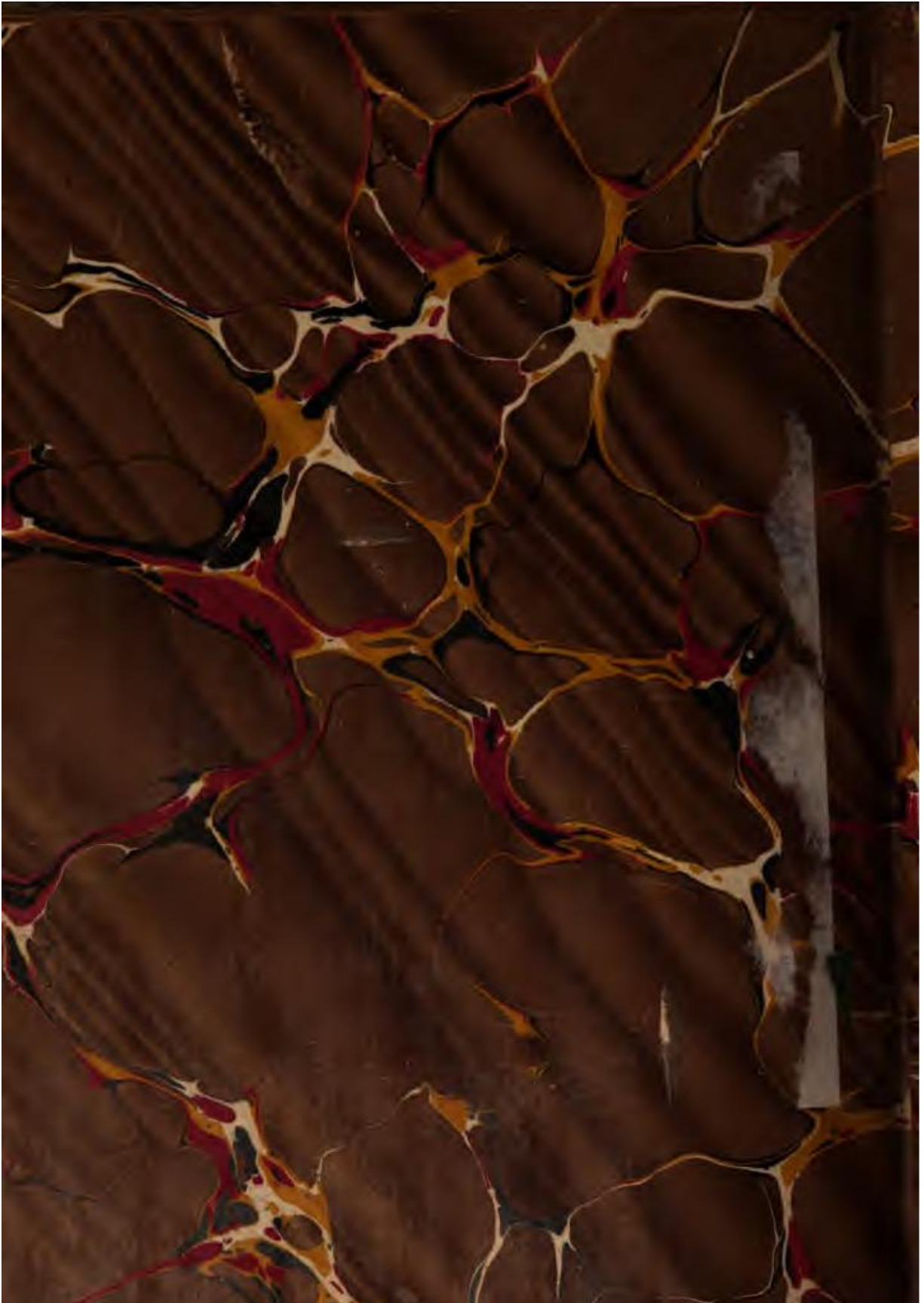
The text on this page is estimated to be only 16.86% accurate

DU DIABLK. 545 II était au pied de la fenêtre de sa chambre ,
par laquelle il s'était prédpilé, en ae laissant emporter.à une émotion dont il
n'avait pas été le maître. Le baron voalat foire un effort pour se relever et
courir vers ce pavillon , où se passait cette sanglante tragédie , mais U force
lai manqua , et il retomba évanoui sur la terre... FIN DU mEHIER
VOLUME.



The text on this page is estimated to be only 14.26% accurate

TABLE I. Le Château de Rovquerolles. II. Les trois Visites. in.
Les trois Nuits. — Première Nuit — La Nuit dans le bonsoir* IV.
Deuxième Nuit — La Nuit dans la chambre à coucher y. Troisième Nuit,
— La Nuit en diligence. VI. Visioir. yn. Manuscrit.— Amour vierge. yn.
DEHI-COHCLUSIOEr.



The text on this page is estimated to be only 14.35% accurate

ESiH ^J»t_fB Ifeâ^^S STANFORD UNIVERSITY UBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY STANFORD, CALIFORNIA 94305-
6004 (650) 723-9201 salcirc@stanford.edu All books are subject to
recall DATE DUE JUN ^(^ , JUNfb4>-^^01 1f»méA?^i.i,iAi^ 1 ^^H^^1
J^^1

